MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE,

RECUEILLIS

ar M. DE VIGNEUL-MARVILLE.

Nouvelle Edition, revûë, corrigée, & augmentée.

Troisiéme Volume.

A PARIS,
CLAUDE PRUDHOMME, au Palais, au sixiéme
lier de la Grand' Salle, vis-à-vis l'Escalier de la
Cour des Aides, à la Bonne-Foy couronnée.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PN
6262
A7
1713
V. 3

LIBRARY
NOV 1 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

1018406

AVERTISSEMENT.

LEs Mêlanges d'Histoire & de Littérature qui parurent l'année derniére sous le nom de M. de Marville, & dont je suis redevable à M. l'Abé de Garence homme savant & poli, aïant été bien reçûs du Public, je suis obligé d'en donner une seconde Edition plus correcte & plus ample que la premiére. M. L. T. qui est fort intelligent en ces matiéres, a pris le soin de la revision de cet Ouvrage, & y a joint un troisiéme Volume qui ne manquera pas de plaire, puisque ce n'est qu'une suite des Lettres & des Mémoires que j'ai eus entre les mains. On y trouvera par tout l'utile joint à l'agréable : ce qui est le plus haut point de la perfection d'un Livre. La plûpart des Piéces qui composent ce Recueïl n'ont jamais été imprimées,

& celles qui ont déja paru, reviennent ici avec un nouvel éclat. Si pour les rendre encore plus recommandables il faloit nommer M. le Duc de Montaufier, M. le Commandeur de Grimmonville, M. le Chevalier de Breffey, M. de S. Evremont, Meffieurs Dupuy Gardes de la Bibliotéque du Roy, M. du Til ancien Confeiller d'Etat, & plufieurs autres Illuftres dans la République des Lettres, qui en font originairement les Auteurs, ce feroit un grand furcroît de gloire pour l'Ouvrage. Mais je ne veux point prévenir le Lecteur. Il faut fans avoir égard ni au nom ni à la qualité des perfonnes, qu'il foit content; & c'eft en vérité tout ce que je fouhaite.

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE.

LA lecture des Conciles, eſt une lecture utile & curieuſe. Je m'y ſuis apliqué avec ſoin ; mais aprés bien du tems employé à ce genre d'étude, j'ai reconnu que la concorde des Canons contraires eſt trés-difficile, & que la pratique des Canons, deſquels chacun convient, eſt encore plus difficile, & même plus rare. J'entens ſouvent citer les Canons, & bien des gens crier, *Templum Domini, Templum Domini* ; mais j'en vois peu qui gar-

dent les Canons, ou qui du moins en faſſent une aplication bien juſte dans les cas qui ſe preſentent.

L'Hiſtoire des Conciles eſt auſſi une choſe trés-difficile à énoncer, & à faire entendre avec beaucoup de netteté.

Il a couru à Paris & ailleurs, un Abregé des Conciles Generaux, qui m'a paru être un coup de Maître. L'Auteur m'a été long-tems inconnu; mais à la fin j'ai apris que c'étoit un Religieux de l'Ordre des Carmes, Docteur en Theologie, nommé le P. Felix Buy. Cet homme d'un merite ſingulier, étoit fils d'un riche Marchand de Lion. Il ſe jetta dans le Couvent, étant fort jeune, & eut pour Profeſſeur un habile Moliniſte. A l'âge de vingt-deux ans, il ſoûtint publiquement de toute la Theologie ſelon les principes de ſon Maître, & fut deſtiné pour enſeigner la Philoſophie. S'étant aviſé d'étudier par lui-même, & de lire les Auteurs originaux, il changea de ſentimens, & prit le Doctorat à Valence. Ce-

pendant le Pere Morel Docteur de Paris, & Provincial de sa Province, le choisit pour Assistant ou Secretaire, & l'amena à Paris.

Ce fut-là que charmé de la doctrine de Messieurs de Sorbonne, & d'entendre les Bacheliers répondre & argumenter, il se sentit piqué de la loüable ambition d'être Docteur de la Faculté. Il se presenta, & harangua en Sorbonne avec tant d'éloquence, qu'on le dispensa des études ordinaires. Sa Tentative faite, il fut élû Prieur de la Maison de Besançon, & ensuite de celle de Lion.

Il retourna à Paris, & fit sa Licence, durant laquelle il n'argumenta jamais, qu'il ne fit plier son adversaire. Il fut le premier qui soûtint les propositions du Clergé avec tant de force & de doctrine, qu'il enleva l'estime & l'admiration de toute l'assemblée. Monsieur Gerbais, ce Docteur celebre, ou pour mieux dire, ce moderne Gerson, de qui la memoire ne mourra jamais, étant son President, argumenta pendant six heures contre lui. Ses ré-

ponses furent envenimées & envoyées à Rome, qui lui en fit des reproches : ce qui n'empêcha pas neanmoins, qu'il ne prit le Bonnet de Docteur.

Le P. Felix Buy n'étoit pas seulement un Theologien Scolastique ami de la dispute & de l'argumentation, il avoit encore l'avantage d'être un Predicateur éloquent, s'étant fait écouter dans la Chaire de S. Jean de Lion avec un aplaudissement universel.

Il écrivoit facilement, comme le témoigne assez son Abregé des Conciles Generaux, qu'il composa en moins de six semaines. Son dessein n'étoit pas que ce petit Ouvrage vit le jour, ne l'ayant écrit que pour contenter un Gentilhomme de ses amis, qui l'avoit prié de lui donner une idée generale des Conciles. Idée si bien prise, qu'elle peut passer pour une de ces idées pures, qui viennent du Ciel, quand il est le plus serein pour nous.

La nature avoit donné au P. Felix Buy un corps robuste, & fort

bien composé. Sa vie étoit trés-réglée ; & outre que la Religion avoit santifié ses mœurs, il avoit encore de lui-même toutes les qualitez qui forment un parfaitement honnête homme. Doux, civil & obligeant envers tout le monde, même envers ses ennemis & ses calomniateurs, ne se souvenant d'eux que pour leur faire du bien.

Il mourut de pleuresie en 1687. âgé d'environ cinquante ans, lorsqu'il prêchoit le Carême dans un Bourg proche de Paris. Ses cendres reposent dans le Cloître des Carmes de la Place-Maubert. Les Ecrits qu'il a donnez sont curieux, & fort recherchez de tous ceux qui savent ce que c'est que profonde & solide doctrine.

Je me souviens que lui tenant compagnie dans Paris, nous rencontrâmes un venerable C. P. de ... qui aprés quelques discours de pieté, lui dit, qu'il avoit soûtenu des heresies dans ses Theses. Le P. Buy l'ayant écouté paisiblement, lui répondit ces deux mots : Mon P. je

n'ai soûtenu que ce que vôtre P. Denys a enseigné dans ses Livres : ce qui ferma la bouche à ce bon Prieur.

¶ Suetone est un Auteur poli. Il fleurissoit à Rome du tems de Quintilien, de Corneille Tacite, & du jeune Pline. *On souhaite vos Ouvrages*, lui dit ce dernier dans une Lettre qu'il lui adresse : *on les demande tous les jours avec tant d'empressement, que je crains qu'à la fin ils ne soient citez à comparoître.*

Dans le dessein qu'a eu Suetone, d'écrire les vies des Empereurs, il a plus affecté par la délicatesse de son goust, de representer les actions domestiques de ces Princes, que celles qui ont éclaté à la vûë du monde, étant persuadé qu'un Heros n'est point arrivé au plus haut point de l'heroïsme, si sa vie domestique n'est digne des grands dehors de sa vie publique. Un Heros, qui n'est Heros qu'à la tête de ses Armées, n'est qu'un demi-Heros. S'il n'entend rien à gouverner sa famille, s'il ne sait pas se

gouverner ſoi-même, ſon heroïſme tombe, & n'eſt heroïſme qu'aux yeux du vulgaire, qui n'aprofondiſſant rien, ſe contente de la lueur qui l'éblouït.

Il manquoit encore bien des choſes à Jules Ceſar dans le particulier, pour remplir toute l'idée qu'on doit avoir du parfait heroïſme ; & Auguſte, quoiqu'orné de mille bonnes qualitez, qui rendirent ſon empire aimable, broncha dans le gouvernement de ſa famille ; il ſût fermer le Temple de Janus, & donner la paix à l'Univers, & ne ſût point conjurer ni apaiſer l'orage domeſtique.

Le Prince le plus brave du monde ne gagne pas des Batailles, & ne prend pas des Villes tout ſeul. Ses Capitaines & ſes Soldats partagent avec lui ſes victoires. Souvent dans le conſeil il voit ſes lumieres aidées par d'autres lumieres. Mais dans le domeſtique le Prince eſt abandonné à lui-même, à ſes paſſions, à ſes foibleſſes ; & bien loin d'être ſoûtenu de perſonne, il ne trouve que

des gens qui pesant sur les endroits de son cœur les plus foibles, l'attirent à faire des chûtes. Alexandre, qui les armes à la main étoit la merveille de l'Univers, retiré en son particulier avec ses favoris & ses domestiques, & hors des yeux du monde, en devient la honte & l'oprobre.

Ainsi la plus grande loüange qu'on puisse donner à un Heros, ce n'est pas de dire qu'il a sû vaincre toute la terre, si l'on n'ajoûte qu'il a sû se vaincre soi-même, & comme le Soleil produire encore plus de merveilles au dedans, que par ses rayons il n'en fait éclater au dehors.

Les exemples de ces parfaits Heros sont trés-rares ; & nôtre Siecle est bien-heureux d'en avoir un, qui étant brave comme Cesar à la tête de ses Armées, & sage comme Auguste sur le Trône, est plus que tous les Augustes & tous les Cesars en lui-même & dans son domestique.

¶ La plus habile femme que j'aye vûë à Paris durant le sejour que j'y ai fait dans ma jeunesse, c'étoit une

Dame, qui par ſon induſtrie & par la force de l'éducation, avoit apris à un Chien, à un Chat, à un Moineau & à une Souris à vivre enſemble comme freres & ſœurs : ſavoir ſi le cœur y étoit, je n'en ſai rien. Ces quatre bêtes couchoient en même lit, & mangeoient à même plat. Le Chien à la verité ſe ſervoit le premier, & bien; mais il n'oublioit pas le Chat, qui avoit l'honnêteté de donner à la Souris de certains petits morceaux gras fort à ſon gouſt, & de laiſſer au Moineau les miettes de pain que les autres ne lui envioient pas. Aprés la panſe, venoit la danſe. Le Chien léchoit le Chat, & le Chat peignoit le Chien. La Souris de ſon côté ſe joüoit aux pates du Chat, qui étant bien apris, retiroit ſes ongles, & n'en faiſoit ſentir que le velours à la Souris. Quant au Moineau, il voltigeoit haut & bas, & béquetoit tantôt l'un & tantôt l'autre, ſans perdre à ce jeu la moindre petite plume. Enfin il y avoit une ſi grande union entre ces confreres, qu'ils entonr-

noient tous quatre ſur un même ton, & une ſi grande confiance en la bonne foi commune, qu'il ne fut jamais parlé de ſoupçon, de ſurpriſe, ni de malverſation entr'eux.

Au reſte on ne ſauroit dire ce qu'il y a eu en cela de plus admirable, ou la docilité de ces bêtes, ou l'induſtrie de leur Maîtreſſe, qui avec ces grands talens d'accorder les inclinations diverſes & les divers interêts, auroit à mon gré fait merveille dans une Diette de Ratiſbonne.

¶ Le Cardinal Bentivoglio a remarqué que de ſon tems, il n'y avoit point de Cour dans toute l'Europe qui changeât ſi ſouvent de décoration que la Cour de France; c'eſt à dire, qui ſe donnât plus de mouvement, & où il y eût plus d'intrigues: C'eſt pourquoi il propoſoit cette Cour comme une Ecole, où les Etrangers devoient venir pour s'inſtruire. *Sopra tutte l'altre ſue qualità proprie, quella delle continove mutationi, che vi ſi veggono, è unica, è ſingolare. Et ſe*

per farsi atto à maneggi publici, niuna cosa può giovar più, che il veder molti publici auvenimenti; cedano pur tutti gli altri paësi alla Francia, perche la Francia in questo parte può servir di scuola à tutti gli altri paësi.

Nous avons dans le même Bentivoglio une belle description de la Maison Royale de Fontainebleau. *Gran casa invero, è degno d'un tanto Rè! Benche sono più case insieme, aggiunte l'una all'altra in varii tempi senza ordine alcuno; ondi di tutte viene à formarsi una vasta mole indigesta & confusa; ma questa medesima confusione è piena di grandezza, è di muestà. Il sito è basso, è ha più tosto dell'horrido; massime in questo tempo, che la campagna non è encora verde. Giace in mezzo d'un'ampia foresta, è s'alzano intorno alla casa varie coperte di sassi, che si come non rendono frutto alcuno alla terra, cosi non porgono diletto alcuno alla vista. La foresta è piena di cervi; è perche questa è la caccia, che più frequen-*

tano i Rè di Francia, perciò vien nobilitato questo sito, poco nobile per se stesso, dà si vasta habitatione, è si maestosa. Non vi mancano però giardini bellissimi; è oltre alla prima fontana, che diede il nome alla casa, ve ne sono molte altre, che l'abbelliscono grandemente. Fontainebleau est un vaste Palais digne de la demeure du plus grand Roy du monde; & quoique ce soient plusieurs corps de bâtimens joints les uns aux autres en divers tems sans ordre ni cimetrie, ce qui forme une masse confuse d'édifices de differente architecture, neanmoins cette confusion a un air de grandeur & de majesté qui surprend. La situation du lieu est enfoncée, & n'a nul agrément, sur tout dans la saison où la campagne & les bois sont dépoüillez de leur verdure: Une grande forest lui sert d'enceinte; & aux environs du Château ce sont des colines couronnées de rochers qui ne produisent rien, ni pour les necessitez de la vie, ni pour le plaisir des

yeux. Comme il s'y trouve une infinité de bêtes fauves, le Prince y vient prendre le divertiſſement de la chaſſe, & donne par ſa preſence à cette demeure un relief qu'elle n'a point d'elle-même. On y voit des Jardins fort propres & trés-bien entendus ; & outre la grande Fontaine, qui par la beauté de ſes eaux a donné le nom au lieu, il y en a un grand nombre d'autres qui embelliſſent extraordinairement ce charmant ſejour.

¶ On ne ſauroit preſque dire d'où vient cet amour extravagant que bien des gens ont pour de certaines bêtes : Quoi, eſt-il poſſible qu'il y ait d'aſſez grands vuides dans le cœur humain, pour y placer de ces ſortes d'affections qui en prennent l'empire ? On pouroit le pardonner aux femmes qui ſe forment des idées monſtreuſes en amitié comme en toute autre choſe : mais que des Sages & des Philoſophes ayent la foibleſſe de riſquer toute leur ſageſſe & toute leur philoſophie pour une ſi ſotte inclination,

c'eſt ce qu'on ne pouroit croire ſi l'on n'en étoit convaincu par une infinité d'exemples : Juſte Lipſe étoit fou de ſon chien, le Taſſo de ſa chatte, & Petrarque de ſon chat ; la Donna Floriſpina de la famille des Gabrielli de Veniſe, à qui la maiſon & les meubles de Petrarque étoient échûs en partage, voulut bien pour éterniſer la memoire de cet illuſtre Chat, faire enchaſſer ſon ſquelette dans une niche de criſtal, & l'expoſer ainſi aux yeux des curieux ſans danger d'être briſé : *Ne enim à curioſis ſpectatoribus felis ſceleton deſtruatur, id intrà capſulam è luminis criſtallinis concinnatum condidit, ut commodè illud intueri, minimè autem contrectare liceat.* C'eſt le témoignage qu'en rend un bel eſprit d'Italie.

Encore les chiens ſervent-ils à quelque choſe ? ce ſont des ſerviteurs vigilans qui ne manquent pas d'avertir quand il ſurvient des étrangers à la maiſon : D'ailleurs ils ſont careſſans & de fort bonne ami-

tié ; un peu gourmans à la verité, mais jamais infidéles ni traîtres. Mais à quoi bon des Chats, bêtes indociles, qui molement nouries ſur des quareaux, & s'oubliant de leur condition, dédaignent de prendre les ſouris ? Quel ſervice peut-on tirer d'un Singe & d'une Guenon, qui depuis le matin juſqu'au ſoir ne s'exercent qu'à faire des malices & à gâter des meubles ? Qu'il y ait ſi l'on veut des Guenons *dignes d'être immortelles*, & des Chiens & des Chats *qui paſſent tous les chats paſſez* ; aprés tout, qui n'a ni guenon, ni chien ni chat, a moins d'inquietude.

J'aime les bêtes autant qu'on les doit aimer : Je les aime pour l'uſage ; mais pour le plaiſir, je ne veux que les bêtes d'Eſope : elles ont l'eſprit éveillé, le langage joli, & la converſation agreable. Elles ſont pour moi,

Une ample Comedie à cent Actes divers,
Et dont la Scene eſt tout l'Univers.

DIALOGUE

De l'Equierre, du Compas & de la Régle.

¶ IL arriva ces jours derniers en lisant les Elemens d'Euclide, ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui n'étant pas nez pour la Geométrie, s'y apliquent contre vent & marée; c'est à dire tout simplement, que je m'endormis sur le livre. J'étois sur un angle aigu, & quoique la place ne soit pas commode, je ne laissai pas d'y reposer assez long-tems pour avoir un songe, durant lequel je m'imaginois entendre l'Equierre, le Compas & la Régle disputer de la préseance & du point d'honneur.

L'EQUIERRE.

Je l'emporterai.

LE COMPAS, *en levant la jambe & menaçant de la tête.*

Je vous.....

L'EQUIERRE.

Tout-beau, point de violence; le

le moindre effort vous déconcerteroit.

LE COMPAS.

Ne me raillez point ; je vous piquerois juſqu'au vif.

LA REGLE, *d'un ton grave.*

La raillerie eſt un procedé dangereux, capable de gâter la meilleure cauſe.

L'EQUIERRE.

Et bien, raillerie à part, que le Compas diſe quels ſont ſes avantages, afin que je lui rende ce qui lui eſt dû ; car bien que j'aye la réputation d'avoir toûjours un petit coin de reſerve & d'aller par deux chemins, je ſuis neanmoins juſte & équitable.

LE COMPAS.

Mais vous-même qui avez fait la querelle, dites-nous qui vous êtes, & quelles ſont vos prétentions ?

L'EQUIERRE.

Je prétens que mon origine vient du Ciel, que je ſuis avant tous les Arts, & que je dois avoir le pas ſur la Régle & ſur vous.

LE COMPAS.

C'eſt beaucoup dire ; mais il n'importe, pourſuivez.

L'EQUIERRE.

Je renferme en moi, comme en un abregé, tous les Elemens de Geométrie, toute la proportion des Triangles, toute la meſure de la Quantité, & toute la pratique des Sinus, des Secantes & des Tangentes : Je ſuis compoſée de deux régles planes, qui concourent également à faire un angle droit, & je ſuis traverſée d'une troiſiéme régle, qui liant les deux autres enſemble, forme un triangle équilateral: Le ſommet de ma figure marque le point mathematique, & mes côtez repreſentent les lignes, qui ſont le plus cher objet de la Geométrie & le plus noble exercice de la Régle. Quand il me plaît, je décris ſur un plan ma circonference avec autant de fermeté & de juſteſſe que vous ſauriez faire ; & quand on attache à quelqu'endroit que ce ſoit de mon travers un fil perpendiculaire, je fais

voir toutes ſortes d'angles : en un mot ſi je courbe mes côtez, ou ſi je tourne mon travers en arc, ſur lequel je porte gravé un quart-de-nonante, j'explique la quadrature du cercle ; & comme le quarré geométrique, je contemple les Aſtres, je diſtingue les heures, & j'obſerve les diſtances.

Le Prince Cadmus amoureux de mes rares qualitez, m'enleva il y a plus de trois mille ans de la Phenicie lieu de ma naiſſance, dans la Grece, où j'ai long-tems régné avec éclat. Depuis j'ai couru par toute la terre, & il n'y a point de coin au monde qui n'ait des marques de mon induſtrie ; j'ai toûjours eu des jaloux, mais je n'ai jamais eu d'égaux. La Régle, toute Régle qu'elle eſt, n'a pas la moitié de mes avantages ; & vous-même qui vous en faites tant accroire, vous n'avez rien de plus recommandable que d'avoir été formé ſur mon modêle.

LE COMPAS.

Vous le faites bien voir que vous

venez de la Phenicie & du Païs des Fables. Hé, qui vous a dit que vôtre origine eſt du Ciel? Ciceron n'en parle pas de la ſorte; il raconte qu'un vilain animal que je ne nomme point, ayant tracé de ſon muſeau un triangle ſur la terre en la foüillant, un Rêveur qui paſſoit par là s'aviſa de vous tirer ſur ce plaiſant original : D'autres qui vous ſont un peu plus favorables, prétendent qu'un Artiſan vous ayant miſe dans ſon attelier, vous fîtes ſi bien par vôtre adreſſe, que vous devintes ce que vous êtes encore aujourd'hui, l'idole des pareſſeux & des ignorans.

L'EQUIERRE.

Me voila bien rabaiſſée : Mais vous qui parlez, que dit-on de vous dans le monde ? On vous y met au rang des monſtres.

LE COMPAS.

Il eſt vrai que certains Railleurs diſent que je n'ai que les jambes, & me reprochent encore quelques autres défauts : Mais qu'ils aprennent ces Meſſieurs, s'ils ne le ſa-

vent pas, qu'on eſt toûjours bienfait quand on eſt fait comme on le doit être. Un point ſur moi ne paſſe pas l'autre. Je ſuis droit & d'une taille dégagée. Toutes mes manieres ſont régulieres, naturelles & faciles. Je marche à grands pas, mais à pas comptez. Je me tourne comme l'on veut; & quand je m'échape, je reviens facilement à mon point de juſteſſe. Il n'y a que façon de me prendre Je ſai m'ouvrir & me reſſerrer, reſiſter & me relâcher ſelon qu'il eſt à propos. Je me ſers adroitement du crayon & de la plume: Je coupe des pieces avec propreté, & je fais mille tours de mon métier, plus ſubtils que ceux de la Gibeciere. Par tout où je m'apuye, je marque le centre du monde. J'étends ma circonference comme je veux. En un clin-d'œil je vai d'un bout de la terre à l'autre, & marque la diſtance des lieux avec une exactitude ſurprenante. Je joins la conſtance au travail, & le repos à l'action. Par un privilege qui m'eſt particulier, je

demeure en deux places à la fois, & quand je me repoſe d'un côté, je ſuis de l'autre à cent lieuës delà.

Je ne ferai point ici le détail des ſervices que je rends au public. Il ſuffit qu'on ſache que je me mets en toute ſorte de poſtures pour contenter un chacun. Tantôt je marche droit pour trouver les diſtances, & tantôt je me courbe pour meſurer la groſſeur des corps ronds. Quelquefois je vai à trois jambes pour prendre des angles, & d'autrefois je prends la figure de l'Equierre pour ſervir à la coupe des pierres; & ce qui eſt le comble de la perfection & de la gloire, je me transforme en Compas de proportion pour lever des plans, & pour d'autres uſages de la plus fine Géométrie.

Aprés cela, qui l'emportera ſur moi? Cependant il faut écouter la Régle. Je ſai qu'elle ſe flâte de ſuperiorité, & que par tout elle affecte de prendre le deſſus. Mais je ſuis bien-aiſe de l'avertir, qu'elle

n'eſt faite que pour demeurer à mes pieds, & que ſi elle penſe faire la Maîtreſſe, & me régler comme un papier de Muſique, je lui jouërai d'un tour, & l'abandonnerai à ſon inflexibilité.

LA REGLE.

C'eſt-là parler en Souverain, & me traiter du haut-en-bas : Mais avant que de m'expliquer avec vous, je veux aprendre à l'Equierre, qu'on ne m'offenſe pas impunément.

L'EQUIERRE.

J'ai défendu mon droit en conſcience ; vous pouvez défendre le vôtre, comme il vous plaira.

LA REGLE.

C'eſt bien dit. Mais d'où vient, je vous prie, cet étrange mépris que vous faites de moi ; quelle raiſon vous oblige à paſſer ſans égard ni reſpect pardeſſus les Loix les plus inviolables de la nature ? Avez-vous oublié, ou n'avez-vous jamais ſû, que c'eſt de moi que vous deſcendez en ligne droite, par le ſage Pithagore, de qui j'ai eu vôtre Pe-

re le Triangle-rectangle ? Dés que ce fruit de nos amours parut au monde, ce Philosophe en rendit des actions de grace aux Muses avec un éclat qui surprit tout le monde. C'étoit sa coûtume toutes les fois que nous produisions quelque nouvelle invention de Geométrie, d'immoler un Bœuf; mais cette fois il en immola cent. Ma joye égala, ou plûtôt surpassa la sienne, ne prévoyant pas, malheureuse que je suis, qu'un jour il sortiroit de ce Triangle-rectangle, une fille rebelle & ingrate envers son ayeule.

Vous n'avez garde de faire reflexion sur ces choses, de crainte de vous sentir obligée par tant de titres à vous humilier devant moi, & à vous soûmettre à mes ordres. Vous ne cherchez qu'à vous soûlever, & à faire bande à part. Mais qu'est-ce qu'une Equierre sans Régle, sinon un corps sans membre, ce qui ne peut être, & n'est pas convenable. Ma fille, si jamais vous vous separez de cette moitié de vous-même, que deviendra l'autre?

LE COMPAS.

Prenez garde que la colere ne vous fasse parler mal à propos.

LA REGLE.

Ne craignez point ; la Régle n'est point capable d'extravagance, & vos injures ne me feront jamais sortir de la bien-séance ni du devoir. Vous êtes mon époux ; & il ne tiendra pas à moi, que ne durent éternellement *les amours*, tant chantez, *du Compas & de la Régle*. S'il ne faut pour cela que de la soûmission, des respects & des loüanges, je ne vous les épargnerai pas. Vous faites dans le monde, je l'avouë, une figure que je n'y fais point. Vous avez tout l'honneur du cercle, & je n'y tiens rang qu'aprés vous. Mais confessez aussi que j'ai des qualitez qui ne sont pas indignes de vôtre estime & de vôtre complaisance ; que je vai droit en besogne, & toûjours par les voyes les plus sûres, parce qu'elles sont les plus simples ; que ma conduite est sans reproche, & à l'épreuve des meilleurs yeux du monde ; que

je ſuis de fort bon exemple, & que je ne preſcris aux autres que ce que j'execute moi-même ; que je ſuis vôtre ancienne, vôtre compagne, vôtre épouſe, & que rien ne vous touche plus prés que moi ; que j'ai pour vous une fidelité ſcrupuleuſe & une ſoûmiſſion trés-exacte ; que je marche ſur vos pas ; que j'entre dans vos deſſeins ; que je régle vos affaires, & qu'enfin c'eſt de moi que vous tenez la qualité de Compas de Proportion, qui n'eſt pas moins conſiderable dans le Royaume de Geométrie que la qualité de Grand-Vizir dans l'Empire Ottoman. Que ſi tant de conſiderations ne vous obligent pas à me faire juſtice, jettez les yeux ſur cette belle lignée de Démonſtrations Geométriques dont nons avons peuplé la République des Arts & des Sciences ; & aprés celà rejettez mes ſervices, & mépriſez-moi ſi vous voulez.

LE COMPAS.

La choſe va plus loin que je ne penſois ; c'eſt pourquoi je ſerois

d'avis que nous priſſions un Arbitre capable par ſa probité & par ſes lumieres de nous rendre la paix, ſans laquelle la Geométrie & tous les Arts courroient grand riſque.

LA REGLE.

Je le veux ; & ſi l'Equierre le trouve bon N. N. ſera nôtre Juge.

L'EQUIERRE.

J'y conſens.

LE COMPAS.

Et moi auſſi : Cet illuſtre M . . . connoît parfaitement nos interêts & les beaux Arts ; & l'on peut dire, ſans offenſer Themis, que la balance qu'il tient en main n'apartient pas moins à cette partie des Mathematiques que nous apellons *Statique*, qu'à la Juſtice même.

Ce mot dit, toute cette viſion ſe perdit dans un nuage épais, pour faire place à d'autres ſonges. Je vis ſortir comme d'un profond abîme des grandeurs incommenſurables, des Logarithmes & des pro-

portions d'Algebre, qui me paroissant comme des Geants, des Loups-garoux & des Sphinx, me causerent un effroi si terrible, qu'avec le sommeil & le repos je perdis le desir & l'envie de jamais me mêler de Geométrie ; science belle à la verité, mais épineuse, & pour laquelle je ne suis point né.

¶ Un peu d'humidité mêlée à un temperament chaud & sec rend la voix plus douce, plus legere & plus flexible. Cela se remarque dans les flutes & dans quelques autres instrumens pneumatiques, dont l'on corrige la dureté avec de l'eau ou quelque chose d'humide, principalement quand on a été long-tems sans s'en servir. *Caussa levium instrumentorum, docente Galeno lib. art. Med. c. 68. est temperamenti in humiditate & siccitate mediocritas : Ut enim, non cum multa humiditate, sic sine multa siccitate levitas esse solet. Argumento, ea quæ extra nos sunt, musices instrumenta, quæ si aliquamdiu deserta,*

ac sepoſita fuerint & exaruerint, Muſicus cùm rurſum illis uti volet, ne ob ſiccitatem ſonus aſper, inconditus ingratuſque auribus reddatur, aqua, vel alio ſimili liquore madefaciet.

¶ Rien n'eſt plus agréable aux yeux, ne contente davantage la curioſité de l'eſprit que les portraits des Grands-Hommes que la mort nous a ravis. Un vieux Philoſophe que j'invitois à venir chez un Peintre celebre pour y voir de fort beaux Païſages de Flandre & d'Italie, me dit d'un ton digne de ſa philoſophie, Monſieur, il faut voir les Païſages dans la Campagne & les Hommes illuſtres en peinture. Il diſoit vrai le bon homme; car c'eſt dans les Tableaux qu'il faut voir les perſonnes rares quand il n'y a plus moyen de les voir autrement, comme c'eſt dans la Campagne qu'il faut voir les Païſages, où ils ont tout autre luſtre que ſur la toile & en peinture.

Je ſai mauvais gré à feu Henry de Valois, ſi diſtingué dans la

République des Lettres par ses Ouvrages d'érudition & si dignes des regards de la posterité, de n'avoir jamais voulu laisser tirer son portrait. Paleoti, Velserus, Pinelli, trois grands Hommes du dernier siecle, ont été de cette humeur. On dit que Socrates avisant son portrait dans une Bibliotheque, dit : Pourquoi me met-on ici, moi qui n'ai jamais écrit ? Il est vrai, lui répondit quelqu'un, que vous n'avez point écrit ; mais il suffit que vous ayez donné sujet d'écrire, pour vous faire meriter la place qu'on vous donne dans cette Bibliotheque.

M. de Bussy Rabutin ornoit les galleries des ses Châteaux des portraits des personnes les plus distinguées de son tems. M. Perault nous donne aujourd'hui les portraits des Hommes Illustres du siecle que nous quittons. Un autre Perault ne s'avisera-t'il point de nous donner les portraits des Dames illustres du même siecle ? Je suis sûr que cet assemblage ne dé-

plairoit pas, pourvû qu'on eût soin de faire graver les planches par d'habiles Dessinateurs, incapables de gâter un bel original.

¶ Les Epitaphes chez les Romains n'étoient pas toûjours à l'honneur de ceux pour qui ils étoient faits : Il s'en trouve qui sont remplis de maledictions ; comme celui-ci qu'un Maître fit graver sur le Tombeau d'un de l'un de ses Affranchis.

Atimeto. Lib.
Cujus. dolo. filiam. amisi. restem & clavum
Unde. sibi. collum. alliget.

¶ Le Cheval est le plus beau & le plus accompli de tous les animaux de service : Il n'est point de Nation au monde où il ne soit estimé ; & où il ne s'en trouve, qui ayent des qualitez particulieres, soit pour la force, la vitesse, la beauté ou la bonté.

Les Chevaux sont superbes, ils veulent être caressez & qu'on leur témoigne de l'estime, paroissant sensibles au point d'honneur. Aussi les Romains prenoient plaisir à don-

ner de beaux noms aux Chevaux qu'ils dreſſoient pour courir dans le Cirque. On compte juſqu'à ſix-vingt de ces noms dans un fragment d'inſcription qui ſe lit ſur une table de marbre à Rome.

Nous avons dans nos Antiquaires l'Epitaphe d'un excellent Cheval qui s'apelloit Martin.

Diis Belluarum.

Martino. nomine. Patria. Illirico. Ephippifero. ac clitellifero. dorſigero. ac clunigero. currenti. ſaltanti. ac velociter. ambulanti. deſtorſum. & ſinixtrorſum. facilime. ſe. voluenti. Equarum ac Aſinarum. admiſſario. fortiſſimo. qui. nunquam. ullibi. pedem. incuſſit. cui. ut. eſſet. rationalis. præter verborum. expreſſionem. nihil. defuit. Artemon. Suaſius. male. mærens. Equo. optimo. B. M. Poſ. vixit. annos. undetriginta. menſ. VI. *dies* VIII. Si l'on en croit ce faiſeur d'Epitaphe, ce Cheval avoit de la raiſon, & il ne lui manquoit que la parole.

¶ Feſtus prétend que le mot de *Siecle* comprend l'eſpace de cent

ans entiers. Le mot de *Siecle* eſt auſſi pris dans les anciens Auteurs pour l'eſpace de trente ans, quelquefois pour cent dix ans ou pour vingt-deux luſtres, comme le remarque Scaliger, & quelquefois pour mille ans. S. Jerôme dit qu'un Siecle, c'eſt l'eſpace de la vie de l'homme, qui eſt de ſoixante-dix ans. Le Siecle Levitique dans l'Ecriture Sainte eſt de cinquante ans, ou pour parler exactement de quarante neuf ans accomplis.

Tout cela fait voir que le mot de *Siecle* ne renferme point neceſſairement le nombre de cent années, comme le peuple ſe l'imagine : Et en effet aucun de ceux qui ſe ſont mêlez de tirer l'étimologie de *Seculum*, n'a jamais dit rien de ſemblable. Varron l. 4. de l. lat. *Seculum ſpatium annorum centum vocarunt : dictum à ſene, quod longiſſimum ſpatium ſeneſcendorum hominum id putarunt.* Papias : *Seculum ætas, ævum, temporis ſpatium, vitæ curſus.* Iſidorus l. 5. 38. *Secula generationibus conſtant. Et inde*

Secula, quod se sequantur, abeuntibus enim aliis alia succedunt. Palm. in Spic. *Secare sequi, inde & Seculum & secundus & secta.* Fr. Jun. ad Tertull. de Pallio: *Seculum non est à senibus, ut Varro vult, nec à sequendo, ut Isidorus, sed à se, quod est seorsim, & colere* διάγειν: *quo sensu Plautus*, vix vitam colo. Rud. 1. 5. *Sed rectum est*, dit Martinius, *à sequi & idonea ratio est, quia Secula perpetua sequendi serie labuntur: aut quia Seculum nunquam integrum est, sed secatur. Est enim tempus perpetuæ successionis duratio.*

Il est donc indifferent qu'un Siecle soit ou de trente ans ou de cinquante ou de soixante-dix, ou enfin de cent ans accomplis ou non, n'y ayant en tout cela que l'usage à observer. Desorte que si l'on me demande ce que c'est qu'un Siecle Levitique, je dis que c'est un espace de quarante neuf ans. Tout de même, si l'on demande ce que c'est qu'un Siecle dans le sens de S. Jerôme; je répondrai que c'est

le cours de la vie d'un homme, que David dans ses Pseaumes fait monter à soixante & dix ans ou environ. Pareillement si l'on m'interroge, & qu'on veüille savoir ce que les Gaulois entendoient par un Siecle; je dirai que selon le calcul de ces Peuples, c'étoit l'espace de trente années. Enfin si l'on me demande ce que l'on entend d'ordinaire par le mot de Siecle; je répondrai que c'est un espace de cent ans accomplis, ou seulement commencez. Ainsi je ne vois pas qu'on puisse accuser ni d'ignorance, ni d'inattention & de negligence nos Chronologistes, pour avoir commencé à compter de nouveaux Siecles, quand ils ont commencé avec tout le monde à changer de chiffres, & à dire si vous voulez que l'an mil six cens étoit la premiere année du dix-septiéme Siecle, quoiqu'en rigueur ce ne fût encore que la derniere année du Siecle précedent.

¶ *Sal Indicum*, c'est ainsi qu'anciennement les Medecins apelloient le Sucre qu'ils employoient dans la

compoſition des remedes. Aujourd'hui c'eſt le miel qui dans la Medecine tient la place de cette eſpece de Sucre, qui n'étoit pas préparé comme celui dont nous uſons à preſent ſur nos tables. Ce Sucre trés-aſſurément n'eſt pas bon à la ſanté, quoiqu'il ſoit agreable à la vûë & au goût. Celui des Canaries & de Madagre, qui eſt préferable à tous les autres Sucres pour la blancheur & la douceur, acquiert dans ſon rafinement qui ſe fait avec de la chaux vive, une acreté dangereuſe qui augmente la bile, brûle le ſang, & cauſe des vapeurs & des maux de tête, ſelon l'avis de quelques Medecins. *Quod lexivio ex calce viva depuratur, dulcedinis amittit gratiam & acrimoniam acquirit, unde bilis gignitur, ſanguis uritur, caput gravatur.*

¶ M. le Chevalier de Méré, celebre par les Ecrits qu'il a donnez au public, a été de nos jours parmi le grand monde, ce qu'étoit dans le Siecle précedent Pierre de Bourdeille, connu ſous le nom de

Brantôme, l'un des plus dignes hommes de son tems. *Quand je vins à Paris la premiere fois*, dit M. Ménage en parlant à ce même M. de Méré dans l'Epître Dédicatoire de ses Observations sur la Langue Françoise, *vous étiez un des hommes de Paris le plus à la mode. Vôtre vertu, vôtre valeur, vôtre esprit, vôtre savoir, vôtre éloquence, vôtre douceur, vôtre bonne mine, vôtre naissance, vous faisoient souhaiter de tout le monde.* Il n'y a rien en cet Eloge qu'on ne puisse apliquer trés-justement à Brantôme; & il faut reconnoître que M. le Chevalier de Méré ne l'a surpassé qu'en une chose, c'est qu'il a vécu dans un Siecle beaucoup plus poli que celui où Brantome a paru, principalement à l'égard de la Langue Françoise, du stile & de la maniere d'écrire.

Sorbiere disoit, en parlant de M. le Chevalier de Méré; *Ce n'est pas un Docteur qui régente dans une Classe, & qui dicte méthodiquement des Leçons à ses Ecoliers;*

C'eſt un eſprit délicat qui touche finement les choſes, & les laiſſe preſque toutes à deviner aux perſonnes ſavantes & judicieuſes.

M. de Méré étoit un homme à réflexion : Il avoit une grande abondance de penſées, & penſoit d'ordinaire fort heureuſement. Je ne voudrois pourtant pas toûjours m'en fier à lui, non plus qu'à cette grande délicateſſe qu'il aporte dans ſes jugemens. A force de vouloir trop polir ſon ſtile, il ſe guinde & ne paroît pas aſſez naturel. Il en eſt de ces perſonnes qui ajuſtent trop leur diſcours, comme de ces beautez qui s'enlaidiſſent en voulant trop s'embellir. Je préfere à ces gens-là M. Paſcal, qui étant plus ſimple & plus negligé en aparence, a quelque choſe de plus grand & de plus noble dans ſes expreſſions, ne demeurant pas aſſujéti à des façons, pour ne pas dire à des vetilles qui ne ſentent pas l'homme. Pour moi je ſouffre infiniment d'un Auteur ſcrupuleux qui ſemble marcher ſur des épines, auſſi gêné en cela que

ce Seigneur Eſpagnol, qui ſe piquant d'une propreté vetilleuſe, n'oſoit s'aſſeoir de peur de faire un pli à ſon habit.

¶ *Flore*, Deeſſe des Fleurs, fut mariée dans ſa jeuneſſe au vent Zephire. Son premier nom étoit *Chloris*; mais à la fin les Romains pour des raiſons qui ſont marquées dans l'Hiſtoire, la nommérent *Flora.* L'Antiquité a honoré cette Divinité par des jeux & des ſacrifices, & bien des gens encore aujourd'hui lui ſacrifient des piſtoles & les plus beaux jours de leur vie. On a fait à ce ſujet de jolis Ecrits en proſe & en vers : J'y joints la traduction d'un Diſcours Latin, prononcé à Paris dans une Aſſemblée chez M. N. N. pour ſervir d'Apologie à nos illuſtres Fleuriſtes, qu'on voudroit faire paſſer pour des entêtez & des viſionnaires.

Nous avons cet avantge, Meſ- „
ſieurs, dans l'obligation où nous „
ſommes aujourd'hui de nous dé- „
fendre devant vôtre Tribunal, „
que vous êtes des Juges trés- „

„ éclairez & trés-équitables, & que „ nôtre cauſe eſt trés-juſte. Auſſi „ eſperons-nous qu'à la faveur de „ vos lumieres, nous diſſiperons ai-„ ſément les nuages que la calomnie „ a malicieuſement formez pour ob-„ ſcurcir nôtre réputation, & qu'on „ verra plus clair que le jour que „ la paſſion que nous avons pour „ les Fleurs, & dont l'on nous fait „ un crime, eſt la plus belle, la „ plus raiſonnable & la plus inno-„ cente de toutes les paſſions.

„ Et qu'y a-t'il de plus beau, „ Meſſieurs, que d'aimer la beau-„ té même? C'eſt à dire que d'ai-„ mer les Fleurs, à qui la beauté „ eſt ſi eſſentielle, ſi incorporée, „ ſi intime, qu'il eſt auſſi impoſſi-„ ble d'être Fleur & de n'être pas „ belle, qu'il eſt impoſſible d'être „ Aſtre & de n'être pas lumiere, „ Auſſi diſons-nous en parlant de „ quelques-unes de nos Fleurs, „ quoique ce ne ſoient pas les plus „ parfaites, *Belle-Veder*, *Belle-„ Zamine*, *Belle-de-nuit*; & quand „ on jette la vûë ſur une Tulipe,

ſur

sur une Anemone, ou sur quelqu'autre Fleur du premier ordre, la nature se déclarant tout d'un coup, on s'écrie : O ! qu'elle est belle : O ! qu'elle est belle. Acclamation bien juste, & qu'on ne sauroit refuser aux Fleurs qui sont le miracle de la nature, l'ornement de la terre, & le plus grand plaisir des yeux. Peintures vivantes, qui par une secrette magie, ont avec leur accroissement divers degrez de perfection, & une perpetuelle variation de couleurs toûjours fraîches, toûjours riantes, toûjours nouvelles. La Ceruse, la Laque, le Carmin, l'Outremer qu'employent nos Peintres, ne sont en comparaison que des couleurs fades, éteintes & corrompuës.

Jusqu'à present dans toutes les Langues du monde ; on n'a pû remarquer qu'environ cent cinquante especes de couleurs ; & il seroit impossible d'en observer toutes les differences particulieres, s'en trouvant plus de deux mille

„ dans le ſeul genre de la couleur
„ verte ; & neanmoins toutes ces
„ differences qui ſont ſans nombre
„ ſe trouvent ſur nos Fleurs. Si
„ bien que les Peintres, qui ſem-
„ blent avoir diſputé avec la natu-
„ re à qui en feroit une plus gran-
„ de varieté, n'ont fait qu'ébau-
„ cher une ſi grande entrepriſe.
„ Quel contraſte, & en même tems
„ quelle union & quelle harmonie de
„ couleurs ſur une Tulipe, ſur une
„ Anemone, ſur un Oeillet ! Je dis
„ harmonie, parce que les mêmes
„ proportions qui contentent les
„ oreilles, font auſſi que les cou-
„ leurs plaiſent aux yeux : Et c'eſt
„ Meſſieurs, ce qui prouve in-
„ vinciblement que nôtre paſſion
„ pour les Fleurs eſt une paſſion
„ trés-raiſonnable ; puiſqu'enfin
„ elle eſt fondée ſur des convenan-
„ ces d'agrément & de beauté,
„ qu'on ne ſauroit ne pas connoî-
„ tre ſans avoir perdu la raiſon,
„ toute la raiſon de l'homme ne
„ conſiſtant que dans la connoiſſance
„ & l'aprobation de ces convenan-

ces, qui sont l'ouvrage d'une Sa- "
gesse infinie. "

Si cette passion est raisonnable, " comme il n'en faut pas douter, " elle est aussi trés-innocente ; car " tout ce qui est conforme à la rai- " son n'a rien de criminel. En ve- " rité, Messieurs, peut-on s'ima- " giner dans la vie quelque chose " de plus digne de l'âge d'or & de " la pureté des premiers Siecles " que l'amour & la culture des " Fleurs, qui sont le simbole de " l'innocence & de la pureté : Ce " qui a fait dire avec raison à " un Poëte d'Italie, que nos Iris " & nos Amarantes n'ont rien de " dangereux : Ni le Ciel par ses " larmes, ni le Soleil par ses re- " gards, ni les Zephirs par leurs " soûpirs, n'ont jamais donné de " lieu à de mauvais soupçons con- " tre les Fleurs ; toûjours Meres & " toûjours Vierges, elles ne rougis- " sent point de leur fecondité. Un " Serpent jaloux a pû faire servir " un fruit délicieux, pour faire com- " mettre un crime à des innocens ; "

„ mais il n'a point osé employer à
„ ses mauvais desseins ; les Fleurs
„ dont la seule odeur le blesse, &
„ le fait fuir dans ses troux.

„ Le silence de nos adversaires qui
„ sont presens, nous persuade, Mes-
„ sieurs, qu'ils n'ont rien à oposer à
„ des veritez si constantes & si bien
„ établies. Il ne nous reste donc,
„ pour leur fermer éternellement la
„ bouche, qu'à répondre à ce qu'ils
„ ont accoûtumé de dire, que nous
„ sommes des gens infatuez & des vi-
„ sionnaires, qui par la plus grande
„ de toutes les illusions, voyent sur
„ les Fleurs ce qui n'y fut jamais,
„ des Clochez renversez, des Pe-
„ ninsules ; & des Isles toutes en-
„ tieres.

„ Il est vrai ; & nous n'avons
„ garde de le nier, que nous voyons
„ sur les Fleurs des traits & des
„ beautez, que la plûpart du mon-
„ de n'y voit pas : Mais ce que
„ nous voyons, Messieurs, vient
„ de nos reflexions & de nos lumie-
„ res, & non pas d'une imagination
„ fole & gâtée. Un Connoisseur fa-

vant & éclairé qui regarde un ex- «
cellent Tableau, y voit la liberté «
du pinceau, & la legereté de la «
main du Peintre ; sa maniere «
grande, noble, douce, fine & «
terminée ; sa correction dans le «
dessein, la fertilité de son esprit «
dans l'invention, son jugement «
dans le choix des sujets, sa sages- «
se & sa conduite dans la disposi- «
tion des Figures ; & dans ces Fi- «
gures mêmes, il voit des expres- «
sions vives, des touches spirituel- «
les, des contours tendres & cou- «
lans, des airs de tête nobles & gra- «
cieux, des traits fins, & des riens «
naturels. Il voit un coloris d'une «
entente merveilleuse, de la délica- «
tesse dans la fonte des couleurs «
des carnations fraîches, vigou- «
reuses & sanguines. Il voit les lu- «
mieres & les ombres distribuées «
avec intelligence sur chacun des «
objets, & sur les masses entieres ; «
des diminutions de teintes causées «
par l'interposition de l'air, & un «
judicieux affoiblissement de lumie- «
re & d'ombre, qui produit divers «

„ degrez d'éloignement.

„ Un ignorant, un homme ſans „ génie & ſans gouſt, ne voit rien „ de tout cela. Il a les yeux du „ corps, & eſt aveuglé dans l'eſprit. „ Il n'aperçoit dans un Tableau, „ qui eſt le chef-d'œuvre de l'Art, „ que du blanc, du bleu, du rou- „ ge, & s'en va prôner par toute „ la terre, que ceux qui y voyent „ autre choſe, ſont des foux. Ainſi „ à l'égard des Fleurs, mille beau- „ tez échapent aux gens ſans gouſt, „ ſans reflexion, ſans étude, leſ- „ quelles étant trés-réelles, ſe font „ bien ſentir à ceux, qui par leur „ beau naturel joint à un grand tra- „ vail & à beaucoup de ſoins, ont „ merité de les connoître.

„ Mais, dit-on, vous ſupoſez des „ régles de beauté, qui ſont tirées „ de vôtre imagination, & dont „ l'on n'a jamais oüi parler qu'à „ ceux de vôtre cabale ? Objection „ frivole. Nos régles ſont priſes „ de la nature des choſes mêmes, „ ou plûtôt de l'idée du beau & du „ parfait, ſource primitive de nos

lumieres. Qu'on nous faſſe voir „
que nous ſupoſons quelque choſe „
de contraire à cette idée, & nous „
l'effacerons avec l'éponge ? Qui „
peut, je vous prie, trouver à re- „
dire, que nous demandions pour „
la perfection d'une Tulipe, que „
ſa tige ſoit bien proportionnée, „
que ſon verd ſoit friſé ; que ſon „
vaſe ſoit grand, & que la forme „
en ſoit belle ? Qui peut nous re- „
prendre avec raiſon, de ce que „
nous tenons pour maxime à l'égard „
des couleurs, que plus elles s'éloi- „
gnent du rouge, plus elles ſont „
précieuſes ; que plus le coloris eſt „
luſtré & ſatiné, plus il eſt eſtima- „
ble ; que les petits fonds ſont les „
meilleurs pour faire de beaux pa- „
naches ; que les paillottes ou éta- „
mines doivent être brunes & non „
pas jaunes, & qu'il faut que les „
panaches pour plaire aux yeux & „
les contenter, ſoient coupez & ſe- „
parez de leurs couleurs, qu'ils per- „
cent de tous côtez, & ne prennent „
point du fond ? „

„ C'eſt avec peu d'équité & de

„ bon ſens qu'on objecte que nous „ affectons un langage extraordinai- „ re & que nous donnons de grands „ noms à de petites choſes. Tous „ les Arts n'ont-ils pas un langage „ propre , & des termes affectez „ pour ſe faire comprendre ? A „ moins de ce ſecours, il n'y auroit „ que du deſordre & de la confu- „ ſion dans le monde. Et quel in- „ convenient y a-t'il en parlant „ d'une Anemone , de dire qu'elle „ eſt pomée & friſée , qu'elle fait le „ dôme ou le chardon , que ſa plu- „ che eſt bien garnie , que ſes bé- „ quillons ſont parfaitement aron- „ dis , & que ſon cordon ne ſe „ tourne point en bourlet , qu'il eſt „ franc & ſans grain ? Il ne paroît „ pas que le public en pâtiſſe , ni „ que perſonne gémiſſe de ces ex- „ preſſions.

„ C'eſt par la même raiſon de diſ- „ tinction & pour ne rien confon- „ dre , que nous donnons à nos „ Fleurs des noms & des titres de „ Marquis , de Ducs & de Prin- „ ces. Quelle comparaiſon , s'é- crie

crie un Misantrope, à qui tout " fait ombrage ? Quelle comparaison " son des personnes de cette qualité " té avec des choses si basses, & " que nous foûlons aux pieds ? Eh ! " Messieurs, sans trop nous expliquer " quer sur ce sujet, combien de " Princes en Allemagne & en Italie " lie, combien de Marquis en " France & ailleurs, ne possedent " pas autant de terre que les Fleurs " en occupent dans nos Jardins, " & qui non plus que Salomon " dans sa plus grande gloire, ne " sont pas si richement vétus que " les Lis qui naissent dans la Campagne. " pagne. "

Nos Adversaires ajoûtent, pen- " sant nous accabler, que la cul- " ture des Fleurs est un Métier " de Faineant, & une occupation " d'autant plus inutile, qu'il n'y a " rien au monde qui se flaîtrisse & " qui meure plûtôt que les Fleurs, " dont nous faisons nos Idoles. "

Certainement, Messieurs, s'il " faloit rejetter tout ce qui n'est " pas de longue durée sur la terre, "

„ il faudroit ſans tarder d'un mo-
„ ment nous envoler au Ciel. Quoi-
„ qu'on en diſe, il y a une ſucceſ-
„ ſion ſi continuelle dans les Fleurs
„ par le moyen des cayeux & des
„ grains, qui ſont un remede aſſu-
„ ré contre le tems, qu'on peut
„ les garder comme étant immor-
„ telles. Une morte ou flaîtrie, il
„ en naît une autre toute fraîche,
„ qui paroît avec des beautez tou-
„ tes nouvelles. Ainſi par une ſuc-
„ ceſſion ſans fin & avec un peu
„ de travail, ſe maintient malgré
„ la roüille des années, l'Empire
„ de la divine Flore.

„ Et qui peut blâmer un ſi belle
„ occupation, qui fait revivre tous
„ les ans une infinité de merveilles?
„ N'eſt-elle pas préferable à mille
„ autres qui font le crime & le
„ ſuplice de la plûpart des hom-
„ mes. Merite-t'on davantage
„ d'aller à la guerre commettre
„ des meurtres impunément, ou
„ de paſſer ſes jours dans des Bu-
„ reaux à noircir du papier pour la
„ perte & la ruine des Familles

& des Provinces entieres. "
A l'abri des orages & des in- "
quietudes du Siecle, & contens "
de l'heritage de nos Peres, nous "
menons une vie également tran- "
quille & exempte d'oiſiveté, & "
telle enfin qu'Adam l'auroit me- "
née dans le Paradis Terreſtre s'il "
fût demeuré dans l'innocence. "
Tantôt la bêche à la main nous "
labourons la terre, ou nous la "
paſſons au crible; tantôt avec le "
rateau nous dreſſons des planches, "
& tantôt avec le cordeau nous "
tirons de longs traits, & les re- "
fendons par d'autres en travers. "
Là nous faiſons des couches & "
ſemons des graines; ici nous plan- "
tons des oignons. Le matin & "
ſur le midi, nous ſuivons les tau- "
pes à la trace; vers le ſoir nous "
tendons des pieges aux mulots, "
& nous faiſons la guerre aux li- "
maçons & aux perce-oreilles. En- "
fin à toute heure & à tout mo- "
ment nous obſervons les vens, "
le chaud, le froid & les differens "
aſpects du Soleil; & comme Ar- "

„ gus, nous avons cent yeux ou-
„ verts & attachez ſur les mains
„ de certaines harpies, qui font
„ moins de conſcience d'enlever une
„ Tulipe, une Iris, une Anemo-
„ ne, que les Romains ne firent
„ autrefois d'enlever les Sabines.
„ Mais à quoi bon tous ces mou-
„ vemens, dites-vous? Laiſſez fai-
„ re la Nature toute ſeule : Elle
„ s'évertuë d'elle-même, & ſe
„ paſſe bien de vos ſoins & de vos
„ travaux.
„ Paradoxe épouventable, qui va
„ à l'extinction & à la ruine de ce
„ qu'il y a de plus beau & de
„ plus parfait au monde. Nous
„ pouvons, Meſſieurs, aider la
„ Nature & la pouſſer toute libre
„ qu'elle eſt, à nous faire voir de
„ jour en jour de plus grands char-
„ mes. Un Jardinier non-chalant,
„ ſans ſoin & ſans égards, laiſſe
„ perir entre ſes mains les plus
„ belles Fleurs du monde : Elles
„ ne varient plus; elles ne joüent
„ plus & perdent enfin leurs cou-
„ leurs La forme s'en corrompt,

& elles deviennent étroites, globuleuses & bossuës : ce qui fend le cœur aux plus insensibles, & tire les larmes des yeux.

Aprés avoir satisfait aux objections de nos Adversaires, nous pourrions, Messieurs, sans abuser de vôtre audience, retorquer leurs argumens contr'eux, & les couvrir de confusion. Nous pourrions leur reprocher leur peu de genie & leur mauvais goût. Nous pourrions avec les traits les plus noirs dépeindre leur stupidité & leur non-chalance. Nous pourrions leur faire sentir combien leurs occupations sont vaines & souvent criminelles ; & comment toûjours attachez à la terre sans en connoître les veritables plaisirs ; toûjours pleins de souhaits pour une vie tranquille & heureuse ; & n'arrivant jamais à la possession d'un si grand bien, ils vivent & meurent inutiles à eux-mêmes & aux autres. Enfin nous pourrions ajoûter cent choses à celles que nous avons dites ; mais

„ aſſez contens de nôtre bon droit,
„ & bien ſûr, Meſſieurs, de l'é-
„ quité de vôtre jugement, nous
„ finiſſions ce diſcours. Diſcours
„ que nous conſacrons à la poſte-
„ rité dans le Temple de Flore,
„ où il ſera gravé ſur l'airain avec
„ vôtre Arreſt, Meſſieurs, pour
„ ſervir d'Apologie à tous ceux qui
„ aiment & cultivent les Fleurs,
„ & d'un éternel reproche à nos
„ Adverſaires qui en mépriſent
„ l'amour & la culture.

¶ *Olivier Patru Avocat au Parlement de Paris.* On l'apelloit dans ſa jeuneſſe *le beau Patru.* Il a été un des premiers qui a introduit ſur le Barreau la pureté du langage, jointe à une maniere d'éloquence copiée ſur celle des Anciens. C'étoit un Orateur de l'air de celui que Ciceron apelloit, *Orator parum vehemens.* Le geſte, la voix & quelques autres graces exterieures lui manquant, le reſte avoit peu de luſtre. Il ſe tuoit de parler, on ſe tuoit de l'écouter, & aprés tout on ne l'entendoit point. Les Plaidoyers

qu'il a donnez au public, ſont des Ouvrages, qui à force d'être repaſſez & polis, paroiſſent comme uſez au jugement de ceux qui demandent moins d'art & plus de naturel. La meilleure partie de la vie de cet Orateur s'eſt paſſée à cet exercice, de revoir & de retoucher ſes Ecrits. Il ne venoit guéres au Palais pour y plaider ni pour y être conſulté, ſinon ſur les difficultez du langage, par un certain nombre d'admirateurs qui ſe rangeoient à ſon pilier. De mon tems il ne paſſoit pas pour un grand Juriſconſulte, ni pour un Avocat utile ni aux autres ni à lui-même. Ozanetz, Défita, Petitpied avec leur vieux ſtile, remportoient tous les écus du Palais, pendant que Patru n'y gagnoit pas dequoi avoir une bonne ſoupe : ce qui faiſoit dire à un Magiſtrat, que cet Avocat qui plaidoit ſi bien la cauſe de l'Academie & de la Langue Françoiſe, n'entendoit rien à plaider la cauſe de ſa fortune.

¶ L'Avocat Gautier, celebre par

ſes Plaidoyers Satyriques, avoit des qualitez ſingulieres. Sa tête chauve, les rides de ſon large front, ſes yeux étincelans, ſon nez d'aigle, une grande bouche armée de dents canines, avec la voix d'un corbeau, qui croaſſe ſur une proye qu'il a enſanglantée de ſes ongles, compoſoient un tout aſſez parfait avec ſa vehemence naturelle & ſon humeur aigre & bilieuſe.

L'éloquence de cet Orateur, comme celle de ceux qui ont du feu à l'excez, n'étoit pas des plus réglées. c'étoit un mêlange de haut & de bas, d'élevations & de chûtes prodigieuſes. A l'attaque il ne valoit rien ; à la repartie, plus fougueux qu'un cheval indompté qui a ſenti l'éperon ; il jettoit les fers en l'air, & rempliſſoit la carierre de crainte & d'effroi. Tant ſoit peu de repos l'amoliſſoit ; & c'eſt d'où vient que ſes Plaidoyers imprimez, ſur leſquels il avoit reflechi, n'ont été que de foibles copies des originaux. Ses ſaillies étoient agréables, & il en avoit quelquefois de

ſurprenantes : En voici une qui ne déplaira peut-être pas au Lecteur.

M. le Marquis de Creve-cœur revenoit par Requête civile contre M. de Maine-villette, ſur l'achat d'une Terre conſiderable. M. le Vayer jeune Avocat, qui ſe piquoit d'une éloquence pompeuſe & fardée, employa tout ſon tems à faire un long & ennuyeux éloge de la Maiſon de Creve-cœur. Il dit à cet égard, ſuivant les régles les plus exactes de Meſſire *Aphtonius*, tout ce qui ſe pouvoit dire de la nobleſſe, des richeſſes, de la bravoure, & des autres qualitez ou avantages des Seigneurs de cette ancienne Maiſon. Gautier écouta tout ce diſcours fort paiſiblement ; mais quand ſe vint à la replique, il apoſtropha la Cour en ces termes. *Meſſieurs, de la nobleſſe, des ancêtres, des richeſſes, de la bravoure, des combats, des victoires, des palmes & des lauriers, ſont-ce des moyens de Requête civile ?* Ces cinq ou ſix lignes comme un coup de

ſoudre, abattirent toutes les machines que M. le Vayer avoit élevées à grands frais, & en demeura auſſi étonné qu'un Fondeur de cloches, qui voit en un moment ſon métail ſe perdre dans les crevaſſes de la terre & diſparoître à ſes yeux. La Cour ne put s'empêcher d'en ſoûrire ; mais le Barreau où il y a toûjours beaucoup de jeuneſſe, ne garda point de modeſtie.

On a dit de cet Avocat Gautier qu'il avoit gagné plus de quatre cens mil livres à plaider, & qu'à ſa mort on ne lui trouva qu'une piece de trente ſols : Heureux de n'avoir pas duré plus long-tems que ſes écus.

¶ Le bon homme Paquier dans un tems où il étoit permis à tout ſavant de mêler le Latin au François en parlant à ſes Domeſtiques, avoit accoûtumé de dire à ſa Femme, vraye Pimbêche, incapable de ſe taire & de garder un ſecret: *Scire tuum nihil eſt, niſi te ſcire id ſciat alter :* Mamie, vous vous ima-

gineriez ne rien ſavoir, ſi tout le monde ne ſavoit ce que vous ſavez.

¶ L'Amour propre eſt un admirable Peintre qui ne manque jamais ſes coups. On réuſſit toûjours quand on ſe peint ſoi-même. J'en prens à témoin le Pouſſain, Wandek, Champagne, le Brun, le Sueur, Mignard, Blanchard & Nenteüil, qui en faiſant leurs Portaits ont fait des chef-d'œuvres. Que faites-vous là, diſois-je un jour à Mignard qui tiroit le Portrait de ſa Fille, qu'il aimoit tendrement? *Je ne fais rien*, me répondit-il, *l'Amour propre fait tout, & je le laiſſe faire.*

¶ Quelques Philoſophes confondent l'imagination avec la memoire; & de ces deux facultez de l'ame, n'en font qu'une ſeule. Pour moi je ne ſaurois être de cette opinion; & je conçois au contraire que la memoire & l'imagination ſont deux facultez diſtinctes, quoiqu'elles ſoient fort voiſines, & qu'elles s'entr'aident l'une l'autre. Les ſonges que nous avons durant le ſommeil, ſe forment dans l'imagi-

nation, personne n'en doute : Cependant nous ne nous ressouvenons presque jamais de nos songes, ou que fort imparfaitement; ce qui n'arriveroit pas si l'imagination & la memoire n'étoient qu'une seule & même faculté.

¶ *Nicolaus Monardes* Medecin celebre, prétend que l'Oranger est un arbre de nouvelle espece, qui vient d'une greffe de Citronnier entée sur un Grenadier. L'experience y est contraire; & l'on a reconnû aprés plusieurs essais, que les greffes de Citronnier ne reprennent point sur les Grenadiers. D'ailleurs on a été convaincu que l'Oranger est une espece particuliere, depuis qu'on a eu commerce à la Chine & dans les Indes Occidentales, où il s'est trouvé une infinité d'Orangers, qui en aparence y ont été de tout tems. Une chose a pû tromper Monardes; c'est que les anciens Auteurs qui ont parlé des Orangers, les ont confondus avec les Limons & les Citrons, n'ayant point eu de termes particuliers pour les distinguer.

L'Oranger eſt de trés-longue durée, & il s'en trouve quelques-uns en Italie qui ont deux & trois cens ans. Nous en avons de prodigieux pour la hauteur & pour l'âge dans le Château de Pirou ſur nos Côtes de Baſſe-Normandie. C'eſt une merveille de les voir ſi verds, & ſi chargez de fleurs & de fruits en un canton ſi froid & ſi proche de la mer.

Les Orangers en ce Siecle-ci, & principalement depuis environ quarante ans, ſont devenus tres-communs en France. Les Italiens les regardent comme un des plus grands ornemens de leurs Jardins. Ils en ont en paliſſade & en bouquets, de grands & de nains. Pour les avoir nains, ils ne font point autre choſe que de renverſer la greffe, & de mettre le haut en bas ; ce qui empêche la ſéve de monter avec trop d'abondance, & de faire naître des ſurgeons trop vigoureux, qui ne manqueroient pas de former un grand arbre.

¶ *Trattato dello ſtile & del Dia-*

logo. Ce petit Livre qui eſt de Sforza Pallavicino ; meriteroit bien d'être traduit en nôtre Langue. Il y a de fort bonnes remarques qui pourroient ſervir tres-utilement à ceux qui ſe mêlant d'écrire, doivent ſe former le ſtile ſuivant les ſujets qu'ils veulent traiter. Mais comme il y a infiniment loin des preceptes à la pratique, je ne ſai ſi le Pallavicin lui-même a tout-à-fait pris le ſtile d'un Hiſtorien dans ſon Hiſtoire du Concile de Trente, quoiqu'il y ait de trés-beaux traits.

Ce que cet Auteur obſerve touchant les differens tours de la Langue Italienne & de la Langue Latine, eſt fort judicieux. Il reprend avec raiſon nôtre Marc-Antoine Muret de s'être ſervi des termes de la Religion prophane, pour exprimer les miſteres de la Religion Chrétienne : faute qui s'eſt gliſſée dans quelques Ecrivains modernes, & même dans une verſion Latine des Livres de l'Ecriture. *Nel che ſi expoſero alle beffe della poſterità, è ad un' agra ma giuſta*

riprensione di M. Antonio Mureto quegli Scrittori, per altro venerandi dal secolo andato, ì quali appropriaron le frasi & le parole già significative delle ceremonie superstitiose alle nuove uzanze della Religion Christiana ; dicendo : Litare Diis manibus, *per* celebrar la Messe di riquie. *è nominando le Monache* Vestales Virgines ; *ed in breve, rappresentando queste pie uzanze nè libri loro con quella mostra che farebbono ì Monaci col Turbante.*

Les Remarques de Palavicin sur le Dialogue, demanderoient plus d'étenduë, pour nous faire goûter à nous autres François, ce genre d'écrire, qui est trés-familier aux Italiens, mais qu'ils ne traitent pas toûjours fort correctement.

¶ Nous avons deux corps d'Histoire fort considerables ; celui des Empereurs Romains, sous le titre d'*Histoire Auguste*, & l'autre des Empereurs Grecs ou de Constantinople, que nous apellons *Histoire Bizantine*. Ce sont deux vastes recüeils de tous les Auteurs qu'on a

pu découvrir, qui ont écrit la vie & les actions mémorables des Empereurs de l'une & de l'autre Rome, la Latine & la Gréque.

Il y a un défaut trés-sensible dans l'Histoire Auguste, c'est que la plûpart des pieces qui la composent, ont plus l'air de ce qu'on apelle Satire & de Libelle, que d'une Histoire, qui ne doit pas dire les veritez d'une maniere si vive ni si piquante.

L'Histoire Bizantine a aussi son défaut, & un défaut trés-incommode au Lecteur, lequel consiste en ce que plus de la moitié des Auteurs de ce vaste Recuëil ne meritent pas d'être lûs, excepté en quelques endroits assez rares où ils ne se copient pas les uns les autres.

Procope est presque le seul de ces Historiens qui ait de la dignité, & qui se soit formé sur les anciens, qu'il a judicieusement pris pour modêles.

L'Alexiade d'Anne Comnene a son merite particulier. C'est une Histoire polie, & qui va de pair

avec l'Hiſtoire d'Alexandre le grand écrite par Quinte-Curce.

Comme on a joint Calcondyle, qui a traité l'Hiſtoire des Turcs, aux Auteurs de la Bizantine, on peut aſſurer qu'il ne les deshonore pas de ſe trouver à leur ſuite. Il a le don de réveiller nôtre attention, en nous donnant de la curioſité, & de ne nous pas laiſſer dormir ſur ſon Livre.

Je ne ſaurois dire quel cas on doit faire des autres Ecrivains de la Bizantine, particulierement de ceux qui ont fait des Chroniques. Les derniers copient les premiers : ce qui ne ſert le plus ſouvent qu'à embaraſſer le chemin. Un Lecteur exact doit beaucoup veiller ſur les ſuputations de ces Hiſtoriens, & ſur quantité de faits qu'ils avancent ſans preuve ; car au fonds les Grecs modernes auſſi-bien que les anciens, ſont de grands menteurs & de fort petits Chronologiſtes.

¶ *Muſeum Calceolarianum Veronenſe*. Ce Livre auquel deux ſavans Medecins d'Italie ont mis la

main, eſt un de ceux qui peuvent davantage contribuer à la compoſition d'un bon Dictionnaire pour nos Droguiſtes : choſe d'autant plus importante au Public, qu'on eſt ſouvent trompé dans le choix des drogues, en quoi il y va de la vie, ou du moins de la ſanté, ſans laquelle la vie n'eſt qu'un martyre.

On peut joindre aux lumieres que nous donne le *Muſeum Calceolarianum*, celles qu'on peut tirer des *Note overo Memorie del Muſeo di Lodovico Moſcardo nobile Veronente, Academico Filarmonico, dal medeſimo deſcritte.* Ce Livre a été imprimé à Padouë en 1656.

Le *Muſeum Wormianum* eſt encore de ce genre. Je le préfere même aux autres en bien des choſes. Il eſt trés-curieux & parfaitement bien écrit en Latin par Olaus Worme Docteur en Medecine, & Profeſſeur Royal dans l'Academie de Copenhague. Il faut donner cette loüange aux Medecins & aux Juriſconſultes, que quand ils écrivent en Latin, ils le font d'ordinaire le plus

proprement du monde.

Worme dans ſon Livre, qui eſt une hiſtoire des choſes naturelles & artificielles dont il avoit rempli ſon Cabinet, l'un des plus riches du Nord, raconte qu'un jeune garçon qui avoit avalé un Flageolet par force, le rendit au bout de quelques jours par les conduits ordinaires, mais avec des douleurs incroyables. Il raporte auſſi l'hiſtoire d'une femme, qui avoit accouché de deux œufs gros comme des œufs de Poules, & conformes de même au dedans & au dehors.

Ce qu'il raconte d'une eſpece de Rats qui tombent du Ciel dans les Campagnes du Royaume de Norwege, eſt encore plus ſurprenant. Ces dangereux animaux ne nuiſent pas ſeulement aux herbes & aux fruits de la terre, ils ſont auſſi très-pernicieux aux hommes, qu'ils attaquent à coups de dents & les font perir. Ils ne vivent que depuis le Printems juſqu'à l'Hyver. La corruption de leurs cadavres infectant l'air, cauſe des vertiges, & donne

la jaunisse aux gens du Païs.

Sur ce que le même Auteur dit, qu'il avoit crû que nul avant lui n'avoit remarqué, qu'il se trouve quelquefois dans le fruit apellé Limon d'autres petits Limons, le Lecteur sera peut-être bien aise de savoir, que cette merveille qui a été observée par Doldius avant Olaus Worme, est assez commune en Italie, comme l'assure Jean-Baptiste Ferrari. *Eadem fructus promiscuè simplices, alioque alium includente multiplices præbet : qui tamen invicem avelli possint. Sed in extrema hetruria Petræ sanctæ oppido adjacens ager, proximi maris egelido halitu mirè fertilis citratos limones limonibus aliis gravidos frequenter parit. His forma sæpe obtusior, interdum quoque turbinatior. Eorundem aliquo à summo ad imum in plura segmina summatim conciso, limon alter interior apparet. Et si medius dissecetur : post auream cutem, candidamque carnem albida medulla se se in conspectum dabit, tertium non rarò pomum, pomive rudimentum cir-*

cumplexa. Quin etiam extimi è pomi fenestrata incisura minutorum nonnunquam limonum congesta pullities introspicitur. Interdum autem suæ spontis hiatu multiplici patescens exterioris pomi uterus alios limones, tanquam fœtus inclusos coherentesquè fraterculos parturit, quia patefacit : nec tamen parit, quia non excludit.

Jonston dans son Livre des Fruits monstrueux, parle de ces sortes de Limons, & en donne la figure qu'il a copiée d'aprés Ferrari.

¶ Un grand Prince disoit, ne trouvant pas son dîner prest : „ Nous sommes bien malheureux nous " autres, de n'avoir pas la liberté " comme les Bourgeois, de mettre " nôtre table nous-mêmes, de la " couvrir & de manger à nôtre fan- " taisie. Il disoit vrai ce grand Prin- " ce, & il n'est rien tel que d'être Bourgeois pour ne dépendre de personne. La dépendance d'une infinité de serviteurs, est un grand esclavage pour les Maîtres. N'avoir à commander ni à obeïr qu'à soi-

même, c'eſt être veritablement libre.

Quand je vois dîner nos Rois, je m'imagine voir défiler la proceſſion du Recteur, dans le ſervice que leur rend un ſi grand nombre d'Officiers, qui ſont dans un perpetuel mouvement pour faire manger un ſeul homme. A quoi bon tant de ceremonies ? La nature, ſans ce fatiguant cortege, ne peut-elle pas être ſoulagée de la faim qui la preſſe, & qui ne demande point toutes ces façons.

Codinus dans le recit qu'il fait des ceremonies qui ſe gardoient à la table des Empereurs de Conſtantinople, me fait ſuer à la vûë de tant de myſteres. J'aimerois mille fois mieux comme Diogene, manger ma ſoupe dans une écuelle de bois, que de dîner à ce prix dans des baſſins de pur or.

¶ La lumiere eſt ſucceſſive comme le ſon. Il eſt vrai que cette ſucceſſion dans la lumiere n'eſt gueres ſenſible, & que peu de gens s'en aperçoivent. Si nous étions nez

aveugles, nous ne jugerions pas trop bien de la ſucceſſion des ſons, n'y ayant que nos yeux qui nous puiſſent convaincre que le ſon eſt ſucceſſif. On tire le Canon à une lieuë de nous, la lueur du feu qui frape nos yeux bien auparavant que le coup par ſon bruit frape nos oreilles, nous convainc trés-aſſurément, que le ſon eſt ſucceſſif ; mais d'une ſucceſſion plus lente que celle de la lumiere, qui paſſe en un inſtant d'un bout à l'autre, & ne nous donne pas le loiſir de compter toutes ſes gradations à la Pandule.

¶ Comme chaque ſource a ſon eau, chaque eau a auſſi ſa qualité & ſes proprietez particulieres. On attribuë la fineſſe des Porcelaines de la Chine, à la qualité de l'eau avec laquelle on en petrit la terre dans la Province de Kiangſi, toutes celles qu'on fait ailleurs avec la même terre ſans la même eau, n'ayant pas la même legereté ni la même tranſparence. L'experience fait voir que c'eſt à la qualité des eaux des Gobelins, que nous ſommes redevables

de nos belles écarlates ; & aux eaux de Goneſſe que nous devons le bon gouſt du pain qui ſe fait dans ce Bourg proche de Paris ; & aux eaux de Caudebec, les bons Chapeaux que cette Ville fournit à preſque toute l'Europe.

¶ Je ne ſai pourquoi nous diſons en commun proverbe *Medecin d'eau douce*, comme ſi l'eau douce, c'eſt à dire l'eau des Fontaines & des Rivieres, ne pouvoit être ordonnée dans nos maladies, que par des Medecins ignorans. Cependant nous voyons tous les jours des hommes & des femmes étouffées de vapeurs, & en état même d'être ſuffoquées, ſe guerir dans le moment par un verre ou deux d'eau fraîche qu'on leur fait avaler. Et c'eſt peut-être le ſeul remede capable de ſoulager les perſonnes qui ſont veritablement attaquées de vapeurs. Je dis veritablement attaquées ; car pour ce qui eſt des vapeurs imaginaires de gens oiſifs, elles ſont incurables.

J'ai vû de l'eau de la Seine produire des effets merveilleux dans des

malades

malades brûlez de fiévres ardentes. Il eſt vrai que cette eau à Paris eſt dangereuſe aux Normans, par le trop grand mouvement qu'elle donne à leur bile; mais peut-être cela vient-il, non de la qualité de l'eau qui eſt trés-bonne d'elle-même, mais de la mauvaiſe qualité des immondices de la Ville qui s'y mêlent.

¶ Les *Locuſtes* dont il eſt parlé dans l'Evangile & dans divers Auteurs, ſont une eſpece de Sauterelles qui n'ont rien de dégoûtant. Les Parthes, les Ethiopiens & les Arabes en font un mets délicieux. Aprés les avoir fait tomber de deſſus les arbres avec de la fumée, ils les ſalent, & les font ſécher au Soleil ou au four, & les conſervent par maſſe pour toute l'année. S. Jean-Baptiſte les mangeoit avec le miel ſauvage, ſelon la coûtume des pauvres gens de ce tems-là.

¶ Le Cameleon n'a ni rate ni diaphragme. Sa couleur naturelle eſt cendrée. Il n'eſt pas vrai qu'il change de couleur, & qu'il prenne

celle des choſes ſur leſquelles il ſe trouve ; c'eſt-à dire qu'il paroiſſe jaune ſur du jaune, rouge ſur du rouge, bleu ſur du bleu, &c. mais il change de couleur, ſelon les differentes qualitez de l'air froid ou chaud qui l'environne.

¶ Nous n'avons guéres d'Auteurs qui écrivent mieux en François que M. Felibien le Pere : & ce n'eſt pas ſans raiſon que M. l'Abbé de la Trappe, qui a voulu paroître auſſi pur dans le langage, qu'il l'eſt dans les mœurs, a choiſi cet excellent homme pour revoir ſes Ouvrages de pieté.

Le Dictionnaire des Arts du même Auteur, eſt quelque choſe de ſi curieux & de ſi exact, que l'Academie Françoiſe n'a pas douté de le refondre avec le ſien.

Quant à ſon Hiſtoire des Peintres, c'eſt un chef-d'œuvre non ſeulement pour la beauté du ſtile, mais auſſi pour la grace & la netteté de la narration. Ce n'eſt pas peu que ſavoir bien narrer, ſoit en écrivant, ſoit en parlant. Ce

dernier eſt le plus difficile, parce qu'on n'a pas le loiſir dans la converſation comme ſur le papier, de choiſir ſes penſées & d'arranger ſes paroles : On ſe retracte en écrivant; mais quand on parle, c'eſt tout gâter que de ſe reprendre & de vouloir corriger ſon thême. La narration doit être courte, aiſée; mais ferme, bien liée, & bien ſoûtenuë depuis le commencement juſqu'à la fin. Que ſi l'on ſouffre infiniment d'un homme qui dans la converſation raconte mal un évenement ; quel ſuplice n'eſt-ce point de lire dans un Livre une Hiſtoire mal racontée ? Cela cauſe des ſueurs froides & des impatiences au Lecteur, qui l'obligent à tout quitter. On ne ſent point ces dégoûts en liſant les Vies des excellens Peintres que nous a données M. Felibien. On eſt ſi content de lui, qu'on voudroit preſque qu'il ne finît jamais : mais parce qu'il faut finir, on ſe revange bien en reliſant pluſieurs fois ce bel Ouvrage qu'on ne ſauroit trop lire.

¶ La Porcelaine n'eſt que de la terre cuite ; mais une terre ſi rare, ſi belle & ſi fine, qu'étant miſe en œuvre, elle va de pair avec l'Or, les Perles & les Pierres précieuſes. Les Vaſes de toutes ſortes de formes & de figures qui nous en viennent de la Chine où on les fabrique, ſont un des plus grands ornemens des Cabinets des Curieux & des Palais des Princes. Rien de plus noble ni de plus magnifique ſur un Buffet, qu'un ſervice de Porcelaines. Rien de plus propre ni qui pare davantage une Table ſuperbe, & qui donne plus de luſtre à de beau linge, que le coloris & l'émail de ces Vaſes tranſparens. Tout ce que l'on y ſert en devient plus agréable à la vûë & au goût. Les confitures y paroiſſent plus glacées & plus brillantes ; les fruits y recouvrent une nouvelle fleur. Boire du lait pour la ſanté dans des Porcelaines, c'eſt commencer à ſe bien porter ; y boire des liqueurs, c'eſt une double volupté. Je n'ai point vû le Ban-

quet des Dieux peint par Raphaël dans le Palais Farnaiſe à Rome; mais ſi cet illuſtre Peintre n'a pas fait ſervir à ce Banquet l'Ambroiſie & le Nectar dans des Porcelaines, je dis hardiment que la plus belle choſe du monde a manqué à ce Feſtin, que la Table a été mal ſervie, & que Raphaël a rêvé.

¶ *Fortunius Licetus* a crû que le feu des Veſtales n'étoit pas un foyer, comme on le dit, mais une lampe dont elles avoient ſoin de ne point laiſſer éteindre la lumiere. C'eſt à ce point d'antiquité, ſelon cet Auteur, que Jeſus-Chriſt fait alluſion dans la Parabole des Vierges, lorſqu'il dit qu'ayant pris leurs lampes, elles allerent au devant de l'Epoux. Cependant nous avons des Médailles trés-anciennes, où l'Effigie de la Déeſſe Veſta eſt gravée, non ſeulement avec une lampe à la main, mais encore avec un foyer devant elle. Ce qui me feroit croire, qu'étant de ſi grande importance aux Veſtales de ne point laiſſer éteindre le feu ſacré, puiſ-

qu'il y alloit de la vie, elles l'entretenoient & dans des lampes & sur l'Autel de la Déesse, afin qu'au défaut de l'un, elles pussent avoir recours à l'autre, & qu'ainsi elles ne fussent jamais prises, je ne dis pas sans verd, mais sans feu.

LA REVOLTE

DES NOMS PROPRES Latinisez.

¶ ON mande de la République des Lettres, que le Royaume d'Onomatologie est en trouble, & que les Noms propres Latinisez, qui sont les Seigneurs dominans du Païs, pensent à la révolte : ils disent qu'étant nez libres & indéclinables, il leur est honteux de porter le joug des Latins, & d'être assujétis à leurs déclinaisons ; que cela étoit bon du tems que les Romains, par la violence & la force, obligeoient les Nations vaincuës à prendre avec les menotes & les fers, leurs mœurs

& leur langage ; mais que c'eſt une tirannie de vouloir aujourd'hui les faire plier ſous les loix de la Langue Latine, qui eſt morte depuis pluſieurs Siecles. Ils ne ſe contentent pas de ſemer ces diſcours dans les Aſſemblées particulieres, ils les debitent en public, & font courir un Manifeſte, dont voici la copie.

MANIFESTE

DES NOMS PROPRES Latiniſez.

QUoique nôtre entrepriſe paroiſſe ſeditieuſe, nous eſperons qu'elle ne ſera condamnée de perſonne ; ſi l'on conſidere que c'eſt pour l'honneur des Lettres & pour le ſoûlagement du public, que nous méditons de ſecoüer le joug des Latins, & de nous affranchir de leurs uſages, que le tems & les divers goûts des Nations ont abrogé depuis pluſieurs Siecles. « « « « « « « « « « « «

« Ce n'eſt point pour nous faire «

„ valoir, mais ſimplement pour ren-
„ dre témoignage à la verité, que
„ nous déclarons en nous opoſant
„ aux prétentions injuſtes de nos
„ Calomniateurs, que les Noms
„ propres ont été donnez de Dieu
„ aux hommes, pour marquer leurs
„ differens caracteres, & les diſtin-
„ guer par des titres autentiques,
„ n'y ayant point de nom ſi bizare
„ qui n'ait ſon ſens & ſa ſignifica-
„ tion. Que ſi l'on ne s'en aperçoit
„ pas toûjours, c'eſt ou parce qu'on
„ en ignore l'origine, ou parce qu'a-
„ vec le tems les noms ont été al-
„ terez & corrompus, comme il
„ arrive d'ordinaire.

„ Les Noms des Hebreux & des
„ Egiptiens étoient miſterieux, &
„ ſignifioient de grandes choſes. Il
„ y en avoit de prophetiques chez
„ les Hebreux, & d'autres qui mar-
„ quoient le genie & les mœurs des
„ particuliers. Les Grecs n'impo-
„ ſoient point de noms à leurs en-
„ fans, qu'ils n'euſſent tirez ou
„ de la bouche des Oracles, ou
„ de l'ancienneté & de la nobleſſe

des Familles. Les Romains ne se sont point écartez de cette pratique : la plûpart de leurs Noms renferment quelque point d'Histoire. Les Grecs n'avoient qu'un nom ; mais les Romains en prenoient jusqu'à trois & quatre : *Prænomen, Nomen, Cognomen & Agnomen.*

Le Prénom étoit celui qui convenoit à chacun en particulier ; le Nom marquoit la Maison de laquelle on descendoit, & le Surnom distinguoit les Familles, ou les branches dans les Familles : Quant à l'Agnomen, c'étoit un surcroît de qualité qui marquoit quelqu'avanture particuliere, comme lorsqu'un des Scipions fut surnommé *Africanus*, & l'autre *Asiaticus* ; que Metellus fut surnommé *Macedonicus*, & Drusus *Germanicus*, à cause des Victoires remportées par ces Heros dans l'Allemagne, la Macedoine, l'Afrique & l'Asie.

Ainsi l'on ne sauroit alterer les Noms, qu'on ne flétrisse l'hon-

„ neur des Familles. Ceux qui ſa-
„ vent du Latin & qui ont étudié les
„ Loix, entendent bien ce que veut
„ dire dans le Code & le Digeſte,
„ *bonum & idoneum Nomen.* Ils
„ n'ignorent pas que les Noms en-
„ trent en toutes ſortes de Contrats
„ & d'Obligations ; que dans le
„ langage de Juſtinien, c'eſt une
„ eſpece de caution, & que d'atta-
„ quer un homme en ſon Nom ;
„ c'eſt l'attaquer en ce qu'il a de
„ plus cher ; d'où eſt venu cette
„ Régle de Morale ſi connuë & ſi
„ mal obſervée, *Parcite Nomini-*
„ *bus.*

„ Les Romains étoient ſi deli-
„ cats à cet égard, qu'ils avoient
„ à leurs gages des Officiers apel-
„ lez *Nomenclateurs*, pour leur ſug-
„ gerer les noms des Citoyens qu'ils
„ rencontroient en leur chemin ;
„ lorſqu'ils briguoient les Charges
„ de la République : ce qui étoit
„ leur témoigner qu'on les traitoit
„ avec diſtinction, & qu'on faiſoit
„ cas de leur perſonne.

„ Cela étoit ſi fort à la mode à

Rome de ſavoir les Noms des Ci- «
toyens, qu'il y avoit une eſpece «
de gloire à ſe pouvoir paſſer de «
Nomenclateurs. Et c'eſt ce qui «
donna lieu à cette belle réponſe «
que fit Scipion l'Afriquain à Ap- «
pius Claudius ſon Collégue dans «
la Cenſure, qui ſe vantoit de n'a- «
voir pas beſoin de ce ſecours : *J'ai* «
pris plus de ſoin, dit-il, *de faire* «
connoître mon nom, que d'aprendre «
les noms des autres. Neanmoins c'a «
toûjours été une loüange que de «
ſavoir les Noms de ſes Conci- «
toyens, comme c'en eſt une aux «
Generaux d'Armée de ſavoir «
les noms de leurs Soldats. Les «
Hiſtoriens en ont loüé le Grand «
Cyrus, & quelques autres fameux «
Capitaines. «

Ces égards qu'avoient les Ro- «
mains pour les Noms propres, «
ſont bien contraires à la pratique «
d'aujourd'hui, qui va à corrom- «
pre les Noms, ſous pretexte de «
les vouloir latiniſer : ce qui tire à «
grande conſequence. «

Nous avons des Auteurs gra- «

„ ves, qui n'ont jamais voulu rien
„ changer aux Noms des Hebreux
„ qui ſont tombez ſous leur plume,
„ ni donner la moindre inflexion
„ étrangere aux Noms des perſon-
„ nes, & des lieux marquez dans
„ les Livres Saints.

„ L'Hiſtoire ancienne a toûjours
„ été curieuſe de raporter fidelle-
„ ment les Noms propres des Per-
„ ſonnes, des Provinces & des
„ Villes. Les Medailles, qui ſont
„ une des plus belles parties de
„ l'Hiſtoire, ſont apellées dans le
„ Juriſconſulte Pomponius, *Nomiſ-*
„ *mata*, parce qu'elles répondent
„ à la poſterité des Noms des
„ grands Hommes que la mort
„ nous a ravis.

„ Tandis que l'on a gardé avec
„ exactitude la bonne Orthographe
„ dans l'*Onomatologie*, l'ordre & la
„ lumiere ont brillé dans la Répu-
„ blique des Lettres ; mais depuis
„ que ce ſacré dépoſt a été violé,
„ ce n'a plus été qu'ignorance,
„ obſcurité & confuſion ; juſques-
„ là qu'il s'eſt trouvé des gens aſ-

ſez extravagans pour croire que “
Quercetanus, qui eſt le nom lati- “
niſé de nôtre Hiſtoriographe “
André du Cheſne, vouloit dire “
un homme du Païs de Quercy. “

La plûpart des Noms des Au- “
teurs celebres ſont aujourd'hui “
corrompus à un point, qu'on ne “
ſait plus de qui l'on parle. A cha- “
que page d'un Livre il faut être “
ſur le *qui vive*. Le Pere ne re- “
connoît point ſon Fils, ni le Fils “
ſon Pere. En effet Joſeph Scali- “
ger nous a fait remarquer, que “
ſon Pere Jules Scaliger ne ſavoit “
pas que ſon petit Frere *Odet* s'a- “
pelloit *Eudo* en Latin, & non “
pas *Audettus*, comme il ſe l'etoit “
imaginé. “

On ne ſe reconnoît pas ſoi- “
même parmi tant de broüilleries; “
& l'on a vû plus d'une fois d'ha- “
biles gens chercher leur propre “
nom, & ſouvent même prendre “
le faux pour le veritable. Le Fe- “
vre de Saumur a crû fauſſement “
que le nom de *Tanneguy* qu'il “
portoit, ſe devoit rendre en La- “

„ tin par celui de *Tanaquil*, ne
„ prenant pas garde que *Tanaquil*
„ n'a jamais été un nom propre
„ d'homme, mais un nom propre
„ de femme; & que *Tanneguy* se
„ devroit traduire en Latin par
„ *Tanneguidus*, ou par *Tanigius*.

„ Guy Patin Medecin celebre,
„ écrivoit toûjours en Latin *Guido*
„ *Patinus*, au lieu de *Vitus Pati-*
„ *nus*, qui étoit son vrai nom: car
„ quoique des gens qui s'apelloient
„ *Guy*, ayent pris en Latin le mot
„ de *Guido* & non pas celui de
„ *Vitus*, neanmoins il est plus na-
„ turel, qu'un homme qui s'apelle
„ *Guy*, prenne le nom de *Vitus*,
„ d'où vient le mot François *Guy*,
„ & laisse à ceux qui s'apellent
„ *Guyon* celui de *Guido* ou *Vido*,
„ qui en est l'étymologie.

„ Combien de Noms d'Ecrivains
„ illustres se perdent, sous pre-
„ texte de leur donner droit de
„ Bourgeoisie Romaine? Il n'est
„ plus fait mention dans nos Livres
„ François de *Leon d'Alassy*, c'est
„ toûjours *Leo Allatius*; ni de *du*

Jon, c'eſt par tout *Junius.* "

Combien d'erreurs par des in- "
flexions Latines ſe ſont gliſſées "
dans nos Genealogies ? Combien "
d'équivoques & de ſemences de "
querelles ont pullulé dans l'Hiſ- "
toire par cette corruption ? A "
peine les François, les Eſpagnols "
& les Italiens reconnoiſſent les "
braves de leur Nation dans les "
Hiſtoriographes Latins. Les Sa- "
vans les plus éclairez ne voyent "
goutte dans la Nomenclature de "
leurs Confreres du Parnaſſe : "
Qu'on aille chercher, ſi l'on "
veut Ricci dans *Crinitus*, Van- "
der-doez dans *Douza*, Perez dans "
Petreius, Vouté dans *Vulteius*, "
Moltzer dans *Mycillus*, Sculer "
dans *Sabinus*, Gaſtebled ou Ouat- "
debled dans *Vatablus*, on y per- "
dra ſon tems & ſa peine : Il faut "
un Oedipe pour expliquer ces "
Enigmes. "

La plûpart des Grammairiens "
ſe ſont contentez de donner de "
ſimples terminaiſons Latines aux "
Noms propres ; mais il y en a "

„ eu de si hardis que de les tradui-
„ re mot pour mot en Latin. Ain-
„ si le Docteur de la Porte s'apel-
„ le impunément *Janua* ou *Januen-*
„ *sis* ; la Forest, *Sylvius*, & du
„ Bois *Nehemius*.
„ Mais que dirons-nous de ceux
„ qui sans craindre le mauvais sort
„ de certains Academiciens de Ro-
„ me, qu'un Pape soupçonneux prit
„ pour des traîtres, ont travesti les
„ Noms propres à la Gréque. Le
„ Medecin *Sans-Malice* n'a point
„ rougi de changer ce beau nom
„ digne du Paradis terrestre, en ce-
„ lui d'*Akakia*, qu'un de ses des-
„ cendans a fait passer en *Acathias*.
„ & qui dégenera peut-être à la
„ fin en celuï d'*Agathias*. Gerardus
„ de Gerardis par complaisance en-
„ vers lui-même, s'est fait apeller
„ *Erasmus*, & Jean Victor Rossy
„ s'est paré des grands noms de
„ *Janus*, *Nicius*, *Erythræus*, sans
„ parler d'une infinité d'autres qui
„ ont corrompu, alteré & déguisé
„ leurs Noms en cent manieres, ou
„ qui se sont jettez à mauvais dessein
dans

dans les troupes des Anonymes. "

Voila le ſujet de nos murmures " & de nos plaintes : Voila ce qui " nous pique & nous irrite, & ce " qui doit exciter tous ceux qui ont " à cœur les interêts de la Répu- " blique des Lettres, de prendre la " plume & la tremper dans l'encre " la plus noire pour défendre cet " Etat, avec la liberté & la generoſité " des Catons, contre les entrepriſes " & la violence des Nominaux La- " tins, qui lui font une ſi injuſte " & ſi cruelle guerre. "

Depuis que ce Manifeſte a été rendu public par les intrigues des Colporteurs, les Mécontens ont levé le maſque, & fait éclater leur reſſentiment.

La Renommée qui eſt chargée de la part de la République de faire connoître à tout l'Univers les hommes de Lettres, ouvre toutes ſes bouches pour ſe plaindre du dommage qu'elle ſouffre des Noms latiniſez. Elle dit que depuis qu'on s'eſt aviſé de cette malheureuſe invention, elle eſt ſujette à cent bé-

vûës, que souvent elle prend un nom pour l'autre, Pasquier pour *Paschase*, Benoist pour *Benedicti*, & le Faure pour *Fabri* ou pour *le Fevre*: toutes ces differentes significations se trouvant envelopées dans *Paschasius*, *Benedictus & Faber*. Elle proteste que si on ne la retire de peine, elle obligera tous les Auteurs qui lui tomberont sous les mains à décliner leurs noms, & qu'elle n'en gravera aucun dans le Temple de Memoire, qui ne soit déchifré en presence de témoins.

Les Bibliothequaires, qui sont les Secretaires de la République, disent tout haut, qu'ils ne peuvent plus exercer leurs Charges avec honneur, & que c'est en vain qu'ils ont fait serment de fidelité, si chacun à sa fantaisie prétend latiniser les Noms propres. Ils montrent que leurs Catalogues, qui sont des choses sacrées, se trouvent chargez de mille ratures; & que la Province d'Onomatologie, d'où la République tire son fonds le plus liquide & le plus assuré, est en un

extrême danger par cette maudite entrepriſe. Quoi, diſent-ils, on a long-tems diſputé, & juſqu'à la fureur, ſi l'on diroit *Vergilius* ou *Virgilius*, *Vergenius* ou *Virginius*; & nous ſouffrirons qu'on renverſe des noms tous entiers? Il n'en ſera rien, nous en dût-il coûter la barbe, comme au Philoſophe Timothée, qui paria la ſienne contre cent écus, ſur la force d'une Syllabe Gréque.

Ce qui choque davantage les Bibliothequaires, c'eſt que ſe trouvant pluſieurs dans l'exercice d'une même Charge, ils ſont ſi peu d'accord enſemble, que ſi l'un, par exemple, pour marquer nôtre Hiſtorien du Cheſne, écrit *Quercetanus*, un autre paſſant la plume par deſſus met *Ducheſnius*; & un troiſiéme effaçant ces deux-là, leur préfere *Cheſnius*. Il en eſt de même de *Fronto*, *Fronteus*, *Frontellus*; de *Caſtelio*, *Caſtalioneus*, *Caſtalio*, *Caſtilonæus*; de *Thierſus*, *Therſus*, *Therſius*, *Tertius*, *Thirſus*; & de *Faiditus*, *Faititius*, *Faidius*.

Les Traducteurs ne ſont pas

moins de bruit ni de plaintes que les Bibliothequaires. Leur qualité d'Interpretes de la République, les faisant écouter du peuple, ils étalent dans de longues Préfaces ce qu'ils ont enduré à traduire les Noms propres latinisez, & racontent les larmes aux yeux, comment aprés s'être donné la gêne, il faut encore qu'ils essuyent la mauvaise humeur des Critiques, animaux plus cruels aux pauvres Traducteurs que les Tigres & les Loups-cerviers. On a d'autant plus de compassion de leurs souffrances, qu'on est encore tout émû de l'amende honorable que deux celebres Traducteurs ont été obligez de faire ces jours derniers, pour avoir pris mal à propos *Fayus* de la Faye pour du Fay, & *Pratus* du Prat pour des Prez.

Le bruit court que la Princesse *Anagramme*, qui a son Domaine enclavé dans le Royaume d'*Onomatologie*, ne subsistant que des corvées des Noms propres, se remuë étrangement. Ses Ministres, qui s'entendent avec les Nominaux La-

tins, ont beau lui dire que c'eſt étendre les bornes de ſa Principauté, que d'en latiniſer le peuple; elle répond en ſage politique, qu'il vaut mieux être abſolu dans un petit Etat, que de régner avec des Rivaux dans un plus grand; & que pour elle, ce ne ſeroit pas s'étendre, que de partager ſon patrimoine avec les fauſſes Anagrammes.

D'autres nouvelles diſent que la Mort même n'eſt pas contente de ces alterations de Noms propres, ſon humeur noire & mélancholique lui faiſant tout aprehender de certaines gens qui ne tendant que trop à l'immortalité, pourroient bien par cette ruſe lui donner un *Quiproquo*, & s'échaper de ſes mains. Du moins cela causeroit du mécompte au paſſage de la Barque de Caron, & donneroit lieu à des friponneries parmi les Receveurs des impôts de cette groſſe Ferme.

Mais ce qui eſt bien certain, c'eſt que les articles *le*, *la*, *de*, *de la*, *du*, *des*, qui ſont inſeparables des Noms de qualité, menaçent de

faire soûlever la Noblesse du Païs. Ce sont d'étranges gens, qui ont fait en leur tems de terribles coups dans le *Bellum Grammaticale*, sous le Pontife Leon X. s'étant insinuez dans les plus riches Familles sous pretexte de les annoblir. Ils prennent hardiment le pas sur les *Substantifs*, qui sont les Bourgmestres de *Grammaire*. Quant aux *Adjectifs*, ils les méprisent, & ne les traitent que d'Estafiers ou de Valets-de-pied. Chacun leur fait la cour à cause du grand credit qu'ils ont acquis dans le monde. Dés qu'un particulier a fait quelque fortune dans le Négoce ou dans la Maltote son premier soin est de se bien mettre auprés des Articles, & de rechercher leur alliance.

L'interest que *le*, *la*, *de*, *de la*, *du*, *des* ont dans l'affaire presente, est trés-grand; parce que si une fois les Noms propres sont latinisez, adieu tous les articles & toute la noblesse. De Coligny sera simplement converti en *Colinius*; de la Tour, en *Turrius*; le Pont de la

Caſe, en *Pontius Caſa*; de Civille, en *Civilis*; du Tot, en *Totius*; & des Marais, en *Mareſius*.

Les Nominaux, qui redoutent les Articles, leur ont fait propoſer quelqu'accommodement avec des paſſe-droits pour un certain nombre de Noms choiſis. Ils conſentent qu'on diſe pour de Bourbon, *à Borbonio*; pour d'Ailly, *de Alliaco*, &c. Mais parce que celà tient encore du Latin, les Critiques leur ont perſuadé de rejetter des propoſitions ſi honteuſes.

Ce moyen n'ayant pas réuſſi, on a offert d'unir l'Article au Nom, & de les fondre enſemble; ſi bien que l'on diroit *Lafinius*, pour la Fin; *Dacherius*, pour d'Achery; & *Ducangius*, pour du Cange. On a prêté l'oreille à cet accommodement; mais par malheur le bon homme Abraham s'étant échapé d'apeller de la Cerda, *Lacerdam*; ce fier Eſpagnol, plus irrité de ſe voir enlever un article de ſon nom, que ſi on lui avoit arraché un poil de la mouſtache, s'eſt emporté avec

tant de fureur contre ce Jesuite Flamand, que personne n'a depuis osé s'y froter.

Neanmoins le tems & l'usage auroient pu adoucir la chose, si les lettres majuscules, qui le portent fort haut, eussent voulu un peu s'abaisser; mais demeurant fermes sur leurs pieds, & levant la tête pardessus les autres, elles ont montré que depuis l'invention des lettres courantes, on ne pouvoit pas légitimement les faire entrer deux ensemble dans un même mot, comme l'on y seroit contraint, si l'on écrivoit *DuCangius*, *DAcherius* & *LaFinius*. Et sur ce qu'on leur a objecté qu'on écrivoit *San-Sulpicius*, *San-Gelasius* & *San-Morus*, où il entre deux lettres majuscules, elles se sont excusées sur la tirannie des exceptions, & sur la necessité qui n'a point de loy.

Tout cela fait voir que l'orage est grand; & que si par malheur, comme on en est menacé, les Noms de Dignitez, de Provinces & de Villes se joignent aux Noms propres latinisez

latiniſez, & que les noms des Fleuves & des Mers viennent à déborder, ce ſera pour tout perdre.

Les Nominaux qui craignent les mauvaiſes ſuites d'un ſi fâcheux commencement, ſe tiennent ſur leurs gardes ; & diſent pour ſoûtenir leur droit, que ce n'eſt ni le Ciel ni la Nature qui donnent les noms aux hommes ; que cela dépend de la volonté & du bon plaiſir des Legiſlateurs ; & que par conſequent les Romains, qui ſont encore aujourd'hui les Arbitres des Lettres, peuvent donner aux Noms propres qui tombent ſous leur juriſdiction, telle inflexion qu'il leur plaît. Ils ajoûtent que quand on leur conteſteroit ce droit, on ne pourroit pas en bonne juriſprudence les priver d'une poſſeſſion auſſi ancienne que celle-là, contre laquelle on ne peut preſcrire ; que de plus ils ont la force en main, & des régimens de citations & d'autoritez pour attaquer & pour ſe défendre.

La ſeule choſe qui leur peut

nuire, c'eſt que la diverſité d'opinions qui les diviſent les uns d'avec les autres, les ruinera tôt où tard s'ils ne ſavent s'accorder. Le Generaliſſime Joſeph Scaliger fils du grand Jules, a mis plus d'une fois le deſordre parmi les terminaiſons en *us*. Il a forcé les armes à la main *Rotanus* & *Vietus*; l'un de ſe faire apeller *Rota*, & l'autre *Vieta* : & ſi on l'avoit laiſſé faire, de Thou à l'heure qu'il eſt s'apelleroit *de Tolla* & non pas *Thuanus*, & Briſſon *Briſſo* & non pas *Briſſonius*.

Il a neanmoins accordé que le *de* ſe tourneroit en *is* ou *anus*; & que *Vaſſanus* ſeroit bon pour de Vaſſan, & *Pithous* ou *Pithulus* pour Pithou. Que ceux qui veulent aprendre les hauts faits de ce Heros, liſent ſon admirable Poëme, qui commence par ces belles paroles, *Cur Aſinus faceret*, &c.

Le Chancelier Fronteau, tout heriſſé d'Hebreu & de Grec, a pareillement pouſſé par une Diſſertation vigoureuſe les terminaiſons en *us*, qui empietoient ſur les terminai-

ſons en *o*. C'eſt un homme terrible, qui ne voulant point de reconciliation, a rejetté avec fierté le nom de *Frontellus*, que Souchet Preux de Chartres à la Peau d'Hermines, lui offroit gratuitement. Il a auſſi repouſſé *Frontæus* qui régne dans *Quatremaires*, & s'eſt ſaiſi de Fronto, à l'exemple de *Cicero*, de *Cato* & de *Scipio*. Le ſecours qu'il eſpere tirer de l'Analogie d'un nombre infini de ſemblables noms en *o*, lui enfle le courage & le rend intrepide.

Le Senat qui ſait par experience, qu'il n'y a point de guerres ni plus obſtinées ni plus préjudiciables aux Etats, que celles qui ſont purement *de nomine*, témoin les guerres des *Guelphes* & des *Gibelins*, des *Jobelins* & des *Vraniens*, a commandé aux deux partis de mettre bas les armes, & de venir au premier jour lui rendre compte de leurs actions & recevoir ſes ordres.

Les uns & les autres ont comparu, non pas en perſonne, mais

par leurs Députez. Ceux du parti de Nominaux, aprés avoir fort relevé l'excellence de la Langue Latine, & sa preéminence sur toutes les Langues du monde, ont dit que les Noms propres, bien loin de devoir s'irriter contr'eux pour les avoir latinisez, ils dévoient leur en rendre des actions de graces, les ayant retirez par cet adoucissement de la barbarie sous laquelle ils gémissoient depuis long-tems: Ils ajoûtent que si l'on prétend les dépoüiller de la possession où ils sont depuis plusieurs siecles, de donner des inflexions Latines aux Noms étrangers, ils demanderont la restitution pleine & entiere de tous les Noms propres Latins que les Nations Barbares ont converti à leur usage, & dont à peine on trouve les vestiges dans les plus anciens Registres de l'Université.

Les Députez des Noms propres latinisez ont répondu, que la Langue Latine n'étant plus d'usage que dans les Colleges, a perdu ses anciennes prérogatives; qu'il est inu-

tile aux Nominaux d'alleguer le titre d'ancienne possession, puisqu'ils ne possedent plus ; que les Noms propres n'ont pas plus d'obligation aux Romains de leurs terminaisons Latines, que des Peuples libres en ont de leur joug aux Tirans qui les dominent; qu'il ne faut point parler de douceur ni d'agrément où il n'y a que de la contrainte & de la violence; qu'il n'est rien de plus doux ni de plus agréable que de s'entendre apeller par son nom propre, quelque rude qu'il soit à l'oreille ; qu'à la verité Anne Comnene, par une delicatesse de femme, a demandé pardon au Lecteur d'avoir employé dans son Alexiade des Noms propres un peu durs ; mais qu'elle ne s'est point dispensée de les écrire mot pour mot & lettre pour lettre, tels qu'ils étoient dans leur origine, bien persuadée que cela est dû à la fidelité de l'Histoire, & au respect des personnes qui ont toûjours sujet de s'offenser quand on altere leurs noms. Le Savetier Simon, qui au

raport de Lucien, ſe faiſoit apeller *Simonides* depuis l'agrandiſſement de ſa fortune, outré contre des malins qui oſoient retrancher les dernieres ſyllabes de ce nouveau nom, ne menaçoit pas moins que de remettre la main au tranchoir, & de leur trancher les oreilles.

Enfin pour ne pas ennuyer le Senat, les Députez ont conclu à ce qu'il lui plût de caſſer la Sentence de Quintilien, dont les Nominaux abuſent depuis long-tems, de faire apliquer à la queſtion le Preſident de Thou & ſes complices, pour tirer de leur bouche le ſecret de leur entrepriſe ſur le Royaume d'*Onomatologie*; de députer des Commiſſaires fidêles & éclairez qui travailleroient inceſſamment à la reſtitution des Noms propres en leur entier, & défenſe ſeroit faite aux Nominaux de récidiver ſous les peines portées par la Loy *Julia Repetundarum*.

Quintilien s'eſt récrié, & a remontré qu'il avoit rendu ſa Sentence dans un tems où la Langue La-

tine étoit la Langue dominante de presque tout l'Univers ; qu'elle est conçûë en des termes ausquels les Critiques les plus vetilleux n'ont jamais trouvé à redire : *Mihi autem placet Latinam rationem sequi, quo usque patitur decor* : Et qu'au reste il n'est pas coupable de l'abus que des temeraires ont fait de ce qu'il avoit prononcé avec justice & rason.

Le President de Thou plus outragé que Quintilien, & d'un temperament plus vif, a demandé avec chaleur réparation de l'injure faite à sa personne & à sa dignité, protestant qu'il n'avoit latinisé aucun nom sans autorité ; que plus de cent Historiens étoient ses garands ; & que si on le poussoit davantage, il feroit bien sentir à la République qu'il étoit apuyé de la plume & de l'épée de Cesar. A ce mot de Cesar le Senat a fremi & baissé la tête.

Ensuite *Palæonhidorus* & *Hortobonus* ; c'est à dire en langage vulgaire Oude-Water & Casaubon,

ſe ſont preſentez pour défendre les Noms propres déguiſez & tirez de je ne ſai où : Mais le Senat leur a impoſé ſilence, comme à des Barbares qu'on n'entend point, & a traité de même les Protecteurs des Noms Anagrammatiques & Symboliques, qui paſſent pour des gens ſans foi & ſans aveu.

Le Senat depuis cette ſéance en a tenu pluſieurs autres ſans pouvoir rien déterminer, à cauſe des brigues & de la qualité des Parties. Cependant les dernieres nouvelles aſſurent qu'il a été arrêté dans un Conſeil ſecret, en attendant l'occaſion d'en faire un Edit public : Premierement, que la Sentence de Quintilien ne ſortira point ſon effet à cauſe des abus, & que neanmoins elle ſera toûjours conſervée comme ci-devant, dans le Chapitre cinquiéme du premier Livre de ſes Inſtitutions, ſans alteration, laceration ni leſion quelconque : Qu'en ſecond lieu, eu égard à la qualité du Preſident de Thou, & aux ſervices qu'il a rendus au public par

cinq gros volumes d'Hiſtoire, on ſe contentera de la caution de Beſſin pour les Noms propres que ce Preſident a latiniſez à outrance; ſauf aux Avanturiers Briet & Baudran de retirer de ſes mains les Noms de Villes uſurpez, s'il en reſte encore quelques-uns qu'on ne lui ait pas fait rendre : Qu'en troiſiéme lieu, il ſera ordonné au Sieur du Cange d'expliquer dans le Suplément de ſon Gloſſaire les Noms propres latiniſez depuis la décadence de l'Empire juſqu'à nous : Qu'en quatriéme lieu, défenſe expreſſe ſera faite aux Auteurs preſens & à venir, ſous peine d'une éternelle obſcurité, & d'être abandonnez aux férules des Grammairiens, de latiniſer les Noms propres d'Hommes, de Dignitez, de Provinces, de Villes, de Montagnes, de Mers & de Fleuves ; & qu'enfin pour étouffer toute ſemence de guerre & de querelle, cette fâcheuſe & maudite invention de traduire les Noms propres d'une Langue en une autre, ſera releguée pour toû-

jours *ad calcem Pancyroli de rebus inventis & perditis*, qui eſt l'*ultima Thule*, ou le bout du monde de toutes les choſes bien ou mal inventées.

¶ En 1644. ſous la Régence de la Reine Mere du Roy Anne d'Autriche, il plut à leurs Majeſtez d'ordonner en Réglement des ſéances au Conſeil d'état, qu'il n'y auroit que dix-huit places remplies, outre les quatre places des Chefs du Conſeil.

En 1657. le nombre des Conſeillers d'Etat étant monté à l'excez, le Roi vint en ſon Conſeil, & ne retint que douze Conſeillers ordinaires, & ſept autres en chacun des deux Semeſtres. M. le Chancelier Seguier tint ſi fortement la main à l'execution de cette Ordonnance, qu'il donna l'excluſion à l'un de ſes plus proches Parens qui ſollicitoit pour être retenu.

¶ Je ne ſai de quoi s'eſt aviſé M. de Benſerade, qui s'étoit acquis tant de réputation par ſes in-

genieuses Poësies de vouloir tourner les Métamorphoses d'Ovide en Rondeaux. Rien de plus badin que le caractere des Rondeaux. Rien de moins propre à la badinerie que les Métamorphoses d'Ovide qui contiennent la Theologie des Païens. Car bien que cette Theologie soit fabuleuse, neanmoins considerée en elle-même & sans raport à nôtre Religion, elle ne laisse pas d'avoir son poids & sa gravité en beaucoup de choses, qu'on ne sauroit faire dégenerer en plaisanterie, & ne pas manquer à l'exactitude du jugement.

¶ On a souvent varié parmi nous dans la prononciation du Latin. Il n'y a pas encore long-tems que nous disions *michi* pour *mihi*. Un particulier m'a raconté autrefois, que se trouvant dans une Eglise d'anciens Benedictins, il arriva qu'un jeune Religieux qui recitoit les Leçons de l'Office des Morts, ayant dit *mihi*, selon la nouvelle mode de prononcer, & non pas *michi* selon l'ancien usage, le Cor-

recteur lui cria tout haut : *Dites michi, gros glorieux* : ce qui ſurprit fort toute l'aſſemblée.

On écrivoit auſſi *michi* comme on le prononçoit. Nos Imprimeurs l'ont abandonné, & il ne ſe rencontre plus que dans quelques Pſautiers & dans quelques Graduels d'ancienne édition.

¶ Varin Graveur celebre avoit un genie d'une vaſte étenduë, & une main habile qui obeïſſoit facilement à ce vaſte génie. Il entreprit par un coup d'eſſai, & peut-être autant pour mortifier le Cavalier Bernin, qui ne travailloit en France que pour ſa propre gloire, de faire en marbre le Buſte du Roy : Auſſi heureux dans l'execution que hardi dans l'entrepriſe, ce Buſte ſortit de deſſous ſon ciſeau, plus fini que celui dont le Bernin depuis long-tems flâtoit nôtre attente. Bernin en eut du dépit ; & neanmoins, quoique ſon ouvrage eût quelque choſe de plus fier, il ne ſeut refuſer à Varin les loüanges & l'aprobation qu'il me-

ritoit : ce qui étoit beaucoup pour un Italien, les gens de cette Nation n'avoüant pas aiſement qu'il ſe trouve de grands Maîtres hors de chez eux.

¶ M. de Tillemont écrit ſes recuëils d'Hiſtoire avec une exactitude ſurprenante. Perſonne ne doute de ſa fidelité, qui va juſqu'au ſcrupule dans la foule des ſes citations. On demande pourtant s'il n'auroit pas mieux fait de nous donner ſes Memoires en leur Langue originale plûtôt qu'en la nôtre, à cauſe de la difficulté qu'il y a de traduire les Auteurs Grecs & Latins de ſorte, qu'il ne reſte toûjours beaucoup de doutes à ceux qui veulent mettre en œuvre ces morceaux détachez.

Quoiqu'il en ſoit, M. de Tillemont a rendu un ſervice ſignalé a l'Egliſe. Mais parce que l'experience nous aprend qu'un ſeul homme ne ſuffit pas pour nous donner une Hiſtoire parfaite, on peut dire que M. de Tillemont en a fait tout le corps, & qu'il ne reſte aux eſprits

polis qu'à revêtir ce corps des ornemens qui lui ſont convenables.

¶ J'ai oüi dire à feu M. Langlois, & à quelques autres Avocats qui avoient écouté l'illuſtre M. le Maiſtre, qu'il n'avoit pas prononcé ſes plaidoyers auſſi chargez de citations des Peres, que nous les avons aujourd'hui dans leur Recueil imprimé. Ces Meſſieurs diſoient que ce grand Homme, depuis ſa retraite à P. R. étant ſollicité par des perſonnes conſiderables, à qui il ne pouvoit rien refuſer, de mettre au jour ſes Actions publiques, avoit travaillé à les ſoûtenir de l'autorité des SS. Peres, & leur donner cet air de pieté qui en releve infiniment le prix, afin que le cœur auſſi-bien que l'eſprit des Lecteurs, en fût nourri avec abondance.

C'étoit l'inclination dominante de cet Orateur penitent, quand il trouvoit des perſonnes capables d'aprendre quelque choſe, de leur faire goûter la vertu à meſure qu'il leur enſeignoit les belles Lettres, il avoit

auprés de lui plusieurs jeunes gens de naissance qu'il aidoit de ses conseils, & les élevoit pour le Ciel, comme l'Aigle fait ses jeunes aiglons. C'est de cette école de M. le Maître que sont sortis M. Thomas du Fossé, si illustre par ses beaux Ecrits, M. le Nain de Tillemont, & plusieurs autres dont la memoire ne perira jamais.

¶ Un Prince Allemand disoit autrefois, qu'il n'avoit point remarqué en lisant nos Chroniques, que depuis l'établissement de nôtre Monarchie, la France eût jamais joüi d'une paix parfaite & sans nul trouble durant sept ou huit années tout au plus, tant nôtre ascendant François incline au mouvement & à la guerre.

¶ M. Lescaut Docteur de Sorbonne & Evêque de Chartres, avoit beaucoup paru dans sa jeunesse, & donné des Ecrits qui lui faisoient bien de l'honneur : Cependant il disoit qu'il ne conseilleroit jamais aux jeunes gens, quelqu'érudition qu'ils eussent, de se produire de si

bonne heure, & de mettre au jour les fruits de leurs travaux. Il aportoit l'exemple de plusieurs, entre lesquel il se rangeoit, qui ne s'étant pas assez contraints de ce côté là, avoient eu tout le loisir de s'en repentir.

D'autres disent au contraire, qu'il est avantageux de se produire de bonne heure; parce que si du premier coup on ne réussit pas, on ne manquera pas une autre fois de remporter la palme, aprés qu'on aura profité du jugement du public & des avis de ses amis. Il y a en cela quelqu'aparence de verité; mais tout bien consideré, il est trés-rare que les jeunes Auteurs qui ont bronché dans leurs premieres épreuves, remontent dans les secondes au point de perfection qui leur est échapé. Les personnes judicieuses y remarquent toûjours je ne sai quel fonds de jeunesse qu'un âge plus avancé n'a seu meurir. On corrige des fautes grossieres qui sautent aux yeux de tout le monde: On se rend à

la critique des Savans ſur des vetilles ; mais on ne prend point d'autres principes que ceux dont l'on s'eſt entêté d'abord. On augmente, on polit ſon ouvrage, mais on ne le rend pas meilleur. Quelquefois même on fait pis la ſeconde fois que la premiere, les defauts d'une vieilleſſe uſée ſe mêlant à ceux d'une jeuneſſe emportée & peu inſtruite.

Peu de gens, comme S. Auguſtin, ont le courage & tout enſemble l'humilité de ſe retracter de bonne foi, & de quiter leurs premieres routes quand ils reconnoiſſent qu'en les ſuivant à l'aveugle, ils ſe ſont écartez du droit chemin.

¶ J'ai connu un homme qui ayant vêcu trés-long tems, avoit accoûtumé de dire pour faire honneur à la vieilleſſe : *Vin vieux, vieux Luth, vieille Lame, vieilles Piſtoles, vieux Docteurs, vieux Amis, vieux Conſeillers, vieux Serviteurs;*

Jeune conſeil & nouveaux ſerviteurs,
Ont mis ſouvent les hauts Etats en poudre.

¶ On donnoit à boire de l'eau d'Abſinte à ceux qui avoient remporté le Prix à la courſe dans le Cirque. Pline s'eſt imaginé que l'Abſinte étant trés-ſaine, les Romains la donnoient à boire aux Vainqueurs, comme une récompenſe trés-précieuſe, nul don n'étant comparable à celui de la ſanté. Cette penſée eſt plus belle qu'elle n'eſt vraye : car ce n'étoit pas pour cela qu'on donnoit à boire l'eau d'Abſinte aux Vainqueurs ; mais pour apaiſer les Vertiges auſquels étoient ſujets les Cochers qui faiſoient pluſieurs fois le tour du Cirque avec une viteſſe capable d'étourdir les plus fortes têtes.

¶ Que vous ai-je fait mes yeux pour vouloir me quitter dans ma vieilleſſe ? Encore ſi durant le cours de ma vie je vous avois employez à lire de vieux Contrats, & les maudits Ecrits que la chicane griffonne pour le ſuplice de la vûë, vous auriez ſujet de vous plaindre & de vous venger de ma dureté : Mais je ne vous ai jamais fait lire que

de beaux Ecrits dans les plus belles Editions du monde. Partagez avec moi, je vous prie les infirmitez de l'âge, comme je partage avec vous ce qui me reste de plaisirs. Je retrancherai quelque chose de vos longues lectures, je les choisirai davantage afin qu'elles vous coûtent moins; & pour vôtre soûlagement & pour marque de mon amitié, je vous fais present d'une excellente paire de Conserves.

GENEALOGIE

DE L'ILLUSTRE MAISON de Vassy, servant à l'Histoire de Normandie.

¶ RIchard II. du nom, surnommé *Sans-Peur*, cinquiéme Duc de Normandie, étant veuf d'Agnez, fille de Huë le Grand Compte de Paris, & sœur de Hugues Capet, depuis Roy de France, laquelle ne lui avoit point donné d'enfans, entretint long-tems Gonor, Demoiselle sortie d'une illustre Maison de Dannemarc, com-

me l'Histoire le raporte.

Il en eut trois Garçons & trois Filles. L'aîné des Garçons s'apella Richard, le second Robert, & le troisiéme Mauger Comte de Corbeil.

Les Prélats & les Barons de Normandie prierent le Duc d'épouser Gonor; les rares qualitez de cette Dame, & la belle lignée qu'il en avoit euë, lui devant obliger. Le Duc qui aimoit tendrement Gonor & ses Enfans, & qui desiroit avec passion de faire tomber l'Archevêché de Roüen à Robert son second Fils; ce que le Chapitre de Nôtre-Dame contestoit, parce qu'il étoit Bâtard, se laissa aisément persuader, &
Année 996. épousa la belle Gonor en face d'Eglise, ses Enfans presens & mis sous le drap.

Année 1027. A Richard II. succeda Richard III. son Fils aîné, sixiéme Duc de Normandie, qui eut pour successeur Richard IV. son Fils, septiéme Duc de Normandie. Celui-ci étant mort sans Enfans légitimes, son Frere Robert fut apellé

à la succession, & proclamé huitiéme Duc de Normandie. Il mourut à Nice aprés huit ans de Régne. Guillaume le Bâtard, dit *le Conquerant*, lui succeda à l'âge de neuf ans. Année. 1029.

Robert II. Fils de Richard II. du nom, cinquiéme Duc de Normandie, à qui son Pere avoit donné l'Archevêché de Roüen & le Comté d'Evreux pour son partage, eut plusieurs differens avec son Neveu le Duc de Normandie, qui se terminerent à l'amiable. Cependant Robert méprisant son Sacerdoce, se retira à Evreux ; & s'y étant fortifié, épousa Helene, que les uns apellent Eluedre & les autres Herleue, Demoiselle de noble Maison, dont il eut trois Fils, Richard, Raoul & Guillaume. Année. 1037.

Richard qui étoit l'aîné, fut Grand-Maître, Gouverneur & Connétable heredital de Normandie, Comte d'Evreux, & Seigneur de Varanguebec. Il épousa Helene Veuve de Roger de Tresny, & eut pour Fils & Successeur Guil-

laume, qui fut aussi Comte d'Evreux.

Raoul de Vassy 1037. Oderic. Vital. Pag. 488

Raoul II. Fils de l'Archevêque de Roüen, fut Seigneur de Vassy. On le surnomma *Teste-d'Asne*, à cause qu'il avoit la tête & la cheveleure extraordinairement grosses.

Aprés le décez de Guilbert Comte de Hiesme, Fils de Godefroy, homme hardi & prudent, qui étoit Tuteur du Duc Guillaume, & qui fut tué par Vauquelin du Pont; le Duc Guillaume, du consentement des principaux Seigneurs de sa Cour, choisit Raoul de Vassy pour son Tuteur, & l'honora de la Charge de Connétable de sa Gendarmerie.

Guill. Jameten sis pag. 269.

Mais parce que Toussaint le Goez Seigneur d'Hiesme & Vicomte d'Argentan, Fils de Honfray le Danois, seut que le Roy de France lui avoit pillé & brûlé son Païs, & qu'il voyoit que Guillaume le Bâtard, à cause de son bas âge, ne pouvoit lui prêter main forte, il s'en alla à Falaise, Ville dont il avoit la garde pour le Duc, la munit d'armes & de vivres, & manda

au Roy de France, qu'il étoit prest de la lui remettre entre les mains, à condition qu'il le laisseroit joüir paisiblement de ses Terres.

Le Duc Guillaume, qui commençoit à sentir son courage, averti de cette trahison, assembla des Troupes sous la conduite de Raoul de Vassy, qui attaqua Falaise avec tant de vigueur, qu'ayant renversé un grand pan de la muraille du Château, Toussaint étonné d'un si rude choc, rendit la Place au Duc, moyennant la vie sauve, & s'en alla de honte & de chagrin passer le reste de ses jours en un Païs éloigné.

Une expedition si prompte & si heureuse, rendit le Duc Guillaume redoutable à ses ennemis & à ses voisins.

La même année, qui étoit la 1037. depuis la Naissance de Jesus-Christ, mourut Robert Archevêque de Roüen, Pere de Raoul de Vassy, aprés avoir fait penitence de ses crimes, & élargi aux pauvres de grandes aumônes, & mê-

Oderic. Vital. pag. 566. me commencé la magnifique Eglise de Roüen, Métropolitaine du Diocése.

Raoul de Vassy eut de Basile, Fille de Girard Flaitel son épouse, un Fils nommé Robert, qui étant décedé sans enfans, laissa ses Terres de Vassy, Croüan, Bavent, Noyon, Escouche, &c. à Guillaume Comte d'Evreux son Cousin germain. pag. 681. Odry Vital témoigne que le Duc Guillaume surnommé le Bâtard, leur Cousin au quatriéme degré, avoit envahi par force la Succession de Robert de Vassy, laquelle apartenoit légitimement & par droit d'heredité à Guillaume Comte d'Evreux.

Cependant Foulques Duc d'Anjou ayant fait porter parole au Duc de Normandie, que s'il pouvoit obliger le Comte d'Evreux à lui donner en mariage Bertrade Fille de Simon de Montfort, Niéce dudit Comte d'Evreux, dont il avoit la Garde-Noble, & que la Comtesse Heluise élevoit dans sa maison, il le rendroit maître de la Ville du Mans,

Mans, & le ferviroit en bon ami le reſte de ſes jours. Le Duc de Normandie, à qui cette propoſition ne pouvoit être qu'avantageuſe, en fit part au Comte d'Evreux. Le Comte, aprés avoir examiné toutes choſes, vint trouver le Duc, & lui ayant fait voir que cette propoſition étoit injuſte, lui déclara que jamais il n'y donneroit les mains, à moins que le Duc ne lui rendît Bavent, Noyon, Vaſſy, Crouan, Eſcouché, & les autres Terres de ſon Oncle Raoul, & ne reſtituât à ſon Neveu Guillaume de Breteüil le Pont-ſaint-Pierre, & tout ce qu'il juſtifieroit lui apartenir par droit de ſucceſſion. Le Duc aſſembla ſon Conſeil; & de l'avis de ſes Miniſtres, entr'autres, d'Egard, d'Adelain, de Robert de Belleſme & de Guillaume d'Arques, Moines de l'Abbaye de Meleſme, en qui il ſe fioit particulierement; il ſe réſolut de donner peu pour avoir beaucoup, & rendit à Guillaume Comte d'Evreux, & à ſon Neveu Guillaume de Breteüil, les Terres

ci-dessus mentionnées, hors Escouché, que possedoit Girard de Gournay; homme si puissant & si terrible, que pas un Seigneur, ni le Duc même, n'osoit se joüer à lui.

Oderic. Vital. pag. 681.

Guillaume de Jumiege nous aprend que Hugues de Gournay épousa Basile, Fille de Girard Flaitel, Veuve de Raoul de Vassy, duquel mariage sortit ce Girard de Gournay, dont l'on vient de parler.

pag. 312.

Je ne dis rien de Mauger Comte de Corbeil, Frere cadet de Richard III. Duc de Normandie, n'en ayant point de connoissance bien certaine, & n'étant pas necessaire d'en parler, non plus que de Guillaume III. Fils de Robert Archevêque de Roüen, qui épousa la Fille de Giroye de Grentemesnil; Mais il faut remarquer que,

Robert de Vassy.

Robert de Vassy Fils de Raoul de Vassy, qui étoit second Fils de Robert Archevêque de Roüen, Fils de Richard II. cinquiéme Duc de Normandie, mourut sans posterité, & que le Duc Guillaume le Bâtard son Cousin au quatriéme de-

gré, qui s'étoit emparé de ſes biens, les reſtitua à Guillaume Comte d'Evreux, qui étoit Couſin Germain & le plus proche heritier de Robert de Vaſſy, reconnû pour tel par ſont Teſtament, & apellé à ſa Succeſſion, laquelle conſiſtoit en pluſieurs grandes Terres, entr'autres Bavent, Noyon, Vaſſy & Crevant, comme le témoigne Ordry Vital. pag. 681.

Guillaume Comte d'Evreux, qui avoit herité de Robert la Terre de Vaſſy, en revétit ſon Fils Auvray, qui prit la qualité & le nom d'Auvray de Vaſſy Chevalier, Seigneur de la Foreſt nommée par lui *Auvray* ou *d'Auvray*. Année 1050.

De Meſſire Auvray de Vaſſy, ſortit Philippe de Vaſſy, qui eut pour Fils Enguerant de Vaſſy, Pere de Philippe II. Seigneur de Vaſſy, & de la Foreſt d'Auvray ſur Orne. Année 1127.

Philippe II. Seigneur de Vaſſy, eut pour Fils Rouland de Vaſſy Seigneur de la Foreſt d'Auvray, qui épouſa Elizabeth, Fille de Jean Année 1293. Année 1312.

Teſſon Seigneur de Suligné, & de Dame Thomaſſe ſa Femme.

Année 1367. De Rouland de Vaſſy ſortit Jean de Vaſſy, qui prit alliance avec Gillette de Courtonne, dont il eut

Année 1395. Guy de Vaſſy, qui épouſa la Fille de noble homme Sire du Hommet, d'où ſortit

Année 1404. Jean II. de Vaſſy Chevalier, Seigneur de la Foreſt d'Auvray, Pere d'Olivier de Vaſſy.

Olivier de Vaſſy ayant ſuivi le parti du Roy de France, fut dépoüillé de ſes Terres & Seigneuries par le Roy d'Angleterre, qui en donna la confiſcation à Demoiſelles Jeannette & Gillette de Vaſſy, Tantes d'Olivier, leſquelles peu aprés remirent à leur Neveu Olivier de Vaſſy les Terres & Seigneuries à lui apartenantes de la Succeſſion de défunt Meſſire Jean de Vaſſy, & de Dame Gillette de Courtonne ſes Biſayeuls.

Les Chroniques de Normandie pag. 105 témoignent qu'en l'an 1449. le Seigneur de la Foreſt, Gouverneur des Gens du Seigneur du Maine, étoit.

logé prés le Seigneur de Dunois avec deux mille Francs-Archers au deſſous de Guibray, à un quart de lieuë de Falaiſe, alors aſſiegée par le Roy de France en perſonne. La Ville aprés onze jours de Siege ſe rendit au Roy, & tous les Anglois en ſortirent. Ce fut pour cela, ſelon toutes les aparences, que la Terre de Vaſſy fut confiſquée ſur Année
Olivier de Vaſſy, Seigneur de la 1458. Année
Foreſt d'Auvray, qui avoit épouſé 1463.
Thomaſſe de Virvile, dont il eut,

Philippe III. de Vaſſy Seigneur de la Foreſt, qui prit alliance avec Année
Elizabeth des Eſſarts. De ce Mariage 1508.
ſortit Jean III. de Vaſſy Seigneur de la Foreſt, qui épouſa Marguerite de Saint Germain, Fille de Meſſire Samſon de Saint Germain Chevalier, Sieur de Rouverou, & de noble Dame Jeanne Année
d'Arquenay. 1511.

Jean III. de Vaſſy eut pour Fils & Succeſſeur Gabriel de Vaſſy, Seigneur de la Foreſt d'Auvray & du Meſnil-Partri, qui épouſa Marguerite de Harcourt, Fille de no-

ble & puiſſant Seigneur Meſſire de Harcourt Chevalier, Seigneur de Juvigny, & de Dame Iſabeau Bouchard d'Aupterre Dame de la Terre d'Olonde.

Gabriel de Vaſſy eut de Marguerite de Harcourt, Loüis de Vaſſy & deux Filles. Nicole qui fut mariée à Julien Seigneur de Retours; & N.... qui entra dans la Maiſon de Saint Oüen.

Loüis de Vaſſy eut de Dame Françoiſe d'Anfernel ſon épouſe, Fille de Meſſire Jacques d'Anfernel Chevalier, Seigneur, Baron de Breſſey, Touchet, Belland, &c.

Jacques de Vaſſy Chevalier, Seigneur de la Foreſt, Marquis de Breſſey, Seigneur du Gaſt, Saint Vigor des Monts, Touchet, Celland, Preaux, Saint Philbert, Meſnil-Hermé, la Graverie, la Gallonniere, Burcy, Meſnil-Hubert, Saint Aubert, &c. Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy, Capitaine de cent hommes d'armes pour le ſervice de ſa Majeſté; & ſix Filles qui furent tou-

tes mariées ; la premiere, dans la Maiſon de Pommereüil-Moulin-Chapel ; la ſeconde, dans la Maiſon de le Gris Echaufour, laquelle n'ayant point eu d'enfans de ce premier Mariage, épouſa en ſecondes nôces le Preſident de Liſor-Jumel ; la troiſiéme fut mariée à N.... le Verrier Baron de Vaſſy, & en ſecondes nôces à N..... Droulin Seigneur d'Urigny proche d'Argentan ; la quatriéme s'allia dans la Maiſon de la Dangis au Baron d'Agy, aprés la mort de N... de Benouville ſon premier Mari, dont elle n'avoit point eu d'enfans ; la cinquiéme épouſa N... Guilbert Seigneur de Siequeville, Baron de Coulonces ; & la derniere, le Baron de Mombray le Herici.

Meſſire Jacques de Vaſſy eut deux Freres qui moururent ſans alliance ; le premier qui ſe nommoit le Sieur de Gaſt, étoit Gouverneur de Vire, & fut tué en trahiſon par un nommé d'Achy au Galon à Vire, en voulant faire arrêter ce d'Achy par les ordres du Roy ; le ſecond, qu'on

apelloit le Seigneur du Touchet, mourut en revenant volontaire de l'armée en Allemagne : Il eſt inhumé à Flaſbourg proche de Straſbourg.

De Meſſire Jacques de Vaſſy, Seigneur de la Foreſt, Marquis de Breſſey, & de Loüiſe de Montgommery ſon Epouſe, Fille de haut & puiſſant Seigneur Meſſire Gabriel comte de Montgommery & de Suſanne de Bouquetot, ſont ſortis trois Garçons & deux Filles, Suſanne & Loüiſe. L'aîné des Garçons fut nommé Gabriel, le ſecond Jacques, le troiſiéme Jean-Baptiſte de Vaſſy.

Meſſire Gabriel de Vaſſy Chevalier, Marquis de Breſſey, Seigneur & Châtelain de Touchet, Celland, &c. Meſtre des Camps & Armées du Roy dans le Regiment de Longueville, épouſa en
Année 1640. noble Dame Claude du Bois,
1640. Fille aînée de Meſſire Charles du Bois, Seigneur de l'Epiney-Teſſon, & de Dame Loüiſe du Bois Marquiſe de Pirou, duquel Mariage eſt né Meſſire Claude de Vaſſy

Chevalier, Marquis de Pirou, Marquis de Bressey, Seigneur & Châtelain de Touchet, Grand-Celland, l'Epiney, Saint Marcouf, la Folie, Anneville, &c. qui épousa en premieres nôces au mois de Janvier 1671. Françoise de Rommilley, Fille de Messire François de Rommilley, Marquis de la Chenelaye, & de noble Dame Charlote de Poilley. De ce Mariage, Messire Claude de Vassy a eu trois Enfans, deux Garçons & une Fille qui sont morts au berceau & anonimes. Le même Seigneur a pris une seconde alliance au mois de Juillet 1681. avec noble Dame Marie-Angelique de Motteville, Fille de haut & puissant Seigneur Messire Georges de Motteville Chevalier, Marquis dudit lieu, Conseiller du Roy, & Premier President en sa Chambre des Comptes de Normandie, & de noble Dame Anne de Montéclair. De cette alliance sont sortis huit enfans, cinq Garçons & trois Filles. L'aîné des Garçons nommé Gabriel-Jean de

Année 1671.

Vaſſy eſt mort au berceau ; le ſecond François-Marie, aujourd'hui l'aîné de ſes Freres, jeune Seigneur, beau, bien-fait & qui promet beaucoup ; le troiſiéme eſt mort anonime; le quatriéme s'apelle Loüis-Alexandre ; le cinquiéme n'eſt pas nommé. Les Filles ſont Anne-Marie-Gabrielle, & Madeleine-Angelique ; la troiſiéme n'a pas encore de nom.

Année 1691. Meſſire Gabriel-Henry de Vaſſy Chevalier, Seigneur de Breſſey, ſecond Fils de Meſſire Gabriel de Vaſſy, Marquis de Breſſey, eſt mort premier Exempt du Corps du Roy de la Compagnie de Monſieur le Maréchal de Lorge, dont il étoit proche parent par Montgommery. Il fut tué en commandant ſa Brigade à la Bataille de Leuze proche Anthoin en Flandres, le 9. Septembre 1691. regreté de tous ceux qui le connoiſſoient, à cauſe de ſes rares qualitez, & de ſon merite ſingulier à la Cour & à l'Armée.

Monſieur le Chevalier de Breſſey avoit fait ſes preuves de No-

blesse devant Messieurs de Saint Martin & le Camus des Touches, Commissaires de l'Ordre de Saint Lazare. Elles furent presentées au Roy avec les Ecussons, en consequence de soixante & quatre quartiers, qui est tout le plus loin où l'on puisse aller en fait de Genealogies.

Messire Jacques de Vassy, second Frere de Gabriel de Vassy, Marquis de Bressey, a eu pour son partage dans la Succession de Messire Jacques de Vassy son Pere la Terre de la Forest d'Auvray, le Mesnil-Hubert, la Graverie, Barville, le Beny, le Reculé, le Mesnil-Hermé, Saint Philbert, &c. Il épousa en 1653. Demoiselle Judit Baudoüin, Fille d'honorable homme Jacques Baudoüin, & de Dame Marthe de Salisbury, dont il a eu Messire Jacques de Vassy son Fils aîné, qui prit alliance en 1681. avec Catherine-Philippe de Vauheroult, Fille de Messire Isaac-Philippe Seigneur de Vauheroult, & de Dame Marguerite de There,

dont il a plusieurs enfans.

Quant à Messire Loüis de Vassy second Fils dudit Seigneur de la Forest, qui a partagé les Terres susdites avec son Frere aîné ; il n'est point encore marié en la presente année. . . .

Messire Jean-Baptiste de Vassy troisiéme Frere de Messire Gabriel de Vassy, Marquis de Bressey, a eu pour son partage dans la succession de Messire Jacques Chevalier, Seigneur de la Forest & Marquis de Bressey, les Terres du Gast, Preaux, Saint Vigor-des-Monts, & a épousé en 1643. Madeleine Bloüet Fille de Jean Bloüet Ecuyer, Sieur de Caynet, & de Demoiselle Charlotte de Guerville, dont est sorti Messire Henry de Vassy, Comte du Gast, mort en 1683. au mois de May sans posterité. La Succession est retournée aux enfans de Messire Gabriel de Vassy, Marquis de Bressey, & de Jacques de Vassy Seigneur de la Forest ses cousins germains.

Susanne de Vassy Fille de Jac-

ques de Vaſſy, épouſa en premieres nôces Meſſire Jacques de Grimonville Marquis de la Lande, de Roul; & en ſecondes nôces Meſſire Jacques de Gripon, Preſident à la Cour des Aides de Normandie, dont ſont ſorties deux Filles. L'aînée mourut ſans avoir été mariée. La ſeconde épouſa Meſſire Robert-Edme de Razaïs, Marquis de Monime; & aprés ſa mort, Meſſire Loüis de Bethùne Marquis de Chabry, d'où ſont ſortis deux Fils.

Quant à Loüiſe de Vaſſy Sœur cadette de Suſanne, elle épouſa en 16... Meſſire Charles de la Fontaine Marquis d'Eſche, d'Orgerus, &c. Cette Dame Loüiſe de Vaſſy, ſi illuſtre par ſon bel eſprit, & ſi connuë ſous le nom de la Marquiſe d'Eſche, mourut en 1684. ſans avoir eu d'enfans.

Outre ce que l'on trouve dans Ordry Vital, dans Guillaume de Jumieges, & dans les Chroniques de Normandie pour la preuve de la Genealogie de Meſſieurs de Vaſſy,

on a un grand nombre de Pieces en bonne forme, d'Actes & de Donations ſcellées au Sceau de leurs Armes, qui ſont trois Tourteaux de ſable, deux & un en champ d'argent, & attachées avec des ſoyes de la même couleur des livrées que ces Seigneurs ont encore aujourd'hui.

¶ *La Requête des Dictionnaires* par M. Ménage, eſt le plus joli Ouvrage qui ſoit ſorti de la plume de ce fameux Grammairien. Il s'y trouve plus de génie & de ſel que dans ſon Hiſtoire de Sablé, & dans tout le reſte des Rapſodies qu'il a données au Public L'Academie Françoiſe étoit de bien mauvaiſe humeur, lorſqu'elle prit la chévre pour une Satyre ſi ingenieuſe, qui ne nuiſoit ni à ſon Dictionnaire ni à ſa réputation. Dequoi s'aviſa-t'elle cette illuſtre Academie, d'exclure de ſa Compagnie un homme par un endroit qui lui en devoit faire ouvrir toutes les portes? Je joints à cette Requête le *Mamura*; la Métamorphoſe

de Montmort en Perroquet, avec quelques Epigrammes Latines, particulierement celle qui eſt pour M. Scaron. Aprés cela je baiſe les mains à l'Auteur, & je neglige le reſte ; à l'exception toutefois de ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe qui ont leur utilité.

¶ Quelques Philoſophes prétendent, que des cinq ſens de l'homme, il n'y a que celui de l'odorat qui ne contribuë point aux rêves ou aux ſonges qui arrivent durant le ſommeil : C'eſt à dire pour parler plus clairement, qu'on ne s'imagine point durant le ſommeil de ſentir les odeurs, comme on s'imagine voir & toucher des corps, goûter des viandes & entendre des ſons. La raiſon qu'en rendent ces Philoſophes, c'eſt que l'odorat eſt trop aërien & trop ſec pour faire impreſſion ſur la partie du cerveau qui ſert d'organe à l'imagination. Sans m'arrêter à éplucher cette raiſon, & la laiſſant telle qu'elle eſt, je dirai ſimplement qu'on experimente le contraire, & qu'on s'ima-

gine quelquefois durant le ſommeil ſentir des odeurs ; je dis quelquefois, parce qu'il faut avoüer que c'eſt rarement, à moins qu'on n'ait accoûtumé d'uſer de parfums, qui fourniſſant au cerveau des eſprits, dont le cours donne des ſecouſſes ſi fortes aux organes de l'odorat, que l'imagination en eſt réveillée, & fait que l'on s'imagine en dormant ſentir effectivement des odeurs. Il peut auſſi arriver qu'en s'imaginant par exemple de voir des fleurs, une puiſſance excitant l'autre, on croye en même tems les porter au nez & les ſentir.

¶ Les Anciens n'avoient pas une connoiſſance auſſi parfaite de l'Aiman que nous l'avons aujourd'hui; mais en récompenſe, ils lui trouvoient de certaines vertus que nous n'y reconnoiſſons point à preſent, comme celle de reconcilier les Maris avec leurs Femmes quand ils ſont en grabuge, & de donner de l'éloquence à ceux qui n'en ont point, ou de l'augmenter dans ceux qui n'en ont qu'une trés-foible. *Non*

deſunt.

desunt qui scribant, magnetem, præcipuè qui cœruleo colore scatet, reconciliare maritos, augere gratiam & decorem in sermone. Si cela étoit vrai, tout Orateur voudroit avoir sa Pierre d'Aiman; & l'on trouveroit plûtôt un Prédicateur sans chaperon ou sans bonnet, que sans cette Pierre miraculeuse.

¶ Il se trouve beaucoup d'Hermaphrodites dans les Indes Orientales, & encore plus dans les Indes Occidentales. Les Sauvages de la Floride les regardent comme des Monstres; & parce qu'ils sont d'une constitution trés-forte, on les fait servir à porter des fardeaux, à enterrer les Morts & à assister les Pestiferez. Nous avons peu d'Hermaphrodites en France, du moins qui soient connus. Ceux que j'ai vûs étoient de foible complexion, avoient beaucoup de cheveux & point de barbe.

¶ La méthode d'aprendre le Latin par les Analogies de cette Langue, est la plus simple & la plus facile de toutes celles qu'on a ja-

mais inventées pour le soûlagement de la jeunesse. Elle est aussi la plus ancienne, puisqu'elle a été pratiquée par les Romains, & que Jules Cesar en a donné les Régles. J'aprens que M. de l'Oeuvre travaille à faire revivre cette méthode. Il n'est pourtant pas le premier, qui de nos jours y ait mis la main. Il y a environ cinquante ans qu'un Gentilhomme de Basse-Bretagne nommé du Champ, trés-savant dans les Langues enseignoit de cette maniere le Latin à Paris avec beaucoup de fruit. C'est un malheur que n'ayant fait imprimer qu'un fort petit nombre d'exemplaires de sa Méthode, qu'il ne communiquoit qu'à ses Ecoliers, il ne nous en reste aucune copie pour pouvoir juger de l'excellence de cet Ouvrage.

M. du Champ avoit apris le Latin de cette façon à sa Fille unique, & à son petit-Fils, qui dés l'âge de cinq ou six ans le parloit facilement. J'ai vû sous cet excellent Maître des hommes de vingt-cinq & trente ans, qui ayant negligé

les études de College, & ne ſachant pas ſix mots de Latin, ſe rendoient capables au bout d'une année d'étudier en Philoſophie & en Droit. Quand une fois on avoit compris ſa Méthode, & retenu par cœur un nombre ſuffiſant de mots Latins, il faiſoit expliquer les meilleurs Auteurs; & à meſure qu'on avançoit dans ce travail, il s'apliquoit à faire connoître la force & la proprieté des mots, la regularité des conſtructions, la netteté & l'éloquence du ſtile, la beauté des figures & toutes les fineſſes de la plus pure latinité.

Dans la ſuite, & par opoſition à cette perfection de Langage, il faiſoit lire un Auteur ou deux d'un Latin dur & corrompu, pour faire ſentir à quel point l'on doit être choqué de cette méchante affectation de quelques Anciens & avec quel ſoin il faut l'éviter. Puis il permettoit la compoſition; mais il exigeoit principalement qu'on s'acoûtumât à parler Latin ſur toutes ſortes de ſujets, même juſqu'aux

plus bas & aux moins ufitez. Pour lui il parloit fort naturellement cette Langue, & avec tant de grace, qu'il n'y avoit qu'à le bien écouter pour devenir habille dans l'ufage du Latin.

Certes on eft bien obligé à ceux, qui pour rendre cet ufage facile, ont compofé des Méthodes en vers foit Latins ou François, qui fervent d'amorce aux enfans : mais à dire vrai, cette amorce eft bien dure, & il eft prefqu'impoffible d'y mordre avec plaifir, & par confequent avec beaucoup de fuccez, les enfans ne réuffiffant guéres dans les chofes qu'ils ne fauroient goûter qu'avec amertume. On a beau leur propofer des récompenfes, & les piquer d'honneur, tout cela n'eft point affez fort pour les obliger à aprendre par cœur une infinité de Régles de Grammaire, écrites d'un ftile fauvage & barbare, qui en écorchant les oreilles, étouffe encore l'efprit & la memoire.

On aprend une douzaine de ces Régles, & puis c'eft tout. Si l'on

en aprend davantage, c'eſt un miracle ; l'experience ne faiſant que trop voir, que d'un nombre infini d'Ecoliers qui ont étudié durant cinq ou ſix ans ſelon cette Méthode, il n'y en a pas dix qui ſachent par cœur toutes les Régles de Maître Jean Deſpautaire.

On dira qu'ils en ſavent le ſens, & que le reſte ne ſervant de rien, ils l'ont negligé comme une écorce inutile. Voila donc bien du tems & des peines perduës ; & ne pouvoit-on pas aprendre ce ſens aux jeunes gens, ſans le leur ſervir, envelopé dans de méchans Vers qu'on ne retient point ? C'auroit été plûtôt fait d'aprendre par cœur autant de mots purement Latins, qu'il y en a de barbares dans ces Vers ; & ce travail ne ſeroit pas ingrat, parce que ces mots étant d'uſage, ſe confirmeroient dans la memoire par l'uſage même qu'on en feroit dans l'exercice journalier de la Langue Latine, ſoit en parlant, ſoit en compoſant ou en liſant les Auteurs.

Pour le dire ſincerement, nous avons rendu l'étude des Langues trés-difficile par trop de précaution. les moyens les plus ſimples & les plus naturels dans cette connoiſſance, comme dans toutes les autres, ſont les plus courts & les plus ſûrs. Il ſemble, de la façon qu'on s'y prend, qu'on penſe plûtôt à amuſer la jeuneſſe qu'à l'inſtruire, s'imaginant que tout eſt fait quand on a rendu les enfans dignes à l'âge de dix-ſept ou de dix-huit ans d'être ſevrez de ces amuſemens, ou plûtôt de ces contraintes dans leſquelles ils gémiſſent.

¶ Les Franges qu'on met au bas des Robes, ſont d'un trés-ancien uſage, au commencement ce n'étoit que l'extrêmité des étoffes, qui ne s'ourlant pas, mais s'éfilant, formoientquelqu'eſpece d'agrément: mais dans la ſuite, on eſt venu à ajancer ces fils avec plus d'ordre & de propreté. Non ſeulement les Orientaux & les Juifs en ont fait un ornement à leurs habits, mais auſſi les Grecs & les Romains.

On voit à Rome d'anciennes Statuës de Femmes, dont les Robes ſont bordées de Franges. Boiſſardus en a remarqué deux, l'une *in domo Titi Celſi*, & l'autre *in domo Nonciarum* : celle-ci repreſente la figure de Mammée, ainſi que ſon inſcription le porte : MAMMEA AUG. M. Dans le penultiéme Siecle les Franges au bas des habits étoient à la mode en France, comme cela ſe remarque dans les Tapiſſeries & les Peintures de ce tems-là. A la fin cette mode ſe paſſa, & ne demeura que dans les Emmeublemens, ſur tout dans ceux des Egliſes ; mais depuis quelques années cette mode eſt revenuë, nôtre humeur changeante nous donnant tour à tour du goût & du dégoût pour toutes les choſes qui ſont de nôtre uſage.

¶ Les Monumens de l'ancienne Rome, dont nous avons les Deſſeins parfaitement bien gravez dans quelques-uns de nos Antiquaires, ſont d'une trés-grande utilité pour le ſoûlagement des jeunes gens dans

les études. On y aprend presque tout d'un coup & d'une façon agréable & divertissante, la Mythologie des Dieux, l'Histoire Romaine, & en particulier les Genealogies des Personnes illustres de l'Empire. On y voit la forme des Temples, des Autels, des Tombeaux, des Basiliques, des Cirques, des Thermes & des Bains publics. On y connoît à l'œil quels étoient les Habillemens des Empereurs, des Prêtres, des Magistrats, des Soldats, des Esclaves & des Dames Romaines, leurs coëffures, leurs chaussures, les bracelets, & les autres ornemens dont les hommes & les femmes se paroient; comme aussi la forme des lits, des chaises, des tables, des plats, des vases, des lacrimatoires, des urnes, des lampes & flambeaux, la figure des chars, des vaisseaux, des armes, des machines de guerre & des instrumens de Musique, que les Romains ont ou inventez ou perfectionnez. On y voit les triomphes, les sacrifices, les fêtes, les festins, les combats sur mer & sur

terre

terre, les jeux publics, & une infinité de choses curieuses, qui étant considerées en détail, & avec quelque attention, aportent une lumiere pour l'intelligence de la plûpart des Auteurs Latins, qu'on ne sauroit trouver dans les Commentaires, qui ne peignant qu'aux yeux de l'esprit ces choses dont le jugement dépend des sens, nous laissent toûjours dans l'obscurité & dans l'embaras à leur égard, à moins qu'on ne les voye de ses yeux. Je ne dis rien que je n'aye éprouvé moi-même; m'étant apliqué à cette recherche, j'ai plus profité en quinze jours par cette Méthode, qui instruit l'esprit par les yeux, que je n'avois fait durant plusieurs années, en recourant aux Commentateurs & aux Dictionnaires. Ce n'est pas qu'il faille mépriser ni négliger ces secours; mais en verité tout seuls, ils ne nous aident pas assez.

¶ *Julii Casserii Placenti Philosophi atque Medici Patavii, de Vocis Auditusque Organis Historia*

Anatomica. La méthode de traiter de l'Anatomie du Corps Humain par parties, eſt trés-judicieuſe. Quand on veut tout dire en un ſujet ſi vaſte, on ne dit rien du tout, ou l'on ne dit pas aſſez. Caſſerius Medecin de Padouë, qui avoit bien conçû cette verité, s'eſt réduit à l'Hiſtoire Anatomique des Organes de la Voix & de l'Oüie. Son Livre fut imprimé à Ferrare en 1600. On voit bien que ce Medecin tenoit encore à de certains principes d'Ariſtote & de quelques anciens Medecins; mais au reſte il ne laiſſe pas d'être curieux dans ſes recherches, comme lorſqu'il obſerve que les cartilages du *Larynx* ou *Goſier*, ſe convertiſſent preſque toûjours en os dans les Vieillards; & que l'*Epiglotte* ou la *Luette*, c'eſt à dire la petite membrane cartilagineuſe qui couvre l'ouverture de l'Aſpre-artere, ne ſe trouve point dans les Oyes, dans les Poulles-d'Indes, dans les Grenoüilles, &c.

Le même Auteur qui avoit fait la diſſection de la Cigalle, de la

Sauterelle, du Grillon & du Frelon, a remarqué que les organes du Son que ces Inſectes rendent, conſiſtent en une eſpece de petit tambour rempli d'air, qui étant frapé, ſoit par de petites membranes deſtinées à cet uſage, comme cela paroît dans les Cigalles, ſoit par les aîles de ces Inſectes, comme cela ſe voit dans le Frelon, le Grillon, la Sauterelle, les Gueſpes, les Abeilles, &c. forment le bruit que nous entendons, & qui importune & chicane nos oreilles.

Tout animal qui ne reſpire point ſelon Caſſerius, n'a ni voix ni aucuns des organes qui ſervent à former la voix; c'eſt à dire, qu'il n'a ni *Larynx* ou goſier, ni poulmon. Tout animal qui n'a point de ſang, n'a ni *Larynx* ni reſpiration. Les Poiſſons, quoiqu'ils ayent du ſang, ne forment point de voix, parce qu'ils n'ont point de poulmon. S'il s'en trouve qui rendent quelque ſon, cela ne peut venir que du mouvement des oüyes, ou de quelque cauſe ſemblable.

Pour ce qui eſt de l'oüye, nôtre Auteur dit que c'eſt une queſtion ; ſavoir , ſi les Poiſſons ont les organes de l'oüye & de l'odorat, & ſi les trous qu'ils ont au deſſous des yeux , leur ſervent d'organes pour oüir & pour fleurer. Il prétend, aprés l'experience qu'il en a faite dans la diſſection de la tête d'un Brochet , que les Poiſſons ont tous les organes neceſſaires au ſens de l'oüye. *Quæ omnia mihi tandem certiſſimè innotuere, ut non ſolum nihil mihi amplius de foraminibus illis dubitandum ſit , ſed nihil etiam quo ad plenam ac abſolutam totius organi cognitionem , ulterius indagandum.*

¶ *Iſolé* eſt un terme d'Architecture qui nous eſt aſſez familier. Il vient de l'Italien *Iſolato* , qui veut dire, fait en forme d'Iſle, ou détaché en forme d'Iſle : *Fato in Iola*, fait comme une Iſle, ou détaché de ſon continent : *Balouardo in Inſola* , un Baſtion détaché en forme d'Iſlé. Nous diſons un Autel *Iſolée* , une Colonne *Iſolée.*

L'ancienne Rome étoit ſi grande & ſi étenduë depuis que Neron l'eût rebâtie, qu'on y comptoit quarante-huit mille Maiſons *Iſolées*, c'eſt à dire détachées les unes des autres, comme autant d'Iſles.

Il eſt ſouvent fait mention des *Maiſons Iſolées*, dans les Loix des Romains. Et c'eſt en ce ſens que M. Cujas explique le mot d'*Inſulæ*. Surquoi il s'eſt formé une difficulté qui ſe trouve dans une Lettre d'*Albertus Gentilis*, à Jean Hottoman, fils de François du même nom, tous deux grands Juriſconſultes, *Non mihi declaras, quid Inſula ſit, cujus frequens eſt mentio in Legibus noſtris? ſcio ædificium ab omnibus dici, quod ad exemplum Inſulæ, quæ aquis circumfluitur, & ipſum ambitu quodam continetur, nec ulli præterea ædificio ſit conjunctum. Sed vide, an pro Dictatoris imperio potiùs, quàm ex docentis Officio Cujacius ſoluerit, quod in contrarium adduci poteſt ex* L. Quidam. ff. de ſerv. Urb. Præd. *Communis ibi dicitur paries adjacentis Inſulæ. Ni-*

hil vetat , inquit iste , Insulæ adjacentis communem esse parietem , etsi non sit Insula vicino ædificio connexa. Aio ego & quomodo istud fieri possit. Addo. L. Prædiis. Si de L. 3. appellatione Domus, *Scribit Papinianus* , Insulam quoque junctam Domui videri ligatam. *Ecce Insulam Domui junctam. Quid ais, Hottomane ? junctam ambitu , qui pars Insulæ sit , tu videris , sanè ego non admodum probo.* Nous n'avons pas la réponse de Jean Hottoman, qui selon toutes les aparences, s'en est raporté à M. Cujas, le plus éclairé de tous les Jurisconsultes modernes dans tout ce qui regarde les moindres circonstances des antiquitez & des usages des Romains.

¶ Ce qu'on a raporté comme une verité dans un petit Livre sans nom d'Auteur , que M. de Rancé Abbé de la Trappe s'étoit converti à la vûë de la tête de Madame de Montbazon, que ses Serviteurs avoient separée du corps pour l'ensevelir dans un cercuëil de plomb

qui étoit trop court, doit passer pour un conte fait à plaisir. Il est seulement vrai, que cet Abbé qui étoit ami particulier de cette Dame, allant pour lui rendre visite, sans savoir qu'elle fût malade, rencontra dans son antichambre Monsieur N .... qui lui dit tout effrayé, que Madame de Montbazon frapée de petite verole, n'avoit plus besoin que d'un Confesseur. L'Abbé remonta aussi-tôt en carosse, & étant revenu peu de tems aprés avec un Confesseur, il trouva que cette Dame venoit d'expirer. Il en fut vivement touché ; mais il ne pensa tout de bon à cette conversion si celebre, qui a édifié tout le monde, que deux ou trois ans aprés le décez de Madame de Montbazon.

A propos de ces petites veroles, j'ai oüi dire à un habile Medecin, qu'elles ne sont pas si mortelles qu'on se l'imagine ; & que la plûpart des gens, principalement les femmes qui paroissent en mourir, ne meurent effectivement que de la peur de mourir, ou plûtôt de

celle de perdre leur beauté, qui leur eſt plus chere que la vie, n'y ayant preſque point de belle femme qui étant frapée de cette laide maladie, rechape & revienne en ſanté.

Il faut pourtant avoüer que la petite verole eſt trés-dangereuſe, & preſque toûjours mortelle dans les perſonnes âgées. Ce qui a donné lieu à ce bon mot de M. de Rabutin en parlant de l'amour, que cette paſſion comme la petite verole, fait d'autant plus de mal, qu'elle prend plûtard.

¶ Les Romains comme les autres Nations avoient ordonné pluſieurs ſortes de ſuplices pour le châtiment des criminels. Les jeunes Garçons qui n'étoient pas encore revêtus de la robe virile, & les jeunes Filles quelques coupables qu'elles fuſſent, ne ſubiſſoient point la rigueur des Loix. C'eſt pourquoi quand il y alloit du dernier ſuplice, on contraignoit les Garçons à prendre la robe virile; & quant aux Filles : *Carnifex illarum*

florem delibabat virgineum priusquam supplicium paterentur. Corneille-Tacite dit, que ce privilege leur fut accordé en faveur de leur virginité. Beau privilege plus dur mille fois que le suplice même.

Quand un homme étoit condamné à la mort, on faisoit savoir, soit par un Crieur public, ou par une inscription infamante, la cause de sa condamnation.

Le suplice de la Croix chez les Romains, étoit le plus dur de tous, tant à cause de l'infamie qu'à cause des autres peines qui l'accompagnoient : Car tout homme qui étoit condamné à être crucifié, l'étoit aussi à être foüetté par les carrefours avec tant d'excez, que souvent les Criminels expiroient sous les coups, & sous le fardeau de la Croix qu'on les forçoit de porter. De plus on laissoit mourir le Patient sur le gibet, exposé à toutes les rigueurs du tems ; & ce qui est de pis, aux injures & aux reproches de la canaille. Aussi l'on ne condamnoit à un suplice si

infame, que les Esclaves & les plus grands Scelerats.

Ce genre de suplice n'a commencé à être en usage parmi les Romains, que sous le Roy Tullius Hostilius, & n'a cessé que du tems du grand Constantin, & par son ordre, à cause du respect que cet Empereur Chrétien avoit pour la Croix de Jesus-Christ.

Depuis on se contenta d'étrangler les coupables. Il y a même aparence que cela ne se faisoit pas en public, mais en particulier & dans la prison.

Les executions se faisoient hors de la Ville, & seulement les jours que nous apellons ouvrables; mais jamais les Fêtes. C'est pourquoi Tibere ayant envoyé Sabinus au suplice le premier jour de l'an, qui étoit fêté chez les Romains, le Patient s'écria : *Sic licet annum inchoare?* Les Grecs, comme les Romains, étoient de religieux observateurs de cette pratique.

Les Patiens qu'on conduisoit au Gibet avoient le visage couvert

d'un voîle ; ce qui s'obſervoit pour ne les pas effrayer par la vûë des inſtrumens de leur ſuplice, ou plûtôt pour leur épargner la honte de ſe voir expoſez aux yeux du public.

La priſon perpetuelle étoit encore une peine qui ſembloit bien dure aux Romains, & même plus cruelle que la mort. Leurs Loix dans la ſuite des tems abolirent ce genre de ſuplice : mais quelques Empereurs comme Tibere, le remirent ſur pied.

On condamnoit auſſi les Criminels à avoir la tête coupée : ce qui s'executoit en deux manieres, ou avec l'épée ou avec la hache.

Les Romains ne faiſoient point mourir les Coupables par le poiſon, bien que les Atheniens, qu'ils ſe piquoient de copier en bien des choſes, leur en euſſent donné l'exemple ; & rarement ils laiſſoient aux Criminels le choix de leur ſuplice.

Ils couſoient les Paricides dans des ſacs de cuir, & les jettoient

à la Mer ou dans le prochain Fleuve. Le Grand Conſtantin rétablit ce ſuplice qui avoit été negligé ſous ſes Predeceſſeurs. Les Venitiens en uſent d'ordinaire pour ſe défaire des Criminels d'Etat. La nuit à la ſourdine on conduit un homme dans le Golphe : on le jette pieds & poings liez à la Mer, & il n'en eſt plus parlé. C'eſt-là toute l'eau-benîte qu'on lui donne, & toute la ceremonie de ſes funerailles.

Durant les premiers ſiécles, les Romains précipitoient les Criminels du haut d'un Rocher en bas. Mais à la fin ce ſuplice n'eut plus de lieu : Neanmoins Tibere, qui avoit des goûts particuliers en fait de cruauté, en faiſoit faire quelquefois l'épreuve.

On traînoit les Cadavres des Criminels avec des crocs de fer aux fourches patibulaires, où ils étoient gardez par l'ordre des Magiſtrats, juſqu'à ce qu'étant pourris ou devorez par les bêtes, ils ne fuſſent plus capables de la ſepulture qu'il n'étoit pas permis de leur donner,

neãmoins la grace s'en acordoit quelquefois à des perſonnes conſiderables & pour des raiſons particulieres.

Le ſuplice de la Rouë dont nous avons l'uſage en France, & qui nous eſt venu d'Allemagne depuis environ deux cens ans, étoit inconnu aux Romains & aux autres Nations. Il eſt pourtant vray que les Romains caſſoient les jambes aux Crucifiez pour avancer leur mort. Rarement les Romains faiſoient brûler les Coupables, à moins que ce ne fuſſent des Eſclaves.

¶ C'eſt un plaiſir dans les Iſles & dans quelques cantons de l'Amerique, de voir les Naturels du Païs venir à nos Habitations & dans les Marchez, avec des troupeaux de toutes ſortes de petits animaux de plaiſir qu'ils nous donnent pour un peu d'Eau-de-Vie & de Tabac, Quelquefois un Sauvage tout nud; mais le corps teint d'une couleur rouge, qui lui donne un grand luſtre, comme on le peut juger, aura ſur ſa tête une Guenuche, ſur l'épaule droite un

Sapajoux, & ſur la gauche un Rat muſqué ; des Perroquets ſeront perchez ſur ſes bras, ou voltigeront autour de lui, & des Singes devanceront ou ſuivront ſes pas en faiſant mille gambades. Chaque bête lui parle à ſa maniere ; il entend le langage de toutes, & toutes entendent le ſien.

¶ Ce n'eſt pas être Pedant que d'enſeigner la jeuneſſe. Cet exercice n'a rien que de trés-loüable, il y a long-tems qu'on l'a montré dans un Diſcours fait exprés, & qui a été rendu public. Mais c'eſt être Pedant, que d'aporter dans le commerce du monde & parmi les honnêtes gens l'air magiſtral, le ton de voix, l'arrogance, & les autres défauts qui ſe contractent aiſément dans les exercices de College, à moins qu'on n'ait beaucoup d'eſprit, & qu'on ne veille extraordinairement ſur ſoi-même. Un jeune homme qui aura quelquefois de la naiſſance, ſe trouve engagé par ſon ſort à régenter des Ecoliers, c'eſt à dire à dominer ſur

un petit peuple indocile & ſans raiſon, toûjours preſt à reſiſter, & qui reſiſte toûjours, mettant toute ſon aplication à contrecarrer le Régent & à lui faire niche. Cet homme qui veut faire plier comme le jonc ces petits animaux, s'accoûtume à lever les bras, à parler d'un certain ton, & à faire de certaines grimaces pour ſe rendre redoutable, & donner du poids à ſes réprimandes. Il enfonce ſon bonnet, ou le met de travers, rougit, tempête, écume, parle de hauteur, commande à baguette, mêle le Grec, le Latin, le François enſemble, diſpute, s'obſtine, braille, & prend ſans y penſer les mœurs des Ecoliers qu'il étoit venu pour redreſſer. Toûjours apliqué à ce gouvernement tumultueux, il ſe neglige; & ſe perdant de vûë, il fait peur aux petits enfans, & enfin à tout le monde. Que ſi par malheur cet homme a de la vanité, & qu'il penſe avant que de s'être décraſſé, & avoir ſecoüé les ordures de la Claſſe, à ſe donner un grand air

qui le diſtingue des gens de ſa robe, il ſe forme en lui un mêlange ridicule des manieres de College avec celles des honnêtes gens, qui fait voir un Pedantiſme extraordinaire mille fois plus inſuportable que le Pedantiſme tout pur, qui ne paſſe pas les bornes du Pais Latin. Car dans ces bornes, le Pedantiſme étant ſur ſon fumier, on n'en ſouffre pas plus que des mœurs des Lappons qui demeurent chez eux: mais quand il ſe répand au dehors, & qu'il s'aproche de la Ville & de la Cour, il peſe ſur les épaules d'un chacun; & un Ecolier qui donne un rat ou qui jette de la bouë aux paſſans, fait moins ſouffrir le public que ce Pedant réformé qui vient accabler les gens de ſon jargon & de ſes complimens.

¶ Il ſe trouve dans les Additions de M. Pelliſſon au Livre qu'il nous a donné, *De la Tolerance des Religions*, une copie du Bref de Pie IV. pour la Communion ſous les deux Epeces, tirée des Memoires manuſcrits de Granvelle par M. l'Abbé,

bé Boiſot. Il en eſt parlé en pluſieurs Hiſtoriens, & particulierement dans le dernier Volume d'*Odoricus Raynaldus*, Continuateur des Annales de Baronius ſur l'année 1564. Mais la teneur du Bref ne ſe trouve qu'en des Livres qu'on ne trouve point, comme en celui de Calixte Theologien Allemand, qui eſt trés-rare.

Pie V. Succeſſeur de Pie IV. Gregoire XIII. enſuite révoquerent cette Conceſſion, & rétablirent l'uſage obſervé depuis pluſieurs ſiecles, de ne recevoir les Laïques à la Communion que ſous une ſeule Eſpece. Palavicin en ſon Hiſtoire du Concile de Trente liv. 24. ch. 12. nomb. 8. fait mention de cette particularité; mais avec ces deux differences: La premiere, qu'au lieu de Pie V. à qui Raynaldus attribuë cette révocation, il met Sixte V. & cite les Memoires de ſon Pontificat gardez au Vatican. *Sta nelle Memorie del Pontificato di Siſto Quin-*

„ *to , ritrovate fra le Scrittura dell'-*
„ *ultimo Card. Montalto , & con-*
„ *servate nelle Archivio Vaticano.*

„ La seconde difference est , que
„ Palavicin semble dire ou laisser à
„ entendre , qu'il n'y a pas eu de
„ révocation expresse de cette con-
„ cession , au moins par Bref ni
„ Bulles. Mais il se trouve deux
„ preuves incontestables, que le Bref
„ de Pie IV. fut executé. L'une
„ est l'Article d'une Réponse de
„ l'Empereur Maximilien à l'Am-
„ bassadeur de Philippe II. L'au-
„ tre, celui d'une instruction don-
„ née par Philippe II. à Dom Pe-
„ dro de Avila, qu'il envoyoit au
„ Pape.

A ces preuves raportées dans le Livre de M. Pelisson, on en peut ajoûter une autre plus autentique, ce me semble, que celles de M. l'Abbé Boisot. Elle est tirée d'un Recuëil de Médailles que Jean-Jacques Luckius fit imprimer à Strasbourg en 1620. Il est intitulé, *Sylloge Numismatum elegantiorum quæ diversi Imperatores, Re-*

ges, Principes, Comites, Respublicæ diversas ob causas ab anno 1500. *ad annum usque* 1600. *cudi fecerunt.*

A la page 211. de ce Recuëil, on a deux Médailles sous ce titre. *Nummi memoriæ dicati, cusi post Calicis usum, in sacrâ Cœnâ, Ecclesiis Austriacis à Pontifice permissum anno Christi* 1564. Sur la premiere de ces Médailles se voit le portrait en buste de l'Empereur Ferdinand avec cette devise : *Date Cæsari, quæ sunt Cæsaris. Fer. Cæ.* & sur le revers, un Calice surmonté de flâmes avec ce mot *Oratio*; & au tour, *Date Deo, quæ sunt Dei.* Sur l'autre Médaille qui avoit été frapée avant celle de l'Empereur par un inconnu, est une main qui tient une lanterne, & sur le revers ces paroles, *Ich Seges Gern Besser* 1564. Aprés cela on ne peut douter que les Allemans n'ayent joüi durant quelque tems de la concession de Pie IV. à de certaines conditions. *In beneficii hujus Ecclesiæ præstiti memo-*

riam, dit Dresserus, *nummum hunc fieri fecit Imperator : Alterius (qui ab incerto authore clàm sparsus ac disseminatus fuerat) quodnam sit votum, judicio Lectoris relinquo.*

¶ Madame de Châtillon plaidoit au Parlement de Paris contre Madame de la Suse, illustre par ses belles Poësies. Ces deux Dames se rencontrant tête à tête dans la Sale du Palais, Monsieur de la Feüillade qui donnoit la main à Madame de Châtillon, dit d'un ton de Gascon à Madame de la Suse, qui étoit accompagnée de Monsieur de Benserade, & de quelques autres Poëtes de grande réputation : *Madame, vous avez la rime de vôtre côté, & nous avons la raison du nôtre.* Madame de la Suse piquée de cette raillerie, repartit fierement & en faisant la mine. *Ce n'est donc pas, Monsieur, sans rime ni raison que nous plaidons.*

Cela est beau quand la rime & la raison se trouvent ensemble ; mais cela est rare. L'Abbé de Boisrobert, toûjours plaisant dans ses

penſées, comparoit la raiſon & la rime à deux ſœurs, toutes deux heritieres qui ne peuvent s'accorder pour les partages. La raiſon, comme l'aînée, diſoit-il, veut dominer & avoir le deſſus. La rime jalouſe de ſes droits, ne veut point ceder, & prétend que c'eſt à elle à régler toutes choſes. Elle s'obſtine, & ſoûtient qu'il n'eſt point dans nôtre Langue de Vers ſans rime, & que ceux qui ſe ſont haſardez d'en faire en ce genre, ont été ſiflez & renvoyez à l'école. Fiere de ces avantages, & de je ne ſai quelle richeſſe dont elle ſe vante, elle gourmande la raiſon & la contredit ; ſi bien que quand *la raiſon, dit Virgile ; la rime, dit Quinault*. Que faire pour remettre les choſes dans l'ordre ? Rime riche, comme femme riche, ne plie pas volontiers. Quitter ſon rang, ce ſeroit tout perdre : la rebelle n'en fera rien.

Le Vers le mieux rempli, la plus noble penſée,
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.

Raiſon, pauvre raiſon, tu as la juſtice de ton côté.

..... De toi ſeule nos Ecrits,
Empruntent leur luſtre & leur prix.

Mais au bout du compte tu n'as point la faveur & l'oreille du peuple. Place-toi comme tu le pourras, ſi c'eſt bien, à la bonne heure ; ſi c'eſt mal, ne t'en plains pas. Depuis tant d'années & aprés tant d'épreuves, tu dois bien être accoûtumée à la tyrannie de la rime, & au mauvais goût du Parterre.

¶ L'invention & le jugement ſont les deux principales qualitez d'un excellent Architecte : Mais rarement ces deux qualitez ſe rencontrent enſemble dans une même tête ; d'ordinaire on manque plûtôt au jugement qu'à l'invention, quoique celle-ci ſans l'autre ne ſoit qu'une extravagante & une folle. Auſſi les anciens Architectes ont veillé avec une extrême exactitude ſur toutes les inventions de cet Art ſi noble & ſi ſuperbe. Neanmoins une choſe m'a paru peu-judicieuſe dans l'Ordre Corinthien,

d'avoir donné pour chapiteau à la Colonne de cet Ordre, une corbeille ou panier environné de feüilles, & couronné ou couvert d'une espece de tuile quarrée que Vitruve & les autres Maîtres apellent *Abaque* ou *Tailloir*; & que cette corbeille avec sa tuile soûtienne une piece aussi pesante qu'est l'architrave, & toute la corniche de la façade d'un Palais ou d'un Temple. Rien n'est plus ridicule à penser, & ne choque davantage les plus relâchez Critiques. Cette corbeille avec sa tuile qui se trouve entre la colonne & l'architrave, & qui en porte tout le faix, devroit être écrasée un million de fois, plûtôt que de soûtenir un si horrible fardeau.

On dit pour sauver cette licence ridicule, que c'est une fixion. Je l'avouë: Mais cette fixion est contre le bon sens; car toute fixion pour être bonne, c'est à dire pour contenter tout esprit raisonnable, doit conserver le vrai-semblable, & perdre & noyer pour ainsi dire

dans ce vrai-ſemblable toute apparence de fixion. Cela eſt ſi vrai, que bien que les colonnes torſes & les colonnes cannelées, ſoient effectivement auſſi fortes que les colonnes toutes unies, puiſqu'enfin les tors & les cannelures ne ſont que des fixions ; neanmoins les Architectes les regardant comme étant plus foibles, ne trouvent pas qu'on puiſſe judicieuſement les faire ſervir à ſoûtenir de groſſes maſſes de Bâtimens ; cela ne ſe tolerant tout au plus que dans des Contre-Tables, & dans de legers morceaux d'Architecture.

Le même ridicule paroît dans les *Cariatides* ou Statuës de femmes, que quelques anciens Architectes ont données pour ſoûtien & pour apui à des grands Edifices. Le vrai-ſemblable s'évanoüit là dedans, & jamais on ne s'imaginera que des femmes, quelques bonnes têtes qu'elles ayent, puiſſent porter un fardeau qui ſeroit capable de les mettre en poudre, quand elles ſeroient toutes de pierre ou de bronze.

Il

Il eſt vrai que de pitoyables Architectes conſiderant que ces femmes auroient beaucoup à ſouffrir ſous la peſanteur d'un gros corps de Bâtiment, ont eu la bonté de leur mettre ſous la tête des couſſins ou oreillers bien molets. Ridicule ſur ridicule, ſi je ne me trompe.

¶ Quand les Romains, j'entens ceux qui étoient de qualité, mangeoient en Famille, le Mari ſe couchoit ſur un petit lit fait à peu prés comme nos lits de Salle. Ce lit avoit une eſpece de matelas, une couverture, & un chevet proche le doſſier où s'apuyoit le Mari. La Femme s'aſſeïoit au bout d'en bas aux genoux de ſon Epoux : Car les Dames Romaines par modeſtie, ne ſe tenoient pas couchées comme les hommes durant le repas; & ce ne fut que depuis la corruption des mœurs de la République, qu'elles prirent cette licence. Une fort petite table de figure ronde, ſoûtenuë de trois pieds, ſe dreſſoit entre le Mari & la Femme, & n'étoit couverte que d'un ſeul

plat à la fois. L'eau & le vin étoient dans de grands vaſes d'or, d'argent ou de quelqu'autre matiere ; & il y avoit d'autres petits vaſes apellez *Ciathes* , avec leſquels on puiſoit le vin & l'eau des autres plus grands. Le *Ciathe* contenoit une once & demie de liqueur ; ce qui montre que les Romains ne bûvoient pas de grands coups. La Vaiſſelle de ſervice étoit rangée dans des armoires ouvertes par devant.

Les Eſclaves habillez à leur maniere , la tête nuë , les bras croiſez & dans un grand reſpect, avoient l'œil ſur leur Maître pour obeïr & ſervir au moindre ſigne. De l'autre côté , c'eſt à dire derriere la Femme, une fille joüoit de la lyre ou de quelqu'autre inſtrument.

On ſervoit indifferemment dans les bonnes tables du poiſſon & de la viande. Le poiſſon étoit fort recherché , & paſſoit pour un mets exquis. Le repas ſe commençoit par unẽ ſalade de laituës ; parceque les Romains croyoient que ce legume apaiſoit les fumées du vin,

& par des œufs. S'ils étoient frais, je ne le dirai pas ; mais je ſai que Ciceron en parle en ces termes : *Ego ad ovum integram famem afſero* ; & que Varron a dit : *Diſcumbimus muſſati, Dominus maturo ovo cœnam committit.*

Les Romains donnoient aux œufs une couleur rouge ; & c'eſt peut-être de-là l'origine de nos œufs rouges à Pâques. Les Orientaux ont eu autrefois quelque choſe de ſemblable : car il eſt remarqué dans la Vie de S. Loüis par Joinville, que ce Prince ayant été fait priſonnier par les Sarrazins, ils lui ſervirent à ſouper des œufs peints de diverſes couleurs, à cauſe de ſa qualité, dit l'Hiſtorien.

¶ M. Ménage dans ſes obſervations ſur la Langue Françoiſe, dit qu'il faut dire *Carmelites*, & non pas *Carmelines*, comme on dit en pluſieurs Provinces.

Quand les Carmelites vinrent en France, il y a environ quatre-vingt ans, on les apelloit *Carmelines*. M. Duval dans la Vie de

Sœur Marie de l'Incarnation & quelques autres, ne parlent point autrement. J'ai une Carte de la Ville de Paris, imprimée vers ce tems-là, où je trouve les *Carmelines* au Fauxbourg S. Jacques. La cauſe de ce changement de *Carmelines* en *Carmelites*, à ce que j'ai oüi dire à un ancien Bourgeois de cette Ville eſt venuë de la part des Devots, qui ne pouvant ſouffrir le mot de *Carmelines*, parce qu'il équivoquoit en quelque ſorte avec *Carmelin*, Baladin fameux de ce tems-là, accoûtumérent le peuple de Paris, à dire *Carmelites*, ſelon ſon Etimologie Latine.

¶ *Harpocrates Dieu du Silence.* Les Anciens ont mis ce Dieu ſous diverſes figures, dont il s'en trouve encore aujourd'hui quelques-unes chez les Curieux. Ludovico Moſcardi en raporte une dans ſon *Muſeo Moſcardo*, qui a quelque choſe de ſingulier. Le Dieu eſt peint jeune & nud, avec des aîles noires, un pied en l'air, le doigt *index* ſur la bouche, & dans la main gauche une corne

d'abondance avec des branches de Pescher. *Sta co piedi vacillante, mostrando per la debolezza di provar gran fatica à sostenersi; volendo essi con la sua giovanezza significare, che à niuno, piu che à giovani, si conviene il silentio; con l'ali, ch'erano di colo nero, manifestavano, quanto fosse amico della notte: & col dito alle labra ammaestravano l'huomo à non lasciarsi facilamente uscire la parole di bocca. Vipouemano il corno ripieno di Persici, essendo frutti, che s'offerivano à questo Dio.* Cela veut dire; premierement, que le silence, qui sied bien à tout le monde, est principalement le partage des jeunes gens, qui sont obligez plus que les autres à veiller sur leur langue, afin que rien ne leur échape indiscretement: En second lieu, cette Enigme nous montre qu'il est bien difficile de demeurer toûjours ferme sur ce pied, rien n'étant plus glissant que la parole; & que pour y réussir, ce n'est pas assez de consacrer sa langue au silence, si le

cœur ne lui eſt ſacrifié : ce qui eſt marqué par le Peſcher, dont le fruit reſſemblant au cœur & les feüilles à la langue, ſont un ſymbole du parfait accord qui doit être entre la langue & le cœur. Enfin Harpocrates a des aîlles, pour faire comprendre que le ſilence échape aiſément ; & ſes aîles ſont noires, parce que le ſilence eſt ami de la nuit.

Les Romains qui ſavoient bien que ce Dieu n'étoit pas hermaphrodite, c'eſt à dire qu'il n'avoit pas les deux ſexes, s'aviſerent de faire une Déeſſe du Silence ſous le nom de *Tacita*, afin que les femmes y euſſent recours dans le beſoin qu'elles ont ſouvent de ſe taire. D'abord, comme c'eſt la coûtume dans les nouveautez, les Dames Romaines coururent en foule au Temple de la Déeſſe : ce n'étoit que vœux, que devotions, que prieres ; mais les devoirs rigides que cette Divinité exigeoit d'elles, & l'empire qu'elle vouloit prendre ſur leurs langues, refroidit bien-tôt

leur zêle. Cependant une Prude, qui étoit bien aiſe de ſe diſtinguer des autres par un grand amour du ſilence, s'enferma dans le Temple, ſe coupa la langue, & en fit un ſacrifice à la Déeſſe *Tacita.* Le coup ne fut pas plûtôt fait que la bonne Dame s'en repentit, n'ayant plus de moyen de dire à ſes amies & à ſes voiſines, la bonne œuvre qu'elle venoit de faire : Car que ſert à une Devote de faire du bien, ſi elle ne le publie par toute la Ville ? Elle pleura, elle gémit, elle ſoûpira ; enfin elle fit tant de geſtes, de poſtures & de ſignes, qu'elle fit ſavoir à tout le monde en cent façons, ce qu'elle auroit été quitte de dire en une ſeule, ſi comme les autres elle avoit gardé ſa langue.

¶ Damon eſt d'une étrange humeur & bien ſinguliere : Il ſe chagrine de ce qui plaît aux autres, & prend ſon plaiſir à ce qui leur fait de la peine. Un Philoſophe toûjours Philoſophe, & qui ne bronche jamais, lui eſt inſuportable. Il veut voir en lui du haut &

du bas, & que de tems en tems il descende de cette superiorité de sagesse, & fasse de fausses démarches. S'il écoute un Orateur, & que cet Orateur soûtienne son discours avec force & éloquence, il s'endort & ne se réveille point que l'Orateur n'aille donner de la tête dans une méchante figure ou dans un pur galimathias. Un raisonnement bien suivi lui pese & le fait souffrir; mais une conclusion tirée mal à propos le soûlage & le fait respirer. Ni Prose, ni Vers, ni enfin tout ce que vous voudrez n'est à son goût, s'il n'y trouve des défauts. Quand il écoute un Concert, une mélancolie noire le saisit, & ne le quitte point qu'une dissonnance ne vienne à la traverse le retirer de cette fâcheuse humeur. Les plus beaux Tableaux du monde n'ont point de charmes pour lui, quand il n'y voit rien à redire. Une méchante attitude, une draperie mal pliée, un coloris trop fort ou trop foible, un jour mal ménagé, un bras ou un pied

eſtropié l'arrêtent & le divertiſſent. A la table & au lit, il n'eſt point à ſon aiſe s'il n'y manque quelque choſe. Un faux pas à la danſe le réjoüit. Sous le plus beau Soleil du monde, il aime à voir des nuages ; & dans un tems ſerain, il demande des éclairs & des ſignes de pluye. Une Fête publique ne l'émeut point, ſi quelqu'accident ne la vient troubler. Ce n'eſt pas que Damon ne ſe connoiſſe aux belles & bonnes choſes & qu'il ne les aime : Ce n'eſt pas auſſi que par un renverſement de cervelle, il n'ait de l'amour & de l'inclination pour ce qui eſt imparfait & qui va de travers ; mais c'eſt que Damon ne ſauroit s'accommoder d'un *toûjours tout de même*, & d'une uniformité trop roide & trop unie : En un mot c'eſt que les défauts des hommes le rapellent aux idées de la perfection plus vivement, & forment en lui un contraſte de bien & de mal, qui le tient toûjours en haleine.

¶ Le *Scaligerana* ne fait guéres

d'honneur à Joſeph Scaliger, ce Prince des Savans tant vanté de nos jours. Les Vaſſans n'y penſoient pas quand ils ont recuëilli tant de mauvaiſes paroles de la bouche de ce grand homme. Il y en a de ſales, de baſſes, de groſſieres, & même d'injurieuſes à la réputation des honnêtes gens, ſur leſquelles il faloit paſſer l'éponge, & n'en pas laiſſer la moindre trace dans la mémoire des hommes. Le reſte n'eſt pas fort exquis. Il paroît peu de diſcernement, & encore moins d'équité dans les divers jugemens que Scaliger porte de la plûpart des Auteurs tant anciens que modernes. L'orguëil, l'arrogance & le venin d'un Pedant outré, y régnent depuis la premiere feüille juſqu'à la derniere. Il y a des endroits foibles en matiere d'érudition, quelques-uns qui marquent ſon peu de reflexion. Par exemple, il dit ſur ce paſſage de Ruth : *Découvre ſes pieds & te couche*, que c'eſt une façon de fai-
„ re ; qu'on ne ſait ce que c'eſt ;

que peut-être les lits de ce tems- "
là étoient ainsi faits, qu'on dé- "
couvroit les pieds. Scaliger nous "
pardonnera si nous lui disons, que de tout tems chez les Orientaux, c'a été la coûtume, comme ce l'est encore aujourd'hui quand une femme couche avec son mari, d'entrer dans son lit par le pied, levant modestement la couverture, comme pour témoigner à son époux par cette maniere de faire sa soûmission & sa servitude.

Le même Scaliger dit, qu'il n'a jamais lû que personne eût sué le sang; & neanmoins Aristote parle des sueurs de sang dans son troisiéme Livre de l'Histoire des animaux. Il y a environ trente ans, qu'une femme à Paris mourut d'une sueur de sang qui fut si excessive, qu'il ne s'en trouva pas une seule goutte dans ses vaisseaux aprés sa mort.

Il y a plusieurs autres remarques semblables qu'on pourroit faire sur le *Scaligerana*.

¶ *Autarkeia Bataviæ, sive In-*

troductio ad Medicinam indigenam. Ce Livre qui fut imprimé en 1644. est un fort petit Volume; mais trés-bien rempli. *J. Beverovicius* Medecin Hollandois, qui en est l'Auteur, y prouve solidement, que sans avoir recours aux remedes qui viennent des Païs Etrangers, la Hollande doit se contenter des siens dans l'exercice de la Medecine. La lecture de ce petit Livre n'a rien que d'utile & d'agreable; car outre l'érudition fine, il se trouve encore à la tête de chaque Chapitre de jolis Vers Latins de la composition de *Cornelius Boy*, qui en expriment le sens en peu de mots.

Nôtre Poëte Nicolas Bourbon, vieux & aveugle, ayant oüi la lecture de ce Livre, en fut si charmé, que mettant la main à la plume, il écrivit sans l'aide de personne, une Epigramme Latine, qu'il composa sur le champ à l'honneur de *Beverovicius.*

Le Sistême de cet excellent Medecin, est celui-là même que nous avons vû soûtenir dans les Ecoles

de Paris à nôtre fameux Guy Patin, & sur lequel il se fondoit dans la pratique, n'employant guéres dans ces remedes que les drogues & les simples qui naissent en France : Car excepté la Casse, le Sené, la Rubarbe & la Manne, il tenoit tout ce qui vient des Païs Etrangers, non seulement comme inutile & inefficace, mais comme mortel, ou du moins trés-dangereux. Aussi vouloit-il, & avec raison, que nos Botanistes s'apliquassent particulierement à la recherche des Simples qui se trouvent autour de Paris.

Prospexit natura sibi. Quod habere necesse est,
Sub quovis Cœli climate Mundus habet.
Est stupor in nobis, gravis ignorantia mentes
Possidet; & quæ sunt proxima spernit homo,
Quod procul est, curat. Longinquis quærit in oris,
Sponte licet Tellus det meliora domi.
Pascimur indigenis Cives, curamur iisdem
Tutius. Ex alio quod venit orbe, nocet.
Scilicet in terris vigor est, ubi nascimur ipsis,
In se quem socio numine planta trahit,
Vicinis natura parens animantibus illum
Destinat. Hic populo convenit ipse suo.
Quæ tibi subjecit Deus, hæc inquire, nec ultra
Tende; procul culpa noscitur iste labor.

¶ Quand le Livre du Miniſtre Claude, contre la perpetuité de la Foy de l'Euchariſtie commença à paroître, il courut un bruit que M. Conrart en étoit l'Auteur, le monde jugeant qu'un Livre écrit d'un ſtile ſi pur, ne pouvoit venir que de ce fameux Secretaire de l'Academie Françoiſe, qui étoit Huguenot. Un de mes amis l'en complimenta; mais M. Conrart reçût avec chagrin cette honnêteté, diſant qu'il ne ſavoit comment les gens étoient ſi aveuglez, que de lui attribuer un Livre de cette importance. Il avoüoit pourtant que le Manuſcrit lui en avoit été confié, & qu'il l'avoit revû.

On ſe fioit aſſez volontiers pour cela à M. Conrart. Il avoit le jugement excellent, le goût delicat, & une critique ſûre & éclairée, qui perçoit dans tous les coins & les plis d'un Ouvrage. Il a eu la prudence de ne rien publier de ſa façon, & le peu qui en a paru n'eſt pas fort conſiderable. Peut-être que ne voulant que des chefs-

d'œuvres, il auroit bien eu de la peine à nous en produire un de sa tête : Car c'est le sort de la plûpart des Critiques de savoir reprendre, & de ne savoir pas mieux faire. Il ne semble pas qu'ils ayent le talent de parler ni d'écrire, tant ils sont secs & arides. J'en ai connu un, qui étant l'Arbitre de trois differentes Traductions que d'habiles Gens avoient faites d'une Ode d'Horace, les rebuta toutes trois : Surquoi étant prié de donner quelque chose de meilleur, il n'en put jamais venir à bout ; si bien que convaincu par lui-même, qu'il est plus aisé de s'imaginer une haute perfection que de la trouver, il jetta son Ouvrage au feu, n'osant pas l'exposer au jugement de ceux qu'il avoit condamnez.

¶ *Guillelmi Ader Medici, Enarrationes, de ægrotis & morbis in Evangelio. Opus in Miraculorum Christi Domini amplitudinem Ecclesiæ Christianæ elimatum. Tolosæ M. DC. XXI.*

Ce Livre de Guillaume Ader Me-

decin à Toulouſe, eſt curieux & ne manque pas d'érudition. L'Auteur y cherche, ſi l'on auroit pu guérir par l'Art de la Medecine, les Malades que Jeſus-Chriſt guériſſoit par Miracle; & fait voir pour concluſion, que les Miracles de Jeſus-Chriſt ſont d'autant plus merveilleux que les maladies dont il a guéri les hommes, étoient des maladies incurables.

Je ne ſai s'il eſt vrai; mais j'ai oüi dire à un ſavant homme qui avoit une connoiſſance particuliere des Auteurs du tems, que le Medecin Guillaume Ader n'avoit fait ce Livre que pour chanter la Palinodie; c'eſt à dire, pour deſavoüer un Livre qu'il avoit composé tout contraire à l'argument de celui-ci, où il prétendoit faire voir qu'il n'y avoit aucune des maladies dont il eſt parlé dans l'Evangile, qu'on ne pût guérir naturellement en obſervant les Régles d'Hippocrate & de Galien. La choſe étoit delicate; & comme elle auroit pu avoir de mauvaiſes ſuites pour Guillaume Ader,

ſes

ſes amis l'avertirent de ſe donner de garde du feu, & de tourner ſon Siſtême plus chrétiennement. Suivant ce conſeil, il prononça en public un Diſcours Latin, dans lequel il montroit que Jeſus-Chriſt nôtre Seigneur eſt le veritable Medecin de toutes les maladies, contre l'opinion de ceux qui enſeignent qu'elles ſe peuvent guérir par les remedes ordinaires, ou par l'artifice des Demons : ce qui eſt la doctrine de Paracelſe. Ce Diſcours de nôtre Medecin ſe trouve imprimé à la fin de ſon Livre & lui ſert d'Apologie.

¶ *De Judiciis & Pœnis Romanorum, de Officiis Vitæ Civilis.* Ce ſont deux petits Traitez qui furent imprimez à Bordeaux en un ſeul Volume, il y a environ trente ans; mais avec tant de fautes & ſi groſſieres, que M. Sallo dans ſes Journaux ne pût s'empêcher en loüant l'Ouvrage, de ſe plaindre de l'Imprimeur qui l'a ſi mal traité. Une ſeconde édition plus correcte & plus ample feroit plaiſir au Public.

L'Auteur de ce Livre eſt Meſſire Henry-François de Salomon Preſident à Mortier au Parlement de Bordeaux. Ce grand Homme merite bien que nous conſacrions ici quelques lignes à la gloire de ſon nom.

Marco de Salomon Noble Venitien, fut envoyé à Bordeaux par la République de Veniſe en qualité d'Ambaſſadeur auprés du Prince de Galles qui étoit en cette Ville. Il fut marié avec Demoiſelle Marie de Roque, dont il eut Arnaud de Salomon Ecuyer, Seigneur de Virelade, qui prit alliance avec la Demoiſelle de Château-Brian, Fille de noble homme Jean de Château-Brian Ecuyer, Seigneur de la Terre de même nom. Arnaud de Salomon eut pour Fils Mathurin de Salomon Ecuyer, Seigneur de Virelade, qui fut marié à Demoiſelle Marguerite de Saligny, Fille de Mathurin de Saligny Ecuyer, Seigneur de la Cour en Poitou. De ce Mariage ſortit Menaud de Salomon Ecuyer, Seigneur & Ba-

ron de Virelade, qui épousa le sixiéme Janvier 1616. Demoiselle Isabeau de Mettinier, Fille de M. Jean de Mettinier Conseiller du Roy en la Cour du Parlement de Bordeaux.

Menaud de Salomon eut pour Fils nôtre Henry-François de Salomon, qui n'a point laissé de posterité. Il avoit été Avocat General au Grand-Conseil à l'âge de vingt-deux ans. Il exerça cette Charge avec beaucoup d'honneur & de gloire durant neuf années entieres, & fut depuis Lieutenant General, & President au Presidial de Bordeaux. Il épousa Dame Isabeau de la Lanne, Fille de M. Lancelot de la Lanne Conseiller du Roy en ses Conseils, & President à Mortier au Parlement de Guiene.

M. de la Lanne étant mort, M. Henry-François de Salomon fut pourvû de sa Charge de President à Mortier; & le Roy l'honora du Cordon de Chevalier de l'Ordre de S. Michel, le 25. Jan-

vier 1634. en consideration des services qu'il avoit rendus à l'Etat durant les mouvemens de Toulouse & de Bordeaux. Il reçût l'Ordre des mains de M. le Maréchal de l'Hôpital.

¶ Il y a quelque chose de fort remarquable dans l'Histoire du Concile de Trente par Fra-Paolo, touchant ce qui se passa à la Diéte d'Ausbourg de l'année 1529.

„ Presque tous les Princes, dit „ cet Auteur, arriverent à la Dié„ te avant l'Empereur, qui ne s'y „ rendit que le 13. de Juin, & as„ sista le lendemain qui étoit la „ Fête-Dieu à la Procession avec „ le Legat, qui fut extrêmement „ mortifié de ce que les Princes „ Protestans ne s'y trouvoient pas. „ Mais pour avoir sa revanche, „ il fit tant auprés de l'Empereur, „ qu'il fut ordonné au Duc de Sa„ xe de venir à la Messe de l'ou„ verture de l'Assemblée qui se de„ voit faire le 20. & d'y porter „ l'épée devant l'Empereur, selon „ le devoir de sa Charge. L'Elec-

teur trouvoit que c'étoit contre- «
venir à sa profession s'il obéissoit ; «
& d'ailleurs se mettre en danger «
de perdre sa Charge s'il resistoit à «
l'Empereur. Mais ses Theologiens «
Disciples de Luther, le retire- «
rent d'embarras, lui disant, qu'il «
pouvoit sans blesser sa conscience, «
assister à cette Messe comme à «
une ceremonie civile, & non point «
comme à une fonction de Reli- «
gion, à l'exemple du Prophête «
Elisée, qui n'hesita point de «
permettre au General de la Mi- «
lice de Syrie, converti à la Foi, «
de s'incliner avec son Roy de- «
vant l'Idole, quand ce Prince s'a- «
puyeroit sur son bras. Conseil «
que les uns condamnoient, par- «
ce qu'on pouvoit conclure delà, «
qu'il seroit libre à un chacun «
d'intervenir à toutes les fonctions «
d'une autre Religion, comme à «
des ceremonies civiles, dautant «
que les pretextes de necessité ou «
d'utilité ne manqueroient jamais. «
Les autres disoient que chacun «
pouvoit licitement, quand il s'a- «

„ giſſoit de conſerver ſa dignité, „ ſon état ou les bonnes graces de „ ſon Seigneur, aſſiſter à toutes ſor- „ tes de fonctions comme civiles, bien „ que ce fuſſent des fonctions de „ Religion pour les autres ; & que „ ſi les nouveaux Docteurs en euſ- „ ſent toûjours uſé ou en uſoient „ ainſi à l'avenir, la porte ne ſe- „ roit pas ouverte à mille incon- „ veniens.

Pallavicin qui ſuit Fra-Paolo pas à pas en le refutant, dit la même choſe ; mais il fait remarquer la malice de Fra-Paolo, qui prend delà occaſion d'établir une méchante doctrine, ſous pretexte de l'exemple de Naaman, qui par le conſeil d'Eliſée aſſiſta à une ceremonie de Religion profane, pour conſerver ſa dignité & les bonnes graces de ſon Prince. Je n'ai pas l'original Italien de Pallavicin ; mais voici le Latin de ſon fidéle Traducteur Jean-Baptiſte Giatini. *Hinc arripit opportunitatem Suavis agendi furtim cuniculi, quo ſerpat quaſi pacifica fidelium in mentes Doctrina tabifi-*

ca. Cum debeat *(illius verba sunt in adducenda Elisei permissione Naamano habita) per illud exemplum licere cuique ad conservandam dignitatem seu ditionem suam, seu Domini sui gratiam, vel alterius eminentis viri, non recusare cuicumque rei operam impendere, cui tametsi alii assisterent tamquam religiosæ, ipse tamquam civili interesset.*

Cependant Pallavicin dans la suite de son discours, paroît revenir par ses explications au sentiment de Fra-Paolo, qu'il avoit condamné d'abord avec tant de hauteur. Quoique cette doctrine, dit-il, soit « vraye en un certain sens & avec « quelque restriction, comm 'en- « seignent les Theologiens ; neanmoins prise en general & dans « le sens de Fra-Paolo : c'est à dire « dans la vûë du dommage qui en « peut revenir, c'est ouvrir le chemin à l'heresie des Helcesceïtes, « qui nioient qu'on fût obligé de « rendre témoignage à la Foy par « des signes exterieurs ; & consentir à l'erreur de ceux qui croyent «

„ qu'il eſt permis ſuivant l'Ordon-
„ nance du Roy d'Angleterre d'en-
„ trer dans les Temples des He-
„ retiques, & d'y écoûter le Prê-
„ che : Erreur que Paul V. Sou-
„ verain Pontife a condamnée par
„ deux Brefs conſecutifs. Et cer-
„ tainement ſi les Martirs euſſent
„ eu pour Theologiens des gens
„ de l'opinion de Fra-Paolo, ils
„ ne ſe ſeroient pas laiſſé égorger,
„ pouvant fléchir les genoux, pren-
„ dre l'encenſoir, & faire d'autres
„ actions, qui conſiderées en elles-
„ mêmes, & regardées comme na-
„ turelles, n'ont point de raport à
„ la Religion. Ils auroient pu,
„ ſuivant une doctrine ſi commo-
„ de, prononcer les blaſphêmes
„ que leur ſuggeroient les Tyrans,
„ ſans pour cela engager leur con-
„ ſcience, pourvû qu'en dirigeant
„ leur intention ils n'euſſent pas
„ deſſein de blaſphêmer, mais ſeu-
„ lement de remuer la langue. Au
„ reſte il eſt vrai que toutes les fois
„ qu'une action ſe peut raporter à
„ deux fins, l'une civile, & l'autre
reli-

religieuse, on peut sans scandale " la prendre du côté du civil, éloi- " gnant de son esprit les idées de " Religion, comme cela paroît dans " l'exemple de Naaman. Mais quand " une action du consentement de " tout le monde, & selon l'usage " & la pratique, se raporte toute " entiere au culte religieux, & qu'il " ne paroît pas d'utilité qui oblige à " témoigner au dehors ce qu'on " croit au dedans; si ce culte est " faux & superstitieux, cette action " de quelque bonne intention qu'on " la couvre, est une impieté hor- " rible, & un renoncement de la " Foy. C'est la même chose à l'é- " gard de l'Ordonnance du Roy " d'Angleterre; car encore bien " qu'en certains cas il ne soit pas " défendu d'entrer dans les Tem- " ples des Heretiques, ni d'écouter " le Prêche, neanmoins si on le fait " dans la vûë d'obéir à la Loy " qui le commande comme une ac- " tion de Religion, cela est aussi " criminel que si on aprouvoit ou- " vertement ces actions impies. "

Propoſita doctrina quamvis in aliquo ſenſu, & aliquibus reſtricta conditionibus vera ſit, & à Theologis tradita; tamen generatim affirmata, & cum querimonia incommodorum qui ex ea omiſſa orirentur, quo pacto à Suavi affertur, laxat aditum, vel Helceſeïtarum hæreſi, qui negabant obligari quemquam ad fidem externis argumentis teſtandam, vel certe illorum errori, qui fas eſſe opinabantur, obtemperare legibus Anglorum Regis in adeundis Hæreticorum Templis, eorumque ibi prædicantibus audiendis, adverſus quam duplici diplomate ſanxit Pontifex Paulus V. Et ſanè ſi Martyres impegiſſent in Magiſtrum paria cum Suavi opinantem, forſitan haud paſſi fuiſſent ſe trucidari ne thuribulum attollerent genuque reflecterent, cum ipſis quoque prætendere licuiſſet, ea non exhiberi tanquam opera religionis, neque ad ea ſimulacra colenda, ſed tanquam ſimplices motus, qui ſuapte natura id non ſignificant. Quin & Magiſter uſque adeò in ea pacifica doctrina pro-

gredi potuisset, ut etiam doceret, absque ulla conscientiæ offensione fas esse illis exprimere blasphemias sibi à tyrannis imperatas, modò intenderent animo meram excitationem linguæ ac labiorum habere, absque voluntate per eam significandi ullum impium animi sensum. Quod ipsum nisi Deo displicuisset, haud profectò laudem tanquam Heroës mererentur, sed vituperationem tanquam inscii. Verum quidem est, quoties quædam actio ex hominum instituto duplicem ad finem, civilem alterum, alterum religiosum referri potest, tunc semota fidelium offensione, licere eum adhibere spectato solo civili, religioso minime comprobato. Hujusmodi planè fuit in Naamano genuum submissio, quò Dominum brachio fulciret. At verò cùm actio quæpiam vel ex condicto, vel ex usu hominum merè ad ritum religiosum refertur, nec apparet in ea ulla alia utilitas, cujus causa fieret; præterquam profiteri per eam foris Religionem quæ intus animo colitur; tunc certè, si ea Religio falsa est

ac superstitiosa, illius actionis exercitatio, quocumque tandem animo fiat, gravis est impietas, & contra Deum perduellio. Eáque propter, nefas itidem erat parere legi memoratæ Anglorum Regis; quandoquidem, tametsi non sit generatim interdictum honesta de causa Templa Hæreticorum ingredi, eorumque concionatores audire; tamen id agere ad obtemperandum legi, eà opera tanquam religiosa præcipienti, perinde est ac illa velut foris comprobare.

¶ M. de l'Etang étoit un Provençal, homme d'esprit & d'érudition, qui avoit commerce avec Messieurs de P. R. & qui s'étoit poli auprés de Madame de Sablé, qu'il écoutoit comme l'Oracle du siecle. C'est à cette Dame qu'il a dédié son Traité de la Traduction, ou pour mieux dire, les Régles pour aprendre à traduire le Latin en François. Sa maniere de traiter les choses est assez aprochante de celle que garde M. de Vaugelas dans ses Remarques sur la Langue

Françoiſe. Il ſe ſert de deux ſortes d'exemples, de bons & de mauvais, pour faire ſentir en quoi conſiſte proprement une bonne Traduction, par opoſition à une autre qui eſt méchante ou défectueuſe. M. l'Abbé de Marolles a le malheur de fournir aux mauvais exemples qui entrent dans ce Contraſte, pendant que de plus exacts fourniſſent aux bons, qui doivent ſervir de modêles dans l'Art de traduire. Il y a une reflexion dans le Prologue de cet Auteur qui me ſemble merveilleuſe. J'ai remarqué, dit-il, que ceux qui ont bien traduit les mêmes mots & les mêmes phraſes, ont tous pris un même tour, & ſe ſont tous ſervis d'une même façon de traduire: Tant il eſt vrai que tous ceux qui font bien quelque choſe, le font par une lumiere & une raiſon du bien, qui ne luit & ne ſe découvre bien ſouvent que dans les eſprits les plus épurez; & que tous ceux au contraire qui font mal quelque choſe, le font par

„ un défaut de cette lumiere & „ de cette raiſon du bien, qui n'é- „ clairant pas leurs eſprits les laiſſent „ dans l'obſcurité & dans les te- „ nebres. D'où il s'enſuit que tout „ ce qui eſt dans l'ordre & dans „ l'arrangement où il doit être, n'y „ eſt que par cet ordre & cette „ raiſon du bien qui a ſon princi- „ pe dans Dieu même ; & que tout „ ce qui n'eſt pas dans cet ordre „ immuable & éternel, eſt dans „ le deſordre & dans la confuſion.

Ces paroles de M. de l'Etang, qui ſont dignes de Socrates & de Platon, ou plûtôt d'un grand Theologien, m'ont donné une eſtime particuliere pour ſa perſonne, & fait ſouhaiter qu'outre ſa méthode de traduire le Latin en François, il eut enrichi le public, de quelques productions plus relevées & plus nobles.

¶ M. Ménage dans ſes Obſervations ſur la Langue Françoiſe, dit, qu'il a fait le mot de *Proſateur* à l'imitation de l'Italien *Proſatore*, pour dire un homme qui écrit

en Prose. ὁ πεζογράφος. On disoit auparavant *Orateur* : ce qui ne signifioit pas ce qu'on vouloit dire : car *Orateur*, est celui qui parle en public, ou qui compose des *Oraisons*. Ce mot de *Prosateur* nous étoit donc necessaire. Je l'accorde à M. Ménage, que ce mot nous étoit necessaire ; mais il me paroît être équivoque, & à mon sens il signifie plûtôt un homme qui compose des Proses à l'usage de l'Eglise, que non pas un homme qui fait de la Prose. Du moins quand on dit *Prosateur*, ces deux idées toutes differentes se presentent à mon esprit, & il faut que j'y pense, pour que je prenne ce mot dans le sens de celui qui le prononce. Au reste *Prosateur* n'est pas moins beau ni moins commode de quelque façon qu'il se prenne, que celui de *Versificateur*, pour dire un Faiseur de Vers, ou que celui de *Rimeur*, pour marquer un Faiseur de Rimes.

¶ Le même M. Ménage sur le mot de *Chevalier*, dit que Chevalier, c'est celui qui est d'un Ordre

de Chevalerie. *Chevalier de Rhodes* ; *Chevalier de Malte* , *&c.* Mais comme les Italiens apellent *Cavalieri* leurs Chevaliers , nous les apellons de même *Cavaliers* , & non pas *Chevaliers*. M. Ménage devoit ajoûter pour la perfection de sa remarque , que les *Cavalieri* Italiens , que nous devons apeller, & que nous apellons effectivement *Cavaliers* en nôtre Langue , ne sont pas des Chevaliers d'Ordre , mais seulement des personnes de distinction dans les Lettres ou dans les Arts. Par exemple, nous disons *le Cavalier Marin* , qui étoit un excellent Poëte ; *le Cavalier Bernin*, qui étoit un excellent Architecte ; mais en nôtre Langue , ce seroit abuser du mot de *Cavalier* , que de s'en servir pour marquer une personne de qualité , soit que cette personne fût d'un Ordre de Chevalerie , ou que ce fût seulement un titre d'honneur, tel qu'on les donne d'ordinaire aux Cadets des Maisons illustres. Ainsi quand M. Ménage ajoûte qu'il faut dire *le Cava-*

lier Gondi & *le Cavalier del Pozzo*, s'il entend parler des perſonnes de qualité de ce nom, que nous avons connus en Italie, il ſe trompe, & il faut dire en ce cas, *le Chevalier Gondi* & *le Chevalier del Pozzo* : Au moins puis-je aſſurer qu'à Rome, nous autres François, nous n'apellons point autrement ce dernier, qui étoit un homme de naiſſance & d'un rare merite, & c'auroit été une incivilité à nous de le traiter de ſimple Cavalier dans le ſens des Italiens, comme je viens de l'expliquer.

Ceci m'oblige à faire une autre remarque touchant M. Ménage, c'eſt que s'étant apliqué à la Langue Italienne, & ayant voulu dire beaucoup de choſes touchant les mœurs & le langage des Italiens, il auroit eu beſoin de faire un voyage en Italie, & d'y ſéjourner durant quelques années ; car quelque habile qu'il ait voulu paroître, ceux de la Nation voyent dans ſes Ouvrages quelque choſe qui ſent l'étranger & l'homme mal informé,

comme on remarque dans les Peintres de Flandre qui n'ont point étudié en Italie, quelque chose de Flamand, lors même qu'ils copient les Tableaux des meilleurs Maîtres de l'Ecole de Rome.

¶ *Tartuffo* en Italien signifie une Truffe : ce qui n'a nul raport avec le mot de *Tartuffe* employé dans nôtre Langue depuis quelques années pour dire un Hypocrite. M. l'Abbé Furetier interrogé sur l'étymologie de ce nom, répondit qu'elle étoit aussi inconnuë que celle du nom de *Moliere*, que Poquelin fameux Comedien avoit pris pour se faire distinguer entre les gens de sa Troupe ; & qu'au reste ce nom étoit pour donner bien des tortures aux Ménages à venir.

Il ajoûtoit que Poquelin ou Moliere avoit pris le sujet de sa Comedie du Tartuffe d'un Quatrain de Pybrac, qui est le cinquantiéme parmi ceux qui sont imprimez, & l'un des plus beaux de son Recuëil.

Voy l'Hypocrite avec sa triste mine,
Tu le prendrois pour l'aîné des Catons,
Et cependant toute nuit à tâtons,
Il court, il va pour tromper sa voisine.

¶ Il eſt aiſé de montrer par les anciennes Monnoyes de Suede, que les Armes de ce Royaume ont toûjours été trois Couronnes, avant même que la Suede, le Dannemark & la Norvege fuſſent réunies ſous Marguerite la Danoiſe en 1376. *Nummorum horum genuinæ vetuſtatis Archetypa ſervantur, viſunturque in Eliæ Brenneri Sueo-Gothico Nummophylacio, quòd magnâ curâ, nec exiguâ impenſâ per annos jam xxx. inſtruxit, & non ita pridem edito libro ſingulari complexus eſt.*

Nous avons dans le Recueil des Monnoyes de Suede, une Piece de Monnoye du tems d'*Olaus Tretelia*, ſur laquelle ſont gravées trois Couronnes. On voit auſſi trois Couronnes ſur les Monnoyes d'*Amundus Kolbrenna* ou le *Charbonnier*, de l'an 1019. Et ſur les Monnoyes de *Philippe* fils d'*Halſtan*, de l'an 1080. de *Ragvvaldus Knaphofde*, de l'an 1130. de *Svvercherus*, Moreri l'apelle *Suetcher*, de l'an 1138. d'*Ericus IX. Cognomento Sanctus*, de l'an 1150. de *Canutus*, de l'an

1168. de *Jean I.* de l'an 1219. de *Brigerus Jærl. Prorex.* de *Magnus Ladulas*, ou *Magne l'Adulte*, de l'an 1277. de *Birgerus Magni*, ou *Fils de Magne*, de l'an 1291. d'*Ericus Magni*, de l'an 1360. & enfin d'*Albert Megalopolitain*, de l'an 1360. aprés lequel les trois Couronnes de Suede, de Dannemark & de Norvege, se trouverent réunies en la personne de Marguerite la Danoise dont nous avons parlé.

¶ Il y a eu en Suede depuis environ trois cens ans six Ordres de Chevalerie. 1. *Ordo dictus Seraphicus à Rege Magno Erici filio cognomento Smek, circa Ann. Chr. 1334. aut 1343. institutus.* Le Colier de cet Ordre étoit une chaîne d'Or, avec des Seraphins & des doubles Croix entrelassées, & une Medaille pendante, sur laquelle étoit gravé le Nom de Jesus.

2. *Ensifer seu Baltei Militaris.* Le Colier de cet Ordre étoit des Sabres avec les Baudriers roulez, & au bout un Sabre avec son pendant,

3. *Brigittinus seu Brigittianus Ordo, qui circa Ann. Chr. 1396. in Suecia floruit.* Les Chevaliers de cet Ordre portoient pour marque de distinction une Croix épatée sur un Globe flamboyant.

4. *Regis Erici XIV. Equitum Ordo, dictus S. Salvatoris, in coronatione ejus, Ann. 1561. institutus.* Le Colier étoit à peu prés comme celui de l'Ordre Seraphique, avec une Médaille pendante, sur laquelle étoit empreinte l'Image du Sauveur.

5. *Regis Joannis III. Equester Ordo, ab Agno Dei nomen sortitus, adversus Ruthenos, Ann. 1569. creatus.* Au bout du Colier, qui étoit assez semblable à celui du Sauveur, pendoit un agneau pour marque de distinction.

6. *Ordo Amarantinus à Christina, Regina Sueciæ; Ann. 1651. institutus.* Le Colier étoit deux Branches de Laurier, reliées d'un ruban, avec cette Devise Italienne, *Dolce nella memoria.* Ce que cette Princesse entendoit des Victoi-

res du Roy ſon Pere, Guſtave Adolphe III. ſurnommé le Grand.

L'E'LOGE
DE L'ILLUSTRE RIEN.

Traduit de l'Italien d'*Angelo Gabrieli Nobile Venetiano.*

„ ¶ RIEN eſt un Illuſtre in„connu qu'on ne peut aſſez „faire connoître, & que chacun „a intereſt de beaucoup étudier.

„ Il eſt incommenſurable, indi„viſible, indefini. Il eſt le com„mencement, le progrés & la con„cluſion de toutes nos vanitez. Il „eſt tout, & n'eſt rien; il fait „tout, & ne fait rien; il eſt par „tout, & n'eſt nulle part: Toû„jours conſtant, toûjours unifor„me, toûjours lui-même.

„ Plus ſubtil que la lumiere, il „nous éblouït; plus étendu que „l'Ocean, il abſorbe toutes nos „vûës & nos penſées. Ses débor„demens ſont inconcevables. Il „remplit l'eſprit & le cœur ſans

les remplir, les possede sans les “
posseder, & les occupe sans les “
occuper. Son vuide fait sa pleni- “
tude, & sa plenitude fait son “
vuide. Sa sterilité est feconde, & “
sa fecondité est sterile. “

Il se répand à grands flots dans “
l'imagination & dans la memoire. “
Il surprend l'entendement, & “
donne échec-&-mat à la raison. “

Il remuë, excite, allume, “
éteint & fait mourir les passions. “
L'amour & la haine, la joye & “
la tristesse, la force & la crainte, “
lui cedent & lui obéissent tour à “
tour. “

Il se jouë de nos sens & les re- “
paît d'illusions; & par une ma- “
gie dont l'on ne se défie point, il “
se fait voir dans les couleurs, “
écouter dans les sons, flairer dans “
les odeurs, goûter dans les vian- “
des, & toucher dans les corps “
sous le nom emprunté de *je ne* “
sai quoi. “

On ne peut se défendre de ses “
fourberies, ni se démeler de ses “
intrigues. A peine l'homme est- “

„ il né, que ce ſubtil Rien prenant „ les devants, l'obſede, & ſait bien „ empêcher par ſes menées, que „ quelque choſe de réel l'occupe & „ s'en rende le maître. Pour cela „ il fait mille tours de ſoupleſſe, & „ ſe déguiſe en toutes manieres. Il „ ſéduit le Pere, la Mere, la Nou- „ rice, les Amis & les Serviteurs „ de la maiſon, ſe place ſur leur „ langue & les fait bégayer pour „ arriver à ſes fins. Il agîte leurs „ bras & leurs mains; & par cet ar- „ tifice, il s'imprime dans cette ame „ tendre & incapable de reſiſter, „ ſi bien qu'avant qu'on ſache en- „ core rien dire, ni rien faire, on „ a déja apris à ne rien faire & à „ ne rien dire tout le reſte de la „ vie.

„ Mais c'eſt bien pis à la ſortie „ du berceau: car alors ce Rien ſi „ vif & ſi ſouple, s'accommodant „ au tems & aux perſonnes, ſe „ preſente ſous le perſonnage d'un „ grave Pédagogue, qui vient pré- „ parer par ſa vigilance & par ſes „ ſoins cette terre nouvelle à re-

cevoir

cevoir les semences d'un Rien " coloré de quelque chose en aparence, qu'on ne déracinera jamais. "

Sûr de son coup, il jette de la " poudre aux yeux des Parens, & " leur dépeint les Colleges comme " des Palais enchantez, où pendent " de toutes parts les Mîtres, les " Crosses & les Couronnes. "

On a beau vouloir les détromper, ils n'écoutent point de conseil. La coûtume l'emporte sur " le devoir, & sans penser à ce que " la nature leur recommande, ils " renoncent à l'éducation de leurs " enfans, & les releguent sans pitié " dans un Païs barbare, où le grand " Rien exerce sur la jeunesse un " empire plus dur, que celui des " Ottomans sur les enfans de tribut. "

Là des Sacrificateurs en deüil, " & tout boufis de rien, ne respirant que le sang, mettent la " main sur la victime, & par des " paroles barbares & inintelligibles, " la consacrent pour toûjours au " culte du grand Rien, dont ils "

„ font eux-mêmes les idolâtres.

„ Les Sciences dévoüées à l'usage de Rien, viennent à la file
„ enſorceler le jeune éleve, & lui
„ faſciner les yeux.

„ La Grammaire toute courbée
„ ſous le fardeau de ſes Régles
„ onereuſes, marche la premiere,
„ & s'éforce de lui faire goûter à
„ longs traits l'amertume de ſes
„ Rudimens.

„ La Réthorique plus riante,
„ mais auſſi plus vaine & plus
„ trompeuſe, s'offre de lui apren-
„ dre l'éloquence & l'art de per-
„ ſuader, pour ne lui donner en-
„ fin aprés bien des façons, que
„ l'art mal ajancé de ne rien dire
„ en beaucoup de paroles.

„ La Philoſophie à ſon tour, ne lui
„ promettant pas moins que la poſſeſ-
„ ſion entiere & paiſible de la ſageſſe,
„ ne lui laiſſe au bout du compte,
„ dans un tas d'écrits inexplicables,
„ que la méthode de perdre la rai-
„ ſon à force de raiſonner, de toû-
„ jours diſputer & de ne jamais
„ rien conclure.

Enfin les Mathematiques, bien « que fondées ſur des principes plus « certains, abandonnant pour l'amour de rien ce qu'elles ont de « ſolide, viennent rompre la tête « du bruit de leurs propoſitions chimeriques «

Que ſi le jeune Eleve pouſſé « d'ambition, veut s'élever à des « ſciences plus hautes, qui frayent « le chemin aux charges & aux « honneurs de la République, le « Rien lui tend la main, & lui « vend à bon marché des licences, « qui coûteront un jour bien cher « à la veuve & à l'orphelin. Il « le rêveſt comme un petit Roy « de pourpre & d'hermine, & le « couronne d'un chaperon & d'un « bonnet, enſeignes redoutables « de ſa majeſté. «

Ce n'eſt pas encore tout. Le « Rien ne laiſſe pas là ſon homme: « Il le conduit des Ecoles dans le « monde, & change avec lui de « perſonnage en changeant de theatre. Il ſe rend le compagnon in- « ſeparable de ſa fortune & de ſes «

„ avantures, Par tout où il va,
„ par tout il le ſuit, & même juſ-
„ qu'au tombeau.

„ Qu'on entreprenne tout ce
„ qu'on voudra, qu'on aille à droit
„ ou à gauche, qu'on monte ou
„ qu'on deſcende, le grand Rien
„ ne quitte point la partie. Il eſt
„ comme l'air qui ſe trouve en
„ tout lieu. Il nage en grande
„ eau à la Cour, il triomphe à
„ l'armée, il tient ſa gravité dans
„ le Senat, il ſe tourmente dans
„ le negoce & dans les affaires ; il
„ régne ſur mer & ſur terre, à
„ à la Ville & au Village.

„ Sage & fin politique, il s'ac-
„ commode à toutes ſortes d'hu-
„ meurs & d'inclinations. Un Her-
„ mite ſur un Roc, un Berger
„ dans la Campagne, un Pareſſeux
„ à l'ombre, un Gueux au Soleil,
„ ne ſont pas moins ſa proye qu'un
„ Creſus au milieu de ſes treſors,
„ qu'un Sardanapale dans la bon-
„ ne chere, & qu'un Alexan-
„ dre à la tête de ſes Armées.
„ Il ne diſtingue point la Couronne

d'avec la cale, ni le Sceptre d'a- "
vec la houlette. Pourvû qu'il ait "
son compte : aux dépens de qui ? "
Il n'importe. "

Il fait la joye des enjoüez, la "
tristesse des mélancoliques, la ré- "
verie des réveurs, les visions des "
fanatiques, la delicatesse & les "
maladies des doüillets. Il endort "
les flegmatiques, réveille les san- "
guins, excite les bilieux & les co- "
leres, & fait crier, pleurer & "
rire les femmes & les enfans. "

Il donne à penser & à parler "
à tout le monde. Il est de toutes "
les conversations & de toutes les "
parties. Il fournit matiere aux "
Auteurs & les fait écrire. Il me "
fait écrire moi-même, & c'est "
pour l'amour de lui & par ses "
insinuations que je lui crayonne "
cet Eloge. "

Les plaisirs, les jeux, les bons "
mots, la comedie, l'opera, la "
mode, le luxe, la vanité, le "
point d'honneur, l'ambition, les "
préséances, sont de sa jurisdiction "
& de son ressort. "

„ La guerre & la paix, les com-
„ bats & la victoire, les émotions
„ populaires, les rebellions, les
„ incendies, les pertes, les nau-
„ frages dépendent de lui.

„ Tous ces grands mouvemens
„ des Républiques qu'on attribuë
„ à des causes profondes : Toutes
„ ces actions si éclatantes des He-
„ ros, dont l'on va chercher les
„ ressorts dans la liaison d'un grand
„ courage avec un rare génie ; en-
„ fin toute cette agitation du mon-
„ de, tout ce flux & reflux de
„ peuple dans les Villes, toute cet-
„ te foule d'hommes, de femmes,
„ d'enfans, de Laquais qui courent
„ comme des fous par les ruës, tous
„ ces gens qui se poussent, qui se
„ battent, qui s'injurient, qui se
„ salüent, qui s'embrassent ; les ca-
„ rosses qui roulent, les fardeaux
„ qu'on porte, qu'on tire, qu'on
„ traîne, les maisons qui tombent
„ & qu'on reléve, le bruit des ar-
„ tisans, les cris & les clameurs
„ de la populace, & mille autres
„ choses qui sautent aux yeux,

ſont les effets & le jeu de Rien. «

Mais ce qui ſurprend davan- «
tage, c'eſt que Rien étant ſi vif «
& ſi agiſſant, il ſoit ſi peu con- «
nu; & qu'étant ſi peu connu, «
il ſoit neanmoins cheri, ſervi, «
reſpecté & adoré de toute la «
terre. «

Le Paganiſme lui a conſacré «
des Temples & des Autels. L'A- «
theïſme en a fait ſon Dieu, & «
la ſuperſtition lui rend un culte «
religieux. Les peuples le crai- «
gnent & tremblent en ſa preſen- «
ce. Les Potentats le ſervent la «
Couronne ſur la tête. Les Favoris «
le careſſent & lui rendent des «
hommages. Les Braves lui font «
des ſacrifices Et les Courtiſans «
lui brûlent de l'encens. «

Les Magiſtrats ſur leurs Tri- «
bunaux, l'écoutent en ſilence. «
Les Politiques le redoutent. Les «
Philoſophes le reverent: Et les «
Savans, aprés avoir circulé tou- «
te leur vie au tour des ſciences, «
en reviennent à déclarer à ſa «
gloire, que tout ce qu'ils ſavent «
n'eſt rien. «

„ C'eſt un plaiſir de voir les Au-
„ teurs par troupes lui faire la
„ cour, & tirer de ſon épargne,
„ avec bien des ſoins & de l'in-
„ quietude, les profuſions qu'en-
„ ſuite ils viennent répandre ſur
„ le peuple. Les Avocats les plus
„ ſinceres ne craignent point d'être
„ prévaricateurs, & d'abandonner
„ leur cauſe pour ne plaider que
„ la ſienne. Les Déclamateurs le
„ paraphraſent, l'amplifient & l'é-
„ talent avec pompe. Les Poëtes
„ le parent, & le couvrent d'or &
„ de clinquant. Et il n'eſt point de
„ bel eſprit, qui ne ſe faſſe hon-
„ neur d'être un beau & grand di-
„ ſeur de rien.

„ C'eſt lui que les Antiquaires
„ cherchent & admirent ſur des
„ Médailles uſées, dans des inſcri-
„ ptions éfacées, & parmi les rui-
„ nes d'Athenes & de Rome.

„ C'eſt lui qui ſert de baſe &
„ de fondement à nos Genealogies,
„ & qui enfle & groſſit les Mé-
„ moires d'Etat & les Hiſtoires.

„ C'eſt lui que les Aſtronomes
„ contem-

contemplent ; & c'eſt ſur lui que « roule la pluralité des mondes, & « les autres nouvelles hypothéſes « qui ſont l'amuſement des curieux. «

C'eſt lui que les Chimiſtes trou- « vent immanquablement au bout « de leur grand œuvre ; que les Me- « decins promettent ſans caution, « & que les Philoſophes modernes « nous donnent ſous les titres ſpé- « cieux de vuide, de matiere ſubti- « le & d'étenduë intelligible. «

Les Arts auſſi-bien que les « Sciences contribuent à ſon état « & à ſa gloire. L'Architecture « lui dreſſe des colonnes & des arcs « de triomphe ; la peinture lui don- « ne du corps & de la couleur, & « la ſculpture du relief. «

L'or, l'argent, les métaux, le « bois rare & les pierres précieuſes « ſont deſtinées à ſon uſage ; & il « n'y a point de machine qu'on « ne remuë, & d'artifice dont l'on « ne ſe ſerve pour en relever le « prix. «

Enfin tous les hommes ſont ſi « attachez à Rien, que ce ne ſeroit «

„ jamais fait si l'on en vouloit écri-
„ re tout le détail. Il suffit de di-
„ re pour terminer ce discours,
„ que toutes les choses de ce mon-
„ de s'en vont & se raportent à
„ rien ; qu'on se repaît & qu'on
„ ne s'entête que de rien ; que
„ c'est pour rien qu'on plaide,
„ qu'on dispute, qu'on se tuë &
„ qu'on se damne, les hommes ne
„ remportant de leurs inquietudes
„ & de leurs travaux sur la terre,
„ que la honte d'avoir été les du-
„ pes de rien.

Ambitieux, troupe importune,
Hannetons étourdis, volages papillons,
Dupes de la faveur, joüet de la fortune,
L'honneur que vous cherchez, vaut moins que des haillons.

Et vous Avares, mauvais riches,
Que la cupidité ronge jusques aux os,
Couvez des yeux vôtre or, cachez-le dans vos niches,
Vôtre esprit pour cela, n'est pas plus en repos.

Criez Docteurs, faites merveilles,
Comme des Coqs fâchez, montez sur vos ergots:
Ce que vous obtiendrez par vos penibles veilles,
Ne vaudra pas les hards de nos moindres fagots.

L'honneur, le ſavoir, les richeſſes,
Où vous établiſſez vôtre ſouverain bien,
Ne ſont à dire vrai, que de ſotes foibleſſes,
Que des ſonges trompeurs, & un éclat de rien.

¶ Adieu ſiecle avec qui j'ai paſſé les plus beaux jours de ma vie. Je te quitte ſans regret, comme j'ai joüi de toi ſans inquietude. Tu n'as point été pour moi ni un ſiecle d'or ni un ſiecle d'argent, ni auſſi un ſiecle de fer ou d'airain: Content d'un bien mediocre, de ma maiſon, de ma fontaine, de mon pré & de mes moutons, de deux ou trois amis & de quelques livres, je n'ai point eu de plaiſirs dont je doive me repentir, ni de peines aſſez grandes pour troubler mon repos. Le monde a été pour moi un vaſte theatre, qui toûjours changeant & toûjours avec des décorations nouvelles, une nouvelle Scene & de nouveaux Acteurs, a fourni à mon eſprit plus d'amuſemens que Salomon n'a jamais eu de plaiſirs, & plus de preceptes pour le réglement de mes mœurs, que tous les Sages de la Gréce &

de Rome ne nous en ont donnez dans leur livres. Tantôt j'ai vû la Scene ensanglantée, tantôt je l'ai vûë semée de fleurs ; tantôt un triomphe, tantôt une nôce ou une fête, tantôt des batailles perduës, des Villes sacagées, des Rois détrônez, des meurtres & des funerailles, ont fourni d'entretien à mon esprit oisif. Jamais de Tragedies sans intermede, sans mommerie & sans farce ; & jamais farce ni mommerie sans un serieux, qui tout d'un coup vient saisir & surprendre. Commencez-vous à rire, aussi-tôt survient une occasion de pleurer : Pleurez-vous, aussi-tôt il faut rire, & laisser essuyer vos larmes à des sujets de joye, qui font pleurer & gémir ailleurs : Toûjours deux faces sur le theatre, l'une gaye & agreable, & l'autre triste & ridée : Ce qui réjoüit Lycidas, afflige Damon ; & quand Damon se console, Lycidas commence à se desesperer : Mais le merveilleux, c'est que tel qui rit d'un Acteur, est lui-même un au-

tre Acteur, qui donne ſujet de rire à celui dont il ſe moque. Le theatre divertit le parterre, & le parterre divertit le theatre. Chacun eſt la dupe de ſon voiſin, parce que chacun a ſon foible & ſa marotte. La Ville donne l'*Opera* à la Cour, la Cour le donne à la Ville.

Les Philoſophes dédaignent la fortune, la fortune dédaigne les Philoſophes, & les réduit à manger une ſoupe froide dans une écuële de terre ou dans un pot caſſé, pendant qu'elle fait ſervir à des Scelerats des mets delicieux dans l'or & dans la porcelaine. Les Miſanthropes font le procés au monde, & le monde condamne les Miſanthropes. Chaque Tartufe a ſon Moliere, & chaque Moliere a ſon Tartufe qui peſte contre lui. Nul fou n'eſt fou à ſes propres yeux, toute nôtre folie, tous nos défauts, tous nos vices ſont dans les yeux de nôtre voiſin, qui eſt aveugle pour lui-même.

Aſſis à mon aiſe dans ma loge,

la tête apuyée ſur le coude, & la vûë attachée ſur le theatre, j'ai fait ces réflexions & mille autres, toûjours plus abondant en penſées qu'en vertus effectives. Mais à la fin devenu vieux, & obligé de tirer le rideau, je laiſſe à mes ſucceſſeurs les Philoſophes, de faire des reflexions ſur le ſiecle où nous allons entrer. Siecle qui ne vaudra pas le nôtre; tout en ce monde allant de pis en pis, & aucun ſiecle n'étant au gré des hommes tant qu'il dure & qu'on en porte le fardeau: C'eſt toûjours le ſiecle paſſé, & même le plus éloigné qui eſt le meilleur; & c'eſt dans cet éloignement que conſiſte tout cet or & cet argent des premiers tems, qu'ont feint les anciens Poëtes. Moi-même, à meſure que le ſiecle où je ſuis né s'avance & me quitte, je commence à l'aimer davantage, à excuſer & pallier ſes défauts; & je ſerois trés-porté à faire ſon Apologie, ſi je n'étois ſûr que dans cinquante ans des peuples entiers diront en gémiſſant:

Ah ! qu'il étoit doux de vivre du tems de nos Peres : Chacun ſous ſa vigne ou au coin de ſon feu, ſans Tailles & ſans Subſides, y mangeoit en paix ſa galette, & bûvoit ſon pot au lait.

¶ *Heſperides, ſive de Malorum aureorum cultura & uſu.* Ce Livre de la culture des Citrons & des Oranges, eſt de Jean-Baptiſte Ferrari de Sienne. Tout l'Ouvrage eſt utile & curieux : La Fable s'y trouve mêlée d'une façon aſſez poëtique, quoique le Livre ſoit écrit en proſe. La Latinité en eſt belle ; mais le ſtile en paroît un peu plus ſublime que le ſujet ne le demande. Virgile & Pontanus, tous Poëtes qu'ils étoient, ont ſû ſe borner au ſtile mediocre dans des Ouvrages de ce genre.

Si l'on faiſoit une nouvelle Edition de ce Livre, on y pourroit joindre les Odes Latines de M. le Roux, qui ſe trouvent dans les Cabinets de quelques Curieux ſous ce titre.

HORTUS HESPERIDUM:
SIVE
CITRI ARBORIS
Origo, Decus, Laus, Cultus
C. P. R. C.

ODE I.

Thalia blandi munere carminis
Præsens laborum tædia fallere,
Nunc plectra tentas, pollicisque
Scita mei moderaris ictum:
Non ut supinis ardua collibus
Descendat Ilex, aut rabiem exuant
Tigres: & impulsas retrorsum
Hebrus agat violentus undas.
Hæc curet Orpheus: quique sono Lyræ
Thebana vates mœnia condidit;
Cum membra muri sparsa motis
Sponte sua coiêre saxis.
Me vis canentem, vis trahit acrior
Et major implet spiritus: auferor
Visurus arentes per Afros
Herculeæ monimenta clavæ.

Jam jam patescunt atria postibus
Fundo revulsis : jam fuga Virgines
Avertit : obscurasque lucus
Religione sacer tuetur.
Atqui neque aurum bellua pervigil,
Nec se tuetur : fusa sed ad pedes
Victoris, horrendum per herbas
Cum sanie evomuit furorem.
Te vindicem orbis, grata decentiùs
Citrus coronat, quam fera populus :
Lucesque vernantis metalli
Dives, & exuvio superbus.
Fœtus odoros & genus inseris,
Profers & usu : nec sine Numine
Perrumpis Atlantea regna
Hesperidum populatus hortos.
Longum invidendas pestiferis opes
Possedit arvis sæva rapacium
Nutrix ferarum, virulentûm
Arida terra parens Draconum :
Quæ jurè vastis æquoribus procul
Abscissa fugit : (sed melior Deus
Gentesque, terrarum tractus
Arbitriis moderatur æquis.)
Laboriosi viribus Herculis
Asserta, fulges clariùs Indicis
Arbos lapillis ; ut per orbem
Sole alio, potiore cultu

Ramos propagas. Græcia, te ſuis
Gratante Nereo, dedicat Inſulis,
Et rura quæ flavis hydaſpes
Ditat aquis, tibi grande munus
Ceſſere Medi : te, gemini æquoris
Bætis tyrannus, ceu ſibi propriam
Jam vindicavit : te beatus
Auriferis Tagus emit undis.
Te pronus ambit Mincius : & tuis
Aſſurgit ingens Tybris honoribus
Quâ parte fælicem peragras
Italiam, placidæque genti
Miras odorum delicias facis.
Vates euntem carmine proſequar
Seu tangis Alpes, ſeu propinquum
Littus amas, Ligurumque rupes
Ibis per Urbes, arvaque fertilis
Fœcunda glebæ : te Rhodanus celer,
Te noſcet effuſus Garumna,
Et Liger imperioſus, alveo
Stringente ripas : ibimus, ibimus
Ad uſque magni flumina Sequanæ :
Hîc meta curſus, hîc benignis
Hoſpitiis opulenta ſedes.

ODE II.

Formoſa Mauri Filia littoris
Ut ripa juvit te vaga fluminis,

* * * * *quâ valentes*
Credis humo ſine fraude, truncos!
Ut innocenti culta manu evenis,
Curvaſque ramos! ut foliis amas
Umbrare ſecuros Piorum,
Valle ſub Elyſiâ receſſus.
Has læta ſedes pax alit, & fide
Concors amoris gratia mutui:
Et vis honeſti pulchra, gentis
Grande ſatellitium beatæ.
Gens illa rerum fortiter abſtinens,
Cœleſte terris jam colit otium,
Altaribus devota Sanctis,
Plena Deo, pietate ſimplex.
Neceſſitatis corporeæ jugo
Attrita, Cæli ſplendet amoribus:
Longeque deſpectare gaudet
Sepoſitas animoſa terras:
Dejecta nunquam: dum latebra ſedens,
Vitæ labores ſpe fovet anxios
Fælice. Fortunâque major
Nil dolet, aut metuit, vel optat.
Sacro coërcens ara ſilentio
Secum eſſe curat: neſcia fallere,
Fallique, ſuſtentat perennem
Conſilio, & gravitate famam.
Non hic pudicis æmula moribus,
Falſo probroſam diſſimulat toga

Candore vitam : non ſuperbæ
Laudis amor tetricos obarmat
Larvâ Catones : fictaque ſanctitas
Cadaveroſa triſtis imagine
Mortis colores ore pallet,
Ægra palam, ſtolidæque plebis
Exultat atrum lambere ſanguinem
Suſpirioſo murmureganniens :
Qualis doloſæ vox Hyænæ
Per tenebras homicida ſævit :
Nulloſve in uſus hîc malè divitis
Congeſta gazæ pondera delitent :
Sed largitatis flumen ingens
Civibus obſidione preſſis
Hinc manat olim, credite poſteri ;
Cum plena virtus ubere ſe pio
Effudit ; in commune dives,
Dura ſibi, miſeris benigna.
Plantæ feraces, hæc loca ſæculis
Servate longis ; Sydereas apes
Mulcete : proventuque largo
Mellifluas onerate cellas.
Sic vos nec urens flamma caniculæ,
Nec tenet atris Jupiter imbribus :
Nec grando, ventorumque veſtros
Prælia decutiant honores :
Sic vos venenis ſtellio, nec ferax
Tangat ſalivis, dente nocentior

Limax : neque inſpiret furentem
Igne luem ſcelerata Campe.

ODE III.

Autumnus, Æſtas, Verque novum ambiunt
Una hac paſciſci fœdus in arbore :
Queis terra, jucundoque mitis
Obſequio famulatur æter.
Namque ut morantem cornibus aureis
Pulſavit annum Taurus, & horridam
Non ſegnis amoviſſe brumam,
Imbre ſolum, Zephiro reſolvit :
Impune ſulcis cùm ſata prominent ;
Et cùm maritum barbara jam protris
Sectatur, implumeſque nidos
Mœſta ſuper veterem renarrat
Progne querelam : cumque paludibus
Ludens Olorum exercitus inſtrepit :
Curſuſque pronos jam quietis
Flumina continuere ripis :
Pulchrum intueri longa per atria
Fortes colonos fervere vectibus,
Urgere contento gementes
Fune rotas : oneri timere.
Seu tecta ſolvunt lignea machinis,
Vallos vel aptant : ſive humeris agunt
Urnas curules, ſubque divum

Auriferam, sine clade, sylvam
Efferre certant : dum celebri juvat
Hyberna linquentem hospitia insequi
Clamore. Pilentis per Urbem
Sic sacra pensilibus feruntur :
Sic, sic triumphi fercula lucidus
Ostentat ordo : sic populi fremunt,
Plauduntque hiantes & sequuntur
Longam oculis, animisque pompam.
Quacumque spectes, sectaque per vias
Mirêre justo compita limite,
It fulgor ingens, suavis unde
Risit humus, micuitque cælum.
Cælum hanc benignis educat imbribus
Et temperato sole fovet ; fovet
Exuberantem læta tellus
Luxuriem radiantis auri.
Tum sumtuoso tegmine frondium
Et flore cano discolor albicat :
Tum Citrus ad plenum superbit,
Visa modis pretiosa miris.
Æstiva fœtu, Verna coloribus
Fœlix odorum, vi medica potens
Ut gestit Autumnum jocosis
Attonitum recreare monstris.
Pro quo racemos ipse manu abscidit ;
Vincire longis tempora pampinis
Fastidiosus, citreamque

Imposuit capiti coronam.
Hac Ver nitentem fronde premit comã
Et ridet Æstas (nec Cererem latet)
Flaventibus mutasse pomis
Arida serta, leves aristas.

ODE IV.

Ventosa Vatum desine somniis
Et fabulosis fidere laudibus
Phœbæa Virgo; quæque nescis
Honorifico Jovis igne tangi:
Spectanda baccis laurus agrestibus
Hîc pone fastus: suspice, suspice
In poma latescentis auri
Delicias: varios colorum
Mirare cultus; & faciem arboris
Gratum comanti vertice splendidam
Luxumque, nativamque pompam
Supplicibus venerare ramis.
Non sponte cedis: sed magis invides,
Si quando sacris pendula postibus
Divûm renidet: seque pulchro
Conspicuam exhibuit triumpho.
Ardent pyropis mala rubentibus:
Gemmansque puris par nivibus nitet
Florum supellex, & perenni
Frondea sylva viret smaragdo:
Aurum smaragdis spissius Illitum,

Pallere vivum dissimulat jubar :
Ceu nubis obtentu laborat
Sol nitidos aperire vultus.
Æstate sed cùm vix media suis
Jam mite Cœlum risit Etesiis :
Jam-jamque pubescens metallum
Pensilibus micuit corymbis :
Sub luce quales purpureâ tremunt
Leni crepantes, murmure bracteæ,
Ut fortè venti stant aperto
Aëre, sub foliisque ludunt :
Cultis honestum non aliter caput
Ostendit arvis dives, & aureo
Pomona tempestiva fœtu
Incubat arboribus coruscis :
Lucemque blandâ luce repercutit :
Passis-ve totam frondibus excipit,
Gavisa solis concolores
Ignibus exposuisse gazas.
Quàm delicatis prodigia surculis
Natura favit ! Poma quis explicet,
Succosque, diversosque mores,
Et genus, ambiguumque nomen ?
Quin, sive ramum docta secat manus,
Messes-ve florum sedula colligit ;
Festasque distinctis per artem
Frondibus implicuit corollas.
Non usitatis Citrus odoribus

Perfundit auras : Myrrhea dulcius
Non gutta fragrat : quæque sudat
Balsama corticibus recisis :
Atque ipsa sævis auxilium malis
Succurrit : atrox sicubi pocula
Infecit, & nigris noverca
Vim magicam apposuit venenis ;
Succurrit, & cum corpora febribus
Exhausta languent : & vitio aëris
Cùm pestis incumbens sepulchris
Immeritas populatur Urbes.

ODE V.

Quæ nunc, Coloni strenuus eloquar
Ruris Magister, figite posteris
Servanda, mansuroque saxo
Per memores celebrate fastos.
Rerum acer usus temporis & loci ;
Cœlique mores temperat artifex
Expetus, exemplisque fidens
Fertilibus dominatur arvis.
Ne pestilentis spiritus Africi
Rubiginosa tabificus lue,
Uvisque maturis acerbus
Auster, odoriferisque Citris
Incesset hortos : antè locum elige
Convalle montis fraudibus invium,
Pinguemque, defensumque textis

Sepibus, arboreâque ſcenâ
Obverte Cauris terga minacibus
Solers : & Euris objice parietem :
Si frigus, intractabiliſque
Sævit Hiems, tege crate ſtirpes
Frondentis auri : ſterne fimum : excita
Fumos volantes : fer paleis opem :
Aut nulla ſi Cœli furorem
Ars ſuperat : poſitas in urnis
Ne quà laborent occule providus
Auſpex, & apto ſub lare protege,
Quà ſol apricis hoſpitales
Injiciat radios feneſtris
Dum Ver recurrit : nec tamen ignibus,
Nec parce lymphis : irriguos amant
Fontes : & ex æquo recuſant
Ferre ſitim, horribilemque brumam.
Hyberna jam nunc otia tranſige
Curas per omnes : digere menſtruum
Per ſydus Æſtatis labores :
Conſule ſeminibus parandis.
Uliginoſo lætior ubere
Putrique Citrus provenit : ignibus
Incende glebas : frange raſtris :
Inque fimum, cineremque miſce.
Plantariorum pube novâ genus
Diffunde : ramis ditibus inſere
Truncos : peregrinæque gentis

Jura doce, & tolerare pondus.
Fer vota Divis: quorum ope turbidus
Mitescit Aër, & fugiunt nives
Favonio spirante, dum mox
In teneras venit humor herbas.
Depressa sulco, læsaque corticem
Jam tum per arcus elicit aureas
Propago fibras, jamque vernis
Ferre caput meditatur auris.
Tum stringe ferrum cautus: inutilem
Compesce sylvam: vulnus hians tege
Ne frigus, aut obsint calores:
Ut coëat medicare ceris:
Et spes avaras indue, dulcium
Certus laborum præmia carpere;
Quem rara, diversisque florens
Gloria divitiis beabit.
Quis te, quis arbos inclyta versibus
Æquet? tacentem sparge super lyram
Flores, & ornatum tuere
Laude tua, foliisque vatem.

ODE VI.

Vir laude major, munera si lyræ
Non erubescis, das pretium & decus
Citris: & indulgens amori
Multa tuo, mihi plura defers.
Vivacis auri pomiferum nemus

Per te recludo : tu mihi liberam
Per dura, per prærupta munis,
Auſpicioque viam ſecundas,
Nunc & ſonantem grandius excitas
Ad pulchra palmæ præmia. Molior
****** immortale nomen*
Æolia fide conſecrare.
Intaminatæ gentis originem
****** & ſequar omina*
Demiſſa Cœlo : te remotis
Sancte ſenex Calabrorum in antris
Viſam gementem : vallibus horridis,
Alpes ſub ipſas, frigoris & nivis
Viſam inquilinos, hiſque dantem
Jura loci implicitum tiarâ
*Crines ***** viſam ego tranſmare*
****** Regibus aſperum*
Sævis : & indoctum profanis
Legibus, imperioque flecti.
Et grata Muſis natus in otia
Solenne carmen pectine dividam :
Non æqua collo vincla poſtquam
Eripui, mihi liber uni.
Fumos & auras non humilis ſequi,
Stultis relinquo : nullius indigens
Nunc rus amicum & ruris artes
Excolo, plenus opum mearum.

¶ Le dixiéme Livre des Epîtres du jeune Pline, eſt le chef-d'œuvre de ce grand homme. Ses autres Lettres ont de grandes beautez, & des agrémens ſinguliers pour les gens qui aiment les belles Lettres : Mais celles-ci qui regardent le miniſtere, ſont incomparables, principalement quand elles ſe trouvent accompagnées des Réponſes de Trajan, qui leur aportent un grand luſtre. Jamais rien ne m'a fait mieux concevoir ce que les Romains apelloient *Imperatoria brevitas*, que ces Réponſes ſi bréves & ſi ſages. Si les purs eſprits ſe mêloient d'écrire, ils n'écriroient pas autrement. C'eſt là le plus haut point de la perfection.

DISSERTATION SUR LES MÉLANGES DE M. DE M.

Avec des Aditions & des Corrections.

¶ LE deſſein des Mélanges n'eſt pas nouveau. Les Anciens en ont compoſé quelques-uns. Nous

avons encore aujourd'hui les *Stromates* ou *Tapisseries* de Clement Alexandrin, dans lesquelles ce Pere a mêlé à ses propres pensées, celles des meilleurs Auteurs qu'il avoit lûs, des Maîtres qu'il avoit écoutez. C'est bien judicieusement qu'il a donné le nom de *Tapisseries* à ce Recueïl; parce que comme l'on voit dans les Tapisseries toutes sortes de couleurs & de figures, on voit aussi dans les Mélanges toutes sortes de stiles, d'opinions & de pensées. On y voit des traits d'Histoire, de Critique, d'Erudition, & même des bagatelles & des plaisanteries. Et c'est cette diversité, ce haut & ce bas; en un mot toutes ces differentes décorations, ou si vous voulez, cette circulation perpetuelle d'utile & d'agreable qui amuse le Lecteur à mesure qu'il l'instruit, sans lui donner le loisir de s'ennuyer, ni de se dégoûter de ses instructions non plus que de ses amusemens.

Voulez-vous du Public meriter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.

Cela ſe trouve dans les Mélanges de M. de M ... Le Public les a loüez, je n'en ſaurois dire davantage. Mon ſuffrage ne leur ſerviroit de rien. Je ferai mieux, & plus utilement pour le Lecteur, de remarquer les fautes principales qui ſe ſont gliſſées dans les differentes Editions de cet Ouvrage, & d'éclaircir certains endroits par quelques additions.

A l'égard du premier Volume, dont il y a trois Editions, deux à Roüen & une en Hollande : La derniere Edition de Roüen eſt la plus correcte, quoiqu'il s'y trouve encore un peu de fautes.

Page 4. Les Lievres ſont de differentes couleurs ſelon les Païs : *Sunt alii cyanei, alii in terris nigris fuſci, alii in rubris rutili. Oviedus in America quoſdam vagari ſcribit, quorum dorſum leporini eſt coloris, reliquum corpus album, latera leucophæa. Obſervati, ut Plinius prodit, albi in Alpibus, & in ſummis Ananiæ Vallis Montibus.*

On peut ajoûter qu'il ſe trouve

des Lievres, non ſeulement de diverſes couleurs, mais auſſi qui ont des cornes. Jonſton dans ſon Hiſtoire Naturelle *De Quadrupedibus*, nous a donné deux figures de ces Lievres cornus. Feu M. Renaudot racontoit, que de ſon tems, Monſieur le Duc de Vitry ayant pris à la chaſſe un Lievre de cette eſpece, il en fit preſent à Jacques I. Roy d'Angleterre comme d'une grande rareté.

Page 5. Sur le revers d'une Médaille que nous avons dans l'Hiſtoire Métallique de la République de Hollande, Hugues Grotius eſt apellé *Le Phœnix de la Patrie, l'Oracle de Delft, le grand eſprit, la lumiere qui éclaire la terre.*

Page 6. Il n'eſt point vrai que ceux qui ont eu ſoin de la derniere Edition du Breviaire de Cluny, ayent changé l'Oraiſon, *Deus qui ad majorem, &c.* en celle, *Da Eccleſiæ, &c.* Il y eut ſeulement diſpute là-deſſus entre ces Meſſieurs, les uns prétendant que l'Oraiſon *Deus qui ad majorem glo-*

riam

riam, étant trop éloignée du ſtile de l'antiquité, il faloit la retrancher; & les autres ſoûtenant, qu'ayant été aprouvée de l'Egliſe, il y auroit de la temerité à lui en ſubſtituer une autre, quoique plus ſimple & tirée du Breviaire Romain.

* Page 22. C'eſt par hazard qu'on a trouvé en ces derniers tems les Teleſcopes, les Microſcopes & la Pandule.

Page 23. M. Ménage le plus grand Etymologiſte de France, avoüoit qu'il étoit difficile de parler avec certitude de l'origine de tous les mots. Et en cela il étoit de l'opinion de Ciceron, qui diſoit de Chryſippe, fameux tireur d'Etymologies : *Magnam moleſtiam ſuſcepit Chryſippus, reddere rationem omnium vocabulorum.* Il en eſt des Etymologies comme des bons Mots, plus on les recherche & moins on les trouve.

Page 28. Il y a dans les Obſervations de M. Ménage ſur la Langue Françoiſe, une Diſſertation qui

merite d'être lûë, au ſujet des Noms Propres latiniſez. Cet Auteur obſerve que tous ceux qui ont écrit en Latin l'Hiſtoire des Nations étrangeres, ont latiniſé les noms propres des hommes, à la réſerve de Cambden Hiſtorien Anglois; & qu'une Hiſtoire qui ſeroit écrite en Latin de la ſorte que Montagne le ſouhaitoit; c'eſt à dire remplie de noms François, ne ſeroit pas liſible, tant elle ſeroit deſagreable. Il avouë neanmoins qu'il y a quelque temperamment á garder dans ces traductions des noms François en Latin, & qu'il ſuffit de leur donner une terminaiſon Latine: Par exemple, il faut dire *Jolius* pour *Joly*, & non pas *Lepidus*; *Carterius* & *Entragus*, pour *Chartier* & *Entragues*, & non pas *Quadrigarius* & *Interamnas*, comme a dit M. de Thou.

Pline le Jeune dans une de ſes Lettres à Caninius, dit, que ce n'eſt pas un petit embarras, que de faire entrer dans les Vers Grecs des

Noms barbares ; mais qu'il n'eſt rien dont le travail & l'art ne viennent à bout de ſurmonter , ou du moins d'adoucir. Homere pour rendre ſes Vers plus coulans, ne doutoit point d'abreger , d'étendre & de changer les Noms Propres des Grecs.

Page 34. M. de la Rochefoucault, dit agreablement, *que l'accent du Païs où l'on eſt né , demeure dans l'eſprit & dans le cœur comme dans le langage.* Cela eſt trés-vrai à l'égard principalement des Gaſcons, qui gardent d'ordinaire juſqu'à la mort leur vanité & leur accent. M. le Chevalier de Meré trouve neanmoins quelque grace dans l'accent Gaſcon ; & il s'eſt imaginé, quoique l'accent des Pariſiens ſoit trés-bon, qu'on a moins de grace a uſer de cet accent qui ne ſe fait preſque point ſentir , que d'avoir un peu du ton qu'on parle ſur les bords du Rhône & de la Garonne. Cette penſée eſt bizarre ; car il eſt conſtant que réguliérement parlant, la Langue Françoiſe

pour être bien prononcée, ne doit point avoir d'accent affecté, ſur tout de celui qui pique & qui aproche de l'enthouſiâſme.

Page 35. Ce ſont les Italiens qui ont aporté leur *ou* dans la prononciation de quelques-uns de nos mots; mais cela s'eſt fait dez le tems de la Reine Catherine de Medicis, quoique la mode s'en ſoit renouvellée ſous Marie de Medicis, & durant l'adminiſtration du Cardinal Mazarin, qui affectoit de mêler de l'Eſpagnol & de l'Italien dans le François, qu'il avoit apris fort mal, comme le remarque un Ecrivain celebre.

Henry Eſtienne qui vivoit dans le penultiéme ſiecle, parlant aux Courtiſans amateurs du François Italianiſé, diſoit :

Si tant vous aimez le ſon doux,
N'êtes-vous pas bien de grands fous,
De dire chouſe, au lieu de choſe?
De dire j'ouſe, au lieu de j'oſe?

Page 52. Le Cardinal Laurea Cordelier, eſperoit d'être Pape; & ſe fondoit, comme il le diſoit

lui-même, ſur ce que ſon Ordre depuis long-tems donnoit à l'Egliſe un Souverain Pontife en chaque ſiecle.

Page 77. Aprés avoir parlé des Editions des Peres de l'Egliſe, que nous avons des PP. Benedictins de la Congregation de Saint Maur, il ne ſera pas inutile au Public de dire quelque choſe des autres Ouvrages de doctrine & de pieté, qui ſont ſortis des mains de ces excellens Religieux.

Nous avons de Dom Gabriel Gerberon, *Apologia Ruperti. Pariſ. apud Car. Savreux* 1669. Et du même Auteur, *l'Hiſtoire de la Robe de nôtre Seigneur J. C.*

Le P. D. Hugues Mathoud a retiré de la pouſſiere les huit Livres des Sentences de *Roberti Pulli S. R. E. Cardin. & Cancell.* & les a mis au jour avec les quatre Livres des Sentences de *Petri Pictavienſis Academ. Pariſ. Cancell. apud Piget* 1655.

On a du même Dom Mathoud une ſavante Diſſertation *De vera*

Senonum origine. Parif. 1687. & un Livre intitulé *Senonenfes Epifcopi. Parif.* 1688.

Dom Gabriel Bugnot a donné en Vers Latins la Vie & la Regle de Saint Benoift. *Parif. apud Billaine* 1662.

Nous avons de D. Philippe Baftide un Traité *De Sancti Benedicti Gallicana Propagatione. Antiffiodori* 1683.

Le Pere Dom Ambroife Janvier a traduit de l'Hebreu en Latin, les Commentaires du Rabbin David Kimhi, fur les Pfeaumes de David. *Parif. apud Billaine.* 1666.

Il ne faut pas oublier le grand Ouvrage du Pere Dom Jean Mabillon, *De Re Diplomatica*, auquel Dom Michel Germain a eu quelque part, en y joignant un Traité curieux des Palais de nos Rois.

Les *Fafti facri., five Epigrammatum quibus Sanctorum Elogia per totius anni dies canantur, Libri duodecim*, font de Dom Hugues Vaillant *Parif. apud Defprez* 1674.

On a de Dom François Delphau, *Gersen iteratò assertus. Paris. apud Billaine.*

Le P. Edmond Martene a donné au public un Traité *De Antiquis Monachorum Ritibus.* Le même continuë le *Spicilegium* du Pere Dachery. Le premier Volume de cette continuation vient d'être imprimé à Roüen. *Apud Maurry.*

Nous ne disons rien des autres Livres des Peres Benedictins écrits en Langue vulgaire ; parce qu'ils sont assez connus dans le monde.

Page 62. Pierre Montmaur étoit Professeur à Paris en Langue Gréque. C'est de lui qu'est venu le mot nouveau Montmorisme pour marquer ces rencontres agreables, qui consistent dans le jeu des paroles, que les Latins ont apellées *Annominationes.*

Page 96. Pallavicin Hist. Conc. Trid. lib. 24. c. 7. dit, touchant la confirmation des Decrets du Concile de Trente, ces paroles remarquables : *De his quæ proposita sunt, mirus fuit consensus. So-*

lùm declaratio in fine poſita, duobus non placuit: alter enim diverſas voces earum loco poſtulabat; alter eam eſſe ſupervacaneam opponebat, quippe ſuâ naturâ in omni decreto intellectam, & idcircò in præteritis Conciliis haud uſurpatam. Duo pariter improbarunt Decretum vigeſimum de Principibus, tanquam inefficax, & ſpecioſis tantum modò verbis contextum.

Le même Pallavicin prétend contre Fra-Paolo, que le Pape confirma du conſentement de tous les Cardinaux, le ſacré Concile de Trente. *Rogatiſque de more Sententiam Cardinalibus, univerſali conſenſu eam comprobavit, & confirmavit diplomate, ab illis omnibus ſubſcripto. Qua de re Borromæus ad duos in Hiſpania Nuntios ita ſcripſit*: In Senatu habito, die 26. Pontifex cum Sacri Collegii conſenſu, cuncta Decreta Concilii, ſine ulla exceptione confirmavit.

Page 108. M. Ménage dans ſes Obſervations ſur la Langue Françoiſe, a traité la queſtion; ſavoir

s'il eſt permis de faire des mots nouveaux. Il tient pour certain & le prouve par de bonnes raiſons, que cela eſt permis, & que c'eſt le ſentiment des plus celebres Ecrivains.

Licuit, ſemperque licebit,
Signatum præſente nota producere nomen.

Tout le monde peut inventer non ſeulement des mots, mais auſſi des manieres de parler : Cependant tout le monde n'a pas l'autorité de les établir & de les faire aprouver. *Tous ceux qui ſe mêlent d'écrire*, dit M. le Chevalier de Meré, *inventent ſouvent des phraſes que le monde ne veut pas recevoir, & dont neanmoins les Auteurs enſuite, à l'exemple de leurs Maîtres ne laiſſent pas de ſe ſervir ; pour moi je m'imagine que ſans une neceſſité preſſante il n'en faut jamais uſer.*

Page 109. *Minucies*, ce mot qui eſt à l'uſage des Critiques & des Grammairiens, vient du Latin *Minutia*. Il eſt plus uſité au plurier. *Minuties* ſe trouve dans Apulée l. 9.

Ad ſummam minutiem contere. Et l. 11. *Dentes Saxei redeunt ad humanam minutiem.* Les Italiens ont auſſi leurs *Minutezze.*

Page 132. Il y a ici une faute d'Orthographe qui eſt commune à tout le monde, ſelon la remarque de M. l'Abbé Châtelain. Tous ceux qui depuis ſoixante ans ont eu occaſion dans leurs Ouvrages de parler de l'Abbé de S. Siran, l'ont écrit par *C*, *Ciran*, au lieu de l'écrire par *S*, *Siran*, comme il eſt raiſonnable, puiſqu'en Latin c'eſt *Sigirannus.*

Page 133. Depuis D. Lancelot plusieurs ont écrit au ſujet de l'Hemine, & ont refuté le Siſtême de cet habile Critique. On ne ſauroit nier que parmi les conjectures ſavantes & judicieuſes de D. Lancelot, il n'y en ait quelques-unes qui ne ſont ni aſſez bien fondées, ni aſſez autoriſées pour être tout-à-fait convaincantes. Il paroît quelque choſe de plus fort dans un Livre qui vient d'être mis au jour ſur cette matiere. Mais pour en par-

ler avec ſincerité, aprés avoir admiré ces Meſſieurs, ne voïant de part & d'autre que des conjectures, que chacun attire à ſon ſens; je ſerois aſſez porté à croire que Saint Benoiſt, ſuivant l'eſprit de diſcretion qui le régloit en toutes choſes, auroit ordonné pour l'uſage de ſes Religieux une certaine meſure de vin, qui n'étoit pas la meſure publique: Car à quoi auroit-il ſervi de donner des étalons d'une meſure qui étoit commune à tout le monde?

Page 154. M. des Yveteaux étoit Fils de Jean Vauquelin Sieur de la Freſnaye, homme d'eſprit, qui ſe mêloit de faire des Vers. Il en reſte encore aujourd'hui quelques-uns de ſa façon, dans leſquels il eſt fait mention d'Olivier Baſſelin, qui étoit un Foulon de Vire en Baſſe-Normandie, Auteur des *Vaux-de-Vire*, qu'on a apellez depuis *Vaux-de-Ville*, par corruption, ſelon la remarque de M. Ménage.

Je ne puis sans horreur, oüir qu'au Vau-de-Vire
Où jadis on souloit les belles Chansons dire
D'Olivier Basselin, &c.

M. Menage ajoûte, que la Fresnaye-Vauquelin avoit intitulé *Idyllies*, qui est la même chose que *Idylles*, quelques-uns de ses Poëmes.

Page 155. Martial fait une raillerie d'un homme qui portoit une calotte de cuir, disant qu'il avoit la tête chaussée. M. l'Abbé Danet dit dans son Dictionnaire Historique, que cette calotte étoit de Maroquin : Mais je croi que le mot de *Maroquin* lui est échapé, ce mot n'étant pas connu aux Romains.

Page 159. M. le Chancelier Seguier avoit pris l'habit de Chartreux à Paris dans sa jeunesse ; mais au bout d'onze mois il rentra dans le monde. Feu M. du Til son proche parent m'a raconté que M. Seguier ne fit cette retraite que pour faire dépit à Madame d'Autry sa Mere, qui ne lui avoit pas voulu

permettre d'épouſer une Demoiſelle qui étoit à ſon ſervice.

Page 160. J'ai oüi dire à feu M. de Mareſtes Avocat General de la Cour des Aides de Normandie, que dans le deſſein qu'il avoit de former le plus beau Cabinet de Livres qui fût dans Roüen, il s'étoit propoſé de n'en acheter aucun de ceux qui ſe trouvent communément dans les boutiques des Libraires, & qui ne traitent pas de matieres ſingulieres : ce qui marquoit ſon bon goût.

Page.164. Olaus Worme, aprés *Hieronymus Syrturus Mediolanenſis*, raporte l'invention des Lunettes d'aproche à un Genie celeſte, ou du moins à un particulier inconnu, qui ſous la mine d'un Hollandois vint trouver à Middelbourg en Zelande un Lunetier nommé Jean Lipperſein, & lui fit tourner des verres, qui donnerent lieu à cet Ouvrier de faire le premier Teleſcope, qu'il preſenta au Prince Maurice de Naſſau. *Prodiit anno M. DCIX, ſeu Genius, ſeu alter*

vir adhuc incognitus, Hollandi ſpecie, qui Middelburgi in Zelandiâ convenit Joannem Lipperſein: is eſt vir ſolo aſpectu inſigne quid præferens & perſpicillorum artifex. Nemo alter eſt in ea urbe, & juſſit perſpicilla plura, tam cava quam convexa, confici. Condicto die rediit, abſolutum opus cupiens, atque ut ſtatim habuit præ manibus, bina ſuſcipiens, cavum ſcilicet & convexum, unum & alterum oculo admovebat & ſenſim dimovebat, ſive ut punctum concurſus, ſive ut artificis opus probaret, poſteà ſoluto artifice, abiit. Artifex, ingenii minime expers & novitatis curioſus, cœpit idem facere & imitari, nec tarde natura ſuggeſſit tubo hæc perſpicilla condenda. Ubi unum abſolvit, advolavit in aulam Principis Mauritii & adinventum obtulit. Princeps habuerit ne prius, nec ne, ſuſpicandam erat: rem militiæ utilem & neceſſariam inter arcana cuſtodiri juſſit. Verum ut caſu ſenſerit evulgatam diſſimulaverit induſtriam & benevolentiam artificis gratificans.

Inde tantæ rei novitas per totum effunditur orbem, & plura alia confinguntur perſpicilla, ſed nullum illi contigit melius aut aptius priore, adeò ut dicas non artes ſolum, ſed ipſam naturam omnia conferre, ut magnis Principibus omnia inſerviant.

Syrturus ſemble par ce diſcours vouloir faire croire, que le Prince Maurice avoit eu connoiſſance du Teleſcope, avant que Lipperſein lui eut preſenté ſon eſſai.

Ce qu'il ajoûte, que depuis ce premier Teleſcope, il ne s'en eſt point fait de meilleur, eſt une moquerie. Cette invention ſe perfectionne encore tous les jours. Les meilleures Lunettes d'approche que nous ayons aujourd'hui, principalement pour la contemplation des Aſtres, ce ſont celles de Campani.

Page 175. Les flammes qui paroiſſent quelquefois à l'ouverture des Tombeaux, quand on en aproche des chandelles allumées, ont donné lieu de croire que ces flammes venoient des Lampes perpe-

tuelles qui ſe trouvent dans les anciens ſepulchres, & qui s'éteignent quand il vient de l'air du dehors. *Joannes Argolius* Auteur Italien, qui a fait de ſavantes Notes ſur les Livres de *Panvinus de Ludis Circ.* ſe moque de cette penſée, & attribuë ces flammes au mouvement de l'air qui agite la chandelle allumée. Il dit que de ſon tems il arriva à Rome qu'en ouvrant le Tombeau de Boniface VIII. une lumiere parut tout d'un coup, ſans qu'il y eut la moindre aparence de Lampe perpetuelle dans ce caveau. *Si flammulæ circa Lychnos, dum ſectantur ſepulchra recentiores apparent, aëris ventilatio hujus rei cauſa eſt. Aperto ſi quidem conditorio Bonifacii octavi nuper Romæ fax ſtatim enituit, nulla ſuſpicione perpetuæ iſtius lucernæ*

Page 180. L'Abbé Rucellay étoit fils d'un Florentin de ſon nom, qui étant venu en France, où il tint les groſſes Fermes, emporta de nos Gabelles en Italie 1700000 l. comme il eſt raporté dans le *Scaligerana*:

ligerana : ſomme immenſe pour ce tems-là.

Page 183. Groulard Premier Preſident au Parlement de Normandie ; un particulier lui preſenta un Poëme Latin, dans lequel il l'apoſtrophoit par ces Vers, qui firent rire tous les Savans :

——In publica commoda peccem,
Si longo ſermone morer tua tempora, Groulard

Exemple que M. Ménage aporte pour faire connoître combien il eſt ridicule de ne pas latiniſer les noms François quand on écrit en Latin. A la verité il n'eſt rien de plus dur dans la Poëſie ; mais il n'en eſt pas tout-à-fait de même dans la Proſe, & principalement dans l'Hiſtoire, où l'on n'aime point à deviner les noms propres d'hommes, de Villes, &c. ſans leſquels on n'entend rien à ce qu'on lit.

Page 185. *Emericus Bigotius* étoit de l'Aſſemblée que M. Dupuy Garde de la Bibliotheque du Roy tenoit tous les jours chez lui avec Meſſieurs Grotius, Boüilleau, Blondel, de Launoy, Guiet, Mé-

nage, Thoinart & plusieurs autres.

Page 186. Il faut mettre au nombre des grands hommes qui sont passez de la Religion Prétenduë Reformée dans la Religion Romaine Jerôme Vignier Prêtre de l'Oratoire, tres-savant dans les Langues Gréque, Caldaïque, Hébraïque & Syriaque, & plus encore dans la connoissance de l'origine de toutes les Maisons Souveraines de l'Europe. On lui est redevable de deux Volumes des Oeuvres de Saint Augustin, qui n'avoient point encore été imprimez, d'une nouvelle Concordance des Evangelistes, de deux Volumes de l'Histoire Ecclesiastique Gallicane, de plusieurs Pieces de Poësie, & de quelques Paraphrases des Pseaumes en Latin.

Ismaël Boüillaud est encore un savant Protestant converti à la Foy Catholique. Au sortir des Ecoles il s'apliqua à la Theologie, à la connoissance de l'Histoire Profane & Sacrée, aux Mathematiques, mais particulierement à l'Astronomie.

On a de lui un Traité de la nature de la Lumiere ; des Dissertations, sous le nom de *Philolaus*, du veritable Systême du Monde ; un Livre intitulé *Astrologia Philolaïca*, où il prétend montrer le mouvement des Planettes par une nouvelle hypothese avec des Tables trés-faciles ; un Traité des Lignes Spirales, & un grand Ouvrage *in folio*, sous le titre d'*Opus ad Arithmeticam infinitorum, Libris sex comprehensum*, &c. Nous avons du même Auteur une Dissertation sur S. Benigne, où il fait voir les contradictions qui se trouvent dans la Chronique qui dit qu'en l'année 195. dans la troisiéme Indiction, S. Benigne fut envoyé avec ses Compagnons dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile, &c. Un Traité en faveur des Eglises de Portugal, qui depuis que ce Royaume avoit secoüé le joug de la domination Espagnole, demeuroient dépourvûës d'Evêques, &c. Une Version Latine d'un Volume de l'Histoire Bizantine écrite en Grec par Du-

cas : Une autre Verſion Latine d'un Traité de Ptolomée, *De judicandi facultate & animi principatu*, & pluſieurs autres Ouvrages qui ne ſont point imprimez.

Page 187. M. Cornet étoit d'Amiens, & avoit un Frere Chanoine dans la Cathedrale de cette Ville.

Page 196. *Thériaque.* M. Ménage dans ſes Obſervations ſur la Langue Françoiſe, remarque qu'on dit *du Thériaque* & *de la Thériaque*; mais que *du Thériaque* eſt le meilleur. Henry Eſtienne a crû au contraire, que ce mot étant feminin, il faloit dire *de la Thériaque.* En effet c'eſt de la ſorte que l'écrivent & le prononcent aujourd'hui tous nos Medecins ; & il me ſemble quand on les fait parler dans un écrit, où l'on traite de l'uſage qu'ils font de cet Antidote, il faut dire *de la Thériaque* & non pas *du Thériaque.* C'eſt pourquoi à mon ſens, le P. Rapin dans ſon Livre de la comparaiſon de Platon & d'Ariſtote, auroit dû dire : *Celle*

que Galien guerit d'une foiblesse d'estomac par sa Theriaque, & non *par son Thériaque*, comme il a fait.

Page 197. Il est raporté dans le *Thuanea*, que les Espagnols qui n'aimoient pas Sixte V. firent courir le bruit qu'il s'étoit donné au Diable pour être Pape durant six années ; & qu'au bout de cinq ans étant tombé malade, le Diable s'aparut à lui, & lui dit qu'il le venoit querir. Sixte répondit, qu'il n'étoit pas encore tems, puisqu'il n'avoit que cinq ans de Régne : Mais le Diable le fit souvenir, qu'il avoit donné une de ses années à un jeune homme de dix-neuf ans, afin qu'en ayant vingt la Justice le pût faire executer selon les loix, qui demandent que les coupables ayent vingt ans accomplis, pour être condamnez au dernier suplice. Cette Histoire, dit M. de Thou, ne se trouve écrite nulle part : mais elle se trouva dans les paquets des Espagnols aprés la mort de Sixte V. à qui ils vouloient du mal.

Page 217. Nous avons des Me-

decins qui aſſurent que ceux qui ſe nouriſſent de chair de Vipere, vivent trés-long tems. Matthieu Gradi Medecin d'Italie nourriſſoit des Chapons & des Poulets avec du pain & de la chair de Vipere, & prétendoit guérir les Gens travaillez du mal caduc, en leur faiſant manger de cette volaille.

Page 220. *Acacia* eſt un mot Latin qui ſe trouve dans Pline, & qui vient du Grec ἀκακία. Dioſcoride, Galien & pluſieurs autres en ont parlé. L'*Acacia* eſt ainſi apellé à cauſe de ſes Epines; d'où vient que Theophraſte l'apelle ſimplement Epine, ἄκανθα. Nôtre *Acacia* n'eſt pas celui de Dioſcoride, dit M. Ménage : c'en eſt un autre moins épineux, qui nous vint de Barbarie il y a plus de ſoixante ans, & que M. Robin planta dans le Jardin Royal; d'où vient que les Botaniſtes apellent cette Plante *Acacia Robini*. Je n'ai point vû l'*Acacia* du Jardin Royal, mais tous les *Acacia*, que j'ai vûs ailleurs, étoient d'aſſez grands Arbres,

garnis d'épines, & chargez de longs bouquets de fleurs blanches, d'où naissent une sorte de Lupins fort durs. L'*Acacia* de cette espece est l'*Acacia* d'Egypte. Il y en a un autre qui naît dans la Capadoce, semblable à celui-là, mais beaucoup plus petit, & dont les feüilles sont coupées comme celles de la Ruë. Dioscoride parle de ces deux especes d'*Acacia*. Matthiole dans ses Commentaires sur cet Auteur, nous a donné la figure de la premiere espece, qu'il disoit tenir de la main de l'Ambassadeur de l'Empereur Ferdinand à la Porte; & aussi la figure de l'*Acacia* de la seconde espece, qu'il avoit eu de quelques-uns de ses amis. *Pietro della Valle*, parle d'un *Acacia* qu'il apelle *Acacia Mesopotamica*, parce qu'il le découvrit en voïageant dans la Mesopotamie. *L'Accacia vien descritta da Dioscoride*, dit un curieux d'Italie, *che sia un' Arboscello spinoso, che nasce nell'Egitto, così folto di rami, che si non distende il alto: produce il fiore bianco,*

il seme simile alli lupini, chiuso ne bacceli, del quale si esprime il sugo, & secca all'ombra. Euni parimente un'altra spetie di Accacia, che nasce in Capadocia, simile à quala dell' Egitto, ma è piata molto piu breve, men alta, ma piu tenera, piu folta, piena di spine, con frondi simili alla ruta: fa il seme l'Autonno, minor delle l'entichie: producendo tre, o quattro grani per bacello. Queste sono le due Accacie descritte da Dioscoride. La figura della prima vien posta dal Matthioli nel suo commento, sopra Dioscoride, qual dice haver havuta da Constantinopoli dall' Ambaciatore dell Imperatore Ferdinando, presso il Turcho come anco la figura della secunda, qual dice haver havuta da suoi amici, simile à quella di Capadocia, descritta da Dioscoride.

Page 228. M. Baluze dans une preface qu'il a mise à la tête de son Livre intitulé, *Vitæ Paparum Avenionensium*, se déchaînant contre les Italiens, les accuse d'avoir aporté en France les vices qui ré-

gnoient

gnoient à Rome, la débauche & l'impureté. Cette liberté a pu contribuer à faire mettre cet Ouvrage dans l'*Index* : ce que d'ailleurs il ne pouvoit presqu'éviter, les Italiens regardant le sejour des Papes à Avignon comme un tems de captivité, & ne doutant pas de l'apeller *La Captivité de Babilone*, par raport aux 72. ans que ce sejour a duré. Il eût falu une main bien delicate, pour toucher à cette playe sans donner lieu à des plaintes : Outre qu'il est parlé dans cet Ouvrage que nous a donné M. Baluze, d'une certaine Bulle de Clément VI. pour le Jubilé, en des termes qui auront déplû sans doute à ceux qui étans les Maîtres, ne se plaisent pas à être critiquez.

Page 243. Le Stile Poëtique de M. de Charleval, aproche de celui de Clement Marot ; pour qui cet homme illustre avoit une inclination particuliere, comme il le temoigne par ces Vers qu'il adresse à ....

Les Oeuvres de Maître Marot
Ne ſont pas Gibier à devote,
Je vous les prête ſeulement,
Gardez bien qu'on ne vous les ôte.
Si quelqu'un vous les eſcamote,
Je le donne au Diable Aſtarot.
D'autres ſont fous de leur Marote,
Moi je le ſuis de mon Marot.

Page 275. Le Journal de France du Lundi 13. Juin 1701. parlant du Portrait de M. de Launoy, dit; Jamais Portrait ne reſſembla moins: *Jamais rien ne convint moins à M. de Launoy que de défendre les plus méchantes cauſes avec opiniâtreté. Son caractere particulier étoit d'aimer la verité ſur toutes choſes, de la chercher ſans prévention, de la découvrir librement quand il l'avoit trouvée*, &c.

Il eſt bien juſte d'avoir des égards pour M. le Preſident Couſin Auteur du Journal de France. Son âge, ſon rare merite, & enfin ſa tendreſſe pour un ami illuſtre, qui étant dans le tombeau ne ſe peut plus défendre, exige cela de tous les honnêtes gens. On reconnoît

donc ici trés-volontiers que M. de Launoy étoit un Savant extraordinaire qui avoit étudié l'Antiquité avec ſoin, & qui a pû voir clair en des recoins fort obſcurs des premiers ſiecles, où d'autres n'ont vû goutte.

On avoüera auſſi que ſon caractere étoit d'aimer la verité : mais il y a deux manieres d'aimer cette verité, l'une de l'aimer pour elle-même, & l'autre de l'aimer par raport à ſoi. Quand on lit S. Auguſtin, on ſent par ſa maniere de chercher la verité & de la découvrir, qu'il l'aime pour elle-même : ſi bien que lorſqu'il ne la trouve pas, on demeure du moins perſuadé que c'eſt elle ſeule qu'il cherche, que c'eſt elle ſeule qu'il cherit. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la plûpart des Critiques, qui n'ont d'amour pour la verité que par raport ou à la gloire de faiſeurs de découvertes, ou, ce qui eſt le plus ordinaire, à l'humeur un peu bouruë qui les domine. Je ne veux pas dire que M. de

Launoy ait été de ces avanturiers qui cherchent la verité, comme les Chevaliers errans cherchoient jadis à faire des proüesses : Mais on ne sauroit nier aussi qu'une infinité de gens trés-capables, ne l'ayent quelquefois regardé comme un Critique outré, & qui n'a pas toûjours trouvé la verité qu'il cherissoit. Il ne faut pour cela que jetter les yeux sur les savans ou qui l'ont attaqué, ou qui lui ont fait des repliques fâcheuses. La chose est notoire ; & les exemples qui en sont publics, se trouvent dans des Ouvrages qui ont place dans les meilleures Bibliotéques. D'ailleurs on sait que feu M. Arnaud Docteur de Sorbonne, qui faisoit un cas particulier de l'érudition de M. de Launoy, ne croyoit pas que sur de certains points de Theologie, il se fût mis tant en peine de chercher la verité, ni de la découvrir librement, & qu'on dût jamais le qualifier d'*Amans veri, falsi osor, certus & index*. Il s'étoit trop déclaré pour un Theologien de moin-

dre aloy que Saint Augustin, & dont les Protestans du parti d'*Arminius* ont prétendu tirer de grands avantages.

Il est vrai qu'avec le tems, quelqu'aversion qu'on ait eu pour M. de Launoy, on s'est raproché de lui; & qu'aujourd'hui ses sentimens *touchant la distinction des deux Saints Denis, touchant l'arrivée du Lazare dans les Gaules avec ses Sœurs, touchant la vision de Simon Stoc, touchant les droits des Evêques & les exemptions, touchant l'infaillibilité de l'Eglise, la superiorité des Conciles, la souveraineté des Princes quant au temporel, ne sont presque plus contestez par aucune personne qui fasse profession d'érudition.*

Mais peut-être que les choses n'étoient pas si fort éclaircies quand l'Auteur du Portrait l'a tiré encore tout couvert de poussiere de ses combats journaliers, & des meurtrissures qui lui restoient de ces combats. Peut-être que ce Peintre étoit interessé en quelque chose, ou que M. de Launoy l'avoit blessé,

ou lui avoit ôté quelque Saint du Paradis qu'il cherissoit ou dont il portoit le nom. Enfin trente *peut-être* peuvent venir à l'esprit de quiconque ne sait pas au juste l'intention d'un homme, principalement à l'égard d'un Auteur qui a écrit comme M. de Launoy sur tant de differens sujets.

Au reste je ne croi pas que ceux qui ont donné au public les Mélanges d'Histoire & de Litterature, ayent prétendu les donner comme des Oracles qu'il n'est pas permis de contredire. Ce sont des Recuëils de Dissertations, de Lettres ou de morceaux de Lettres de diverses personnes, sur mille choses qui n'assujétissent ni grands ni petits à aucune soûmission d'esprit. Les lise qui voudra, & que chacun en juge à sa fantaisie : les Morts sont morts, & ils ne reviendront pas se plaindre d'une Critique injuste ; la chose n'en vaut pas la peine. Quant aux Vivans ils verront toûjours avec plaisir un aussi excellent Faiseur de Portraits, qu'est M. le

President Cousin, mettre les siens au dessus des leurs, & l'emporter par la douce flâterie de son pinceau : Ce Contraste ne nuira à personne ; le Public en pourra tirer de l'utilité, & le parterre du divertissement.

Page 285. On a critiqué les Ouvrages de M. de Saint Evremont ; M. de Saint Evremont ne s'en est point mis en peine : On les a défenduës par une réponse imprimée ; M. de Saint Evremont ne s'en est pas soucié davantage, comme il le témoigne par une Lettre, qui se trouve dans les Journaux de France.

M. de Saint Evremont est un homme de qualité & d'esprit, qui écrit pour son plaisir, pour se contenter soi-même, pour contenter ses amis. Il ne s'est point mis en tête d'être Auteur, ni de servir de modèle à personne. Une regularité trop exacte dans le stile ne l'assujétit point. Ses paroles, ses tours de phrases, servent à l'élevation de ses pensées. Tout ploïe sous la

force & la liberté de son génie ; & cela de bonne grace, sans ride ni grimace. Pourquoi le venir chicaner sur les licences qu'il se donne ? & pourquoi aussi chercher à excuser ces licences ? Ce sont de vrayes licences, il le sait bien : mais il veut bien les prendre. Il pense comme il veut, & il écrit comme il pense : toûjours en galant homme, & en homme qui se fera éternellement admirer, sans jamais pouvoir être copié.

Page 291. Montagne est un de ceux qui ont accusé de vanité le jeune Pline. On ne devoit pas s'attendre à cette rodomontade de Montagne, le plus vain de tous les hommes, qui a le plus de soin de parler de lui-même, de son esprit, de sa science, de ses humeurs, de son bien, de son équipage. *Il est surprenant*, dit fort bien le dernier Traducteur des Lettres de Pline, *que Montagne l'accuse de vanité. Si Pline dans des discours publics eut continuellement ramené son merite & ses services : si dans des*

Traitez de Philosophie il eût à tout propos vanté la noblesse de sa Race, les équipages de ses Ayeuls, & le nombre de ses Domestiques, l'accusation auroit peut-être ses aparences. Mais s'il parle de lui dans ses Lettres, pouvoit-il s'en dispenser? L'amitié qui met les amis en societé des biens & des maux, ne les oblige-t'elle pas à se rendre compte de leur bonne & mauvaise fortune? Leur est-il permis de retrancher de ce compte leurs prosperitez, pour n'y faire entrer que leurs disgraces? La même Loy qui veut que l'ami malheureux répande une partie de sa douleur dans le sein de son ami, veut aussi par un juste retour, que l'ami heureux y verse une partie de sa joye. C'est-là proprement l'office des Lettres. Ailleurs c'est orgueïl de parler de soi; dans les Lettres, c'est necessité. Nous y sommes le plus souvent historiens de nous-mêmes. Mais cette histoire faite pour demeurer inconnuë, ne peut être raisonnablement suspecte d'ostentation recherchée. L'avidité de gloire seroit

peut-être pardonnable à un Philosophe, qui ne connoissoit guéres d'autre récompense de la vertu. Cependant on ne peut s'imaginer, jusqu'où nôtre Auteur porte sa delicatesse sur ce point. Il découvre dans une de ses Lettres le fonds de son ame, à l'occasion d'un discours où il avoit été obligé de dire du bien de ses Ayeuls & de lui-même. Il y fait voir tant de timidité, de modestie & de sagesse, que Montagne eût mieux parlé s'il eut bien lû cette Lettre.

Liv. 1. Lett. 8.

Page 304. Le lait de Chévre n'est point contraire à la santé, quoique pourtant il s'en faille servir avec précaution. *Lac Caprarum, inter cætera lactis genera (* dit Jonston*) moderatè se habet; & si minus quàm humanum temperatum. Est tamen & in eo, si ætatem, passiones, anni tempus & spatium quo à partu edito distant, discrimen. Sine melle periculosè sumi,* Author Galenus de boni & mali succi cibis, cap. 6. *quod in ventriculo coaguletur. Minus idem alvum tentat,*

nisi scammonio & aliis vescantur.

Pline Hist. Nat. l. 24. c. 7. prétend que le lait de Chévre est un remede contre plusieurs sortes de maladies. *Scio*, inquit, *Damocratem in valetudine Considiæ M. Servilii consularis filiæ, omnem curationem austeram recusantis, diu efficaciter usum lacte Caprarum, quæ lentisco pascebat.*

Vis ei imprimis alexiteria. Haustus cum uva taminia, contra ictus serpentum juvat. Quod primum mulgetur leviores facere in quartanis accessiones, sive esum, sive potum, Sextus Empiricus Author est .... Eodem peruncta gingivæ faciles dentitiones faciunt. Potum cum sale & melle alvum solvit. Le lait de Chévre, selon ces Auteurs, est bon contre la fievre ; & la crême de ce lait soûlage ceux qui sont frapez du Mal-Caduc, les Mélancoliques, les Paralitiques, les Lépreux, &c. *Schistum datur comitialibus, melancholicis, leprosis, elephantiacis, &c.*

Page 306. Nous avons dans le

Recuëil de Jean-Jacques Luckius, une Medaille sur laquelle se voit un Oye avec cette Devise, *Nocuisse locutum*, & de l'autre côté l'effigie du Cardinal Charles Carrafe, qui eut tout le sujet du monde de se repentir de n'avoir pas sû garder sa langue en une occasion de dire ses sentimens touchant Jean-Ange de Medicis, qui à la fin devenu souverain Pontife, le fit étrangler dans le Château-Saint-Ange. *Nummus moralis est, Aulicos monens, aliosque, quibus frequens cum magnatibus consuetudo: ne, veluti Anseres subinde clangentes, frena linguæ laxent: effutiant, quæ ingrata aliis, sibi pernitiosa: verùm opportuno potius silentio utantur, ubi loqui periculosum est: habeant præ oculis, quod Callistheni sectatori & propinquo suo præcepit Aristoteles: ut quàm rarissimè & id jucundè apud eum loqueretur, qui vitæ potestatem & necis in acie linguæ gestaret.*

M. de Benserade, qui avoit passé à la Cour toute sa vie dans une

trés-grande familiarité avec les plus grands Seigneurs du Royaume, difoit à fes amis : *Vous voyez la maniere dont je parle : fachez que je fuis toûjours fur mes gardes, & que perfonne n'obferve mieux que moi les longues & les bréves.*

Un illuftre Magiftrat parlant à un homme qui paffoit du Païs Latin à la Cour, pour exercer une Charge fort honorable, lui dit : Vous allez Monfieur de N..... dans un monde tout nouveau : fouvenez-vous d'y garder durant fept ans le grand precepte de Pythagore ; & au bout de fept ans, renouvellez encore le vœu de vous taire, ou plûtôt taifez-vous toûjours, à moins que vous n'ayez quelque chofe à dire qui vous foit plus utile que vôtre filence.

Page 333. Long-tems avant Henry III. on apelloit *Mignons* & *Mignois* les Favoris des Rois.

Romulus avoit choifi trois cens jeunes hommes pour être auprés de fa perfonne, afin de le défendre & d'executer fes ordres. Il les nom-

ma *Celeres*, comme des gens toûjours prêts à bien faire.

TOME II. *des Mélanges.*

Page 8. Villedo avoit été dans sa jeunesse un de ces petits Limousins qui servent les Maçons à Paris, & portent l'Oiseau dans les Atteliers : Mais comme il avoit beaucoup d'esprit, & qu'il considéroit tout avec bien de l'attention, il devint un fort habile & riche Architecte. Il donna sa Fille en mariage au Medecin la Vigne, Frère de l'illustre Mademoiselle de la Vigne, dont il est parlé dans ces Mélanges.

Villedo qui n'avoit point oublié sa premiere condition, avoit coûtume de dire au jeunes Limousins: *Courage enfans, j'ai été pauvre comme vous, devenez riches comme moi.*

Page 8. Cette pensée touchant le Cheval de Bronze, est assez semblable à celle que M. Habert de Mommor Maître des Requêtes, & un des Quarante de l'Academie

Françoiſe a exprimée dans l'Epigramme ſuivante :

Superbes monumens, que vôtre vanité
Eſt inutile pour la gloire
Des grands Heros, dont la memoire
Merite l'immortalité !
Que ſert-il que Paris aux bords de ſon canal
Expoſe de nos Rois ce grand Original,
Qui ſût ſi bien regner, qui ſût ſi bien combattre?
On ne parle point d'Henry Quatre :
On ne parle que du Cheval.

Mais comme les eſprits d'une élevation égale ſe rencontrent aiſément, l'Auteur de la premiere penſée m'a proteſté, qu'il n'avoit jamais oüi parler des Vers de M. de Mommor.

Page 17. Outre ſes Lettres, M. le Cardinal d'Oſſat avoit composé des Ouvrages d'érudition, qui n'ont point vû le jour, & qui ne ſe trouvent nulle part, que je ſache.

Page 37. Sur ce qui eſt dit de la Paroiſſe de la Villelevêque à Paris, on remarquera que Sainte Marie de Bethanie eſt l'ancienne Titulaire de cette Paroiſſe, comme Saint Vincent eſt l'ancien &

premier Titulaire de Saint Germain des Prez, & Saint Pierre, de Sainte Geneviéve du Mont. La Madeleine y eſt la derniere Titulaire, comme Saint Germain de Paris à Saint Germain des Prez, & Sainte Geneviéve à Sainte Geneviéve du Mont.

Page 44. Le Seigneur Gregorio Leti, Italien de Nation, eſt un Hiſtorien moderne, qui s'eſt acquis quelque reputation dans le public, tant par le grand nombre de ſes Livres, que par la liberté qu'il ſe donne de dire tout ce qu'il veut ſur des Memoires tels quels. Car la loy qu'il s'eſt faite de toûjours écrire, l'oblige à prendre de toute main, pour fournir aux frais d'une ſi vaſte entrepriſe : S'il eſt hardi, on peut dire auſſi qu'il n'eſt pas moins flâteur, principalement dans les occaſions où il perdroit trop de ne l'être pas. Il écrit facilement ; & il le faut bien ? Car comment ſubſiſter, ſi la plume n'alloit pas auſſi vîte que la neceſſité qui preſſe l'écrivain ? Mille choſes

inutiles

inutiles farciſſent ſes Livres, & cela pour les groſſir. Il les vend au poids à nos Libraires.. Ce qui les gâte davantage, ce ſont les contes groſſiers, bas, ridicules, dont il prétend en faire le plus grand ornement. Quand il trouve un Heros propre à ſoûtenir le perſonnage de plaiſant, pour ne pas dire de boufon, il s'épuiſe là-deſſus, & luy fait dire des choſes auſquelles il n'a jamais penſé, où qui ont été dites par d'autres avant qu'il fût au monde. De ſorte qu'on voit le Duc d'Oſſone ſe faire honneur des bons mots de l'ancienne Marguerite Reine de Navarre, & de quelques autres gens encore plus anciens. Un Hiſtorien peut bien réjoüir le Lecteur; mais il faut que ce ſoit diſcretement & avec un choix qui marque la fineſſe de ſon gouſt. Que s'il y eſt obligé plus ſouvent à cauſe du caractere de ſon Heros, tel qu'étoit le Duc d'Oſſone, il doit tourner les plaiſanteries du beau côté; & ſi en effet elles n'ont rien de beau ni d'agrea-

ble, il eſt de ſon devoir de les ſuprimer.

Page 44. Ce fou du Roy étoit l'un des valets de ſa chambre. Il s'apelloit Maret. Son plus grand talent conſiſtoit à contrefaire les gens, principalement les Gaſcons, qui ne fourniſſent que trop à la farce, quand ils n'ont pas le ſoin de corriger l'antouſiaſme du païs, qui les fait agir & parler d'une façon auſſi vaine qu'elle eſt extraordinaire. M. le Cardinal de Richelieu, d'une humeur trés-mélancolique, étoit bien aiſe, pour ſe ſoulâger, de rencontrer des Boiſrobert & des Maret, à de certaines heures du jour, & d'en prendre l'*operra* tout à ſon aiſe. Mais par malheur, M. d'Eſpernon ayant ſû que c'étoit de luy dont l'on rioit dans ces ſortes de récreations, en fut piqué au vif, & chercha avec impatience l'occaſion de le faire ſentir au Miniſtre, comme il le fit ſans y garder de meſure.

M. le Chevalier de Meré a remarqué que ce premier Duc d'Eſ-

pernon & le Cardinal de Richelieu, qui ne railloient que d'une maniere imperieuse, & même avec chagrin, ne pouvoient souffrir la plus douce & la plus obligeante plaisanterie, parce qu'ils se persuadoient, que c'eût été perdre le respect, que de ne pas trembler en leur presence.

Page 48. *Thuana* pour *Thuanea*, est une faute qui ne se trouve pas seulement ici, mais encore à la tête des paroles remarquables de M. de Thou, que nous avons en un même volume avec les paroles remarquables du Cardinal du Perron, sous le titre de *Perroniana*. Puisque M. de Thou s'est lui-même nommé *Thuanus*, la raison veut qu'on dise *Thuanea* : car de dire *Thuana*, cela suposeroit qu'il se seroit nommé *Thuus*. Y a-t'il rien de plus pitoyable à nos faiseurs d'*ana*, d'avoir dit barbarement *Chevræana*, pour *Caprellana*, & *Sant-Evremoniana*, pour *Sanctè-Vermondana*.

On pouroit répondre à cette remarque qui est de M. l'Ab. C. que

les Auteurs des *ana*, n'ont pas prétendu latiniser les noms de Messieurs Chevreau & de S. Evremont; mais seulement leur donner des terminaisons latines, selon le conseil de M. Ménage. „ Je ne dirois pas „ *Vaudemont*, dit ce fameux Grammairien, la terminaison de ce mot „ n'étant pas Latine; je ne dirois „ pas non plus *Vallemontanus*, ce „ mot étant trop éloigné de celui de „ Vaudemont. Je dirois *Vaudemontius*. Exemple qui montre qu'on „ a pû dire *Chevraana* & *Sant-Evremoniana*, pour Chevreau & „ S. Evremont.

Page 50. Les Mites font la guerre aux Livres; la moisissure en est la peste, mais le feu les devore, & les aneantit pour toûjours. C'est leur plus cruel ennemi, & après lequel il n'y a point de retour. Il a paru autrefois un petit Traité *de Incendio Librorum*, on pouroit l'augmenter de plusieurs faits; & je pense que M. Simon y pourroit ajoûter le Catalogue des Livres curieux imprimez ou manuscrits, qu'il per-

dit ces années dernieres dans l'incendie de Dieppe, lieu de ſa naiſſance.

Page 52. Un Abbé qui a une grande connoiſſance de nôtre Langue, prétend que *Vêtement* eſt un mot de P. R. entierement hors d'uſage; qu'il faut dire *habit* & jamais *vêtement*, qui étoit déja trés-vieux, il y a plus de cent ans, dés le tems de la Reine Marguerite. Les autres méchans mots de M. de Sacy & de ſes imitateurs, ſelon la remarque du même Abbé, ſont *chaſſe* pour *gibier*; *convertir*, pour *changer*; *divertir*, pour *détourner*; *vêtir*, pour *habiller*; *ravir*, pour *ôter*; *eſtimer*, pour *croire*; *ſoüiller*, pour *gâter*, *&c.*

Il eut falu écouter ces Meſſieurs là-deſſus, pour en juger ſainement: car peut-être en rétabliſſant de vieux mots, ont-ils penſé à enrichir la Langue, qui ſe trouveroit bien à l'étroit, ſi on en banniſſoit quantité de vieux mots, dont l'on peut uſer, du moins dans la neceſſité, & pour varier le ſtile.

Page 64. M. Simon a dit de cet-,, te Polyglotte, que M. le Geay ,, n'avoit rien épargné pour venir à ,, bout d'une si grande entreprise, à ,, laquelle il semble, qu'un particu-,, lier ne devoit pas songer. Ce qui est tout dire, pour faire comprendre, qu'il n'apartient qu'à des Rois, ou à des Communautez puissantes de faire de ces sortes d'entreprises, qui paroissent comme ridicules, quand elles ne réussissent pas.

Page 65. Messire Nicolas le Jay avoit été Conseiller au Parlement de Paris, & Lieutenant Civil. Il étoit President à Mortier dans le même Parlement, lorsque Loüis le Juste en 1633. l'honora de la Charge de Premier President. Nous avons dans la France metallique des Médailles frapées à son nom.

Page 76. Les Chevaux sont sensibles au son de la Trompette & des Instrumens de guerre. Il y en a même qui sautent & dansent au son de la Flûte. *Choreas tripudiaque edoceri Sybaritarum exemplo notissimum, qui eo devenerant dementiæ,*

ut in ſympoſiis equos ad tibiam ſaltare docerent. Cardan aprés Jean Leon d'Afrique, dit la même choſe des Aſnes, *Aſinos ad tibiam ſaltare.* Les Cerfs ſe plaiſent auſſi à écouter le ſon de la voix & des inſtrumens. *Mulcentur fiſtulâ paſtorali & cantu, interdum ita, ut interim paſcua negligant.*

Page 117. Guillaume du Vair, Garde des Sceaux, étant Conſeiller au Parlement de Paris, & Edoüard Molé Preſident au même Parlement, contribuerent beaucoup à l'Arreſt celebre, qui fut donné durant la Ligue pour maintenir la Loy Salique.

Page 123. M. Varignon, Profeſſeur de Phyſique au College Royal, a donné l'année derniere des Leçons ſur le Traité *De motu Animalium*, qui pourroient ſervir de commentaire ou d'éclairciſſement à Borelli.

Page 125. Gregorio Leti, dans la Vie du Duc d'Oſſone, raporte que ce Seigneur dans ſa jeuneſſe s'étoit gâté l'eſprit à force de lire

les Colloques d'Erasme, que son Precepteur lui avoit mis entre les mains, pour lui aprendre du Latin, & lui égayer son humeur, qui paroissoit d'abord être un peu sombre & trop mélancolique.

Page 129. Le lait d'Anesse est excellent pour la santé, pourvû qu'il soit tiré d'une Anesse jeune, saine & bien nourie. *Lac Asinarum tenuissimum. Optimum verò erit, si Asina sana sit, bene nutrita, juvenis, nec longè à partu.* Galien le faisoit prendre avec du miel pour la Phthisie. Pline prétend que le bain de lait peut servir à rendre la peau plus blanche. *Conferre aliquid & candori in mulierum cute existimatur. Poppæa Domitii Neronis conjux, quingentas secum per omnia trahens fœtas, balnearum etiam solio totum corpus illo lacte macerabat, extendi quoque cutem credens,* dit Jonston.

Page 130. Wolphius dans ses Commentaires *in Tuscul.* apelle Machiavel, un Maître en toutes sortes de crimes & d'impietez. Il l'accuse

cuſe d'avoir dit dans quelqu'endroit de ſes Ouvrages, qu'il aimoit mieux aprés ſa mort aller en Enfer qu'en Paradis, par une raiſon tout-à-fait extravagante & impie raportée dans une Lettre que François Hottoman adreſſe à Rodolphe Gualtherus. *Wolphius nuper Auguſtæ mortuus, teſtatur Machiavellum quodam loco ſcripſiſſe, ſibi multò optabilius eſſe poſt mortem ad inferos & diabolos detradi, quam in cœlum aſcendere. Nam hîc nullos reperturum niſi mendiculos & miſellos quoſdam Monachos, Heremitas, Apoſtolos, illîc victurum ſe cum Cardinalibus, Papis, Regibus & Principibus.*

Pag. 131. Le plus grand inſtinct des Singes & des Guenons, c'eſt d'imiter autant qu'ils peuvent ce qu'ils voyent faire. *Fuit quædam ſimia, quæ cum infantem à nutrice lavari & faſciis involvi videret; abſente, eundem denudatum in ferventem aquam abluendi gratia, impoſuit & interfecit.* Mais ſouvent ce que ces bêtes-là imitent leur eſt funeſte: *Dum quæ venatores facere vident.*

imitantur, facile capiuntur.

Page 135. Le Chevalier de Meré dit dans l'un de ses Discours, que la Cour de France est la plus grande & la plus belle qui nous soit connuë, & qu'elle se montre souvent si tranquile, que les meilleurs Ouvriers n'ont rien à faire qu'à se reposer. Il ajoûte que la Cour de France est aussi la plus agreable du monde, & que nos Courtisans sont plus honnêtes gens que ceux des autres Cours, parce que le Prince qui regne, n'aprouvant que les bonnes choses, ils n'ont de ressource qu'au seul merite pour s'aprocher de la faveur.

C'est-là le plus grand éloge qu'on puisse donner à la Cour de France.

Page 164. *Extant & historiæ celebres ex tabulis, sacrisve donariis Æsculapii templo dicatis: & præ cæteris ex tabula marmorea, Romæ in insula Tiberina inventa & adhuc apud Maphæos conservata, ubi hæc inscripta sunt.* Lucio lateris dolore affecto & desperato à cunctis hominibus, oraculum reddidit Deus, ve-

niret, & ex ara tolleret ſanguinem, faceret cum vino emplaſtrum, quo convaluit & publicè gratias egit, & populus congratulatus eſt ei. *Sic de Juliano hæmopthoico & ſanguinem eructanti, cui nuclei pini cum melle de Oraculo præſcripti ſunt. Sic de Valerio Apro milite cæco, cui ſanguis Gallinacei albi, Oraculo per ſomnium dictante, præſidio fuit.*

L'Empereur Julien n'aprit pas de la bouche d'Eſculape, qui lui aparut dans un ſonge, que le miel ſeul étoit un remede à ſon mal; mais bien que des noïaux de Pin caſſez & infuſez dans du miel, le gueriroient infailliblement.

Page 188. *Wienne*, cette orthographe ne vaut rien. Vienne en Aûtriche n'a point de W. Le nom de cette Ville a été trés-connu des anciens Geographes, puiſque c'eſt *Vindebona* en Latin. Les autres noms ont été forgez par des ignorans & des eſprits faux. *Vienne* vient de *Vindebona*, ſelon toutes les régles de l'analogie, & en eſt bien moins éloigné que Senlis ne l'eſt de

Silvanectum, qui en vient; ni *Roüen* de *Rotomus*, qui en vient aussi, comme *Ruel* de *Rosvialum.*

Vienna signifie Vienne en Dauphiné, & point du tout Vienne en Austriche : mais les Modernes ignorans gâtent tout. C'est comme ceux, qui pour dire *Montreüil*, ont pitoïablement mis *Monstrolium*, & *Plessæum*, pour *Plexilium*; *Mesnile*, pour *Mansionile*; *Suresnæ*, pour *Soricinæ*; *Aletum*, pour *Electa* en Languedoc, & tant d'autres forgez par des Ecoliers.

Page 193. Quand Henry VIII. Roy d'Angleterre eut fait presenter à Leon XI. le Livre qu'il avoit composé contre les erreurs de Luther, le Pape autant par reconnoissance, que par les insinuations du Cardinal Volsei, pensa à lui donner un titre glorieux, qui le distinguât, comme les plus grands Potentats de l'Europe. La chose proposée dans un Consistoire, quelques Cardinaux dirent que Jules II. ayant dépoüillé le Roy de France de la qualité qu'il prend de Roy

Trés-Chrétien, pour la donner à un Roy d'Angleterre qui avoit bien merité de l'Eglise, il étoit bien juste dans l'occasion presente de faire un honneur semblable à Henry VIII. le premier Roy du monde, qui eût écrit pour la défense de l'autorité du Pape. Mais Sa Sainteté ne voulant rien faire dont les autres Princes pûssent s'offenser, sur tout depuis que le Cardinal de Viterbe eût representé que l'Empereur Maximilien s'étoit plaint de ce que le S. Siege avoit donné la qualité de Trés-Chrétien au Roy de France, Sa Sainteté, dis-je, se contenta de donner le titre de *Défenseur de la Foy* au Roy d'Angleterre, qui en fut bien content.

Les Monarques de France ont le titre de Rois Trés-Chrétiens, & de Fils aînez de l'Eglise, qu'aucune Puissance ne leur sauroit ravir.

Page 196. Tite-Live raporte qu'un jeune homme fort dispos nommé Simpronius Gracchus, alla en trois jours d'Amphise à Pella sur des Chevaux de Poste, dressez

à faire ces grandes courſes.

Page 197. Saumaiſe ſur la Vie de Carinus, parle d'une Eſcabelle ou Marche-pied, *ſcabella*, *ſcamilla ou ſcamella*, qu'on frapoit ſelon de certaines cadences, avec un ſoulier de bois ou de fer. Les Romains ſe ſervoient auſſi d'une eſpece de ſandale faite de deux ſemelles, entre leſquelles étoit une caſtagnette attachée.

Page 198. Le Champignon eſt plûtôt un excrement de la terre ou de quelque vegetable, qu'une veritable plante.

Les Champignons qui croiſſent aux Arbres, comme au Sapin, au Pin, &c. ne ſont d'uſage qu'en Medecine. Ceux qu'on trouve ſur le Sureau, & qu'on apelle *oreilles de Juda*, ne ſe peuvent manger ſans danger de mort.

Page 199. On auroit peine à croire que l'eau dans laquelle on a laiſſé tremper des Champignons, en feroit naître d'autres quand on jette cette eau ſur des couches, ſi l'on ne ſavoit ce que *Petrus Gyllius* rapor-

te, que dans la Mer qui baigne le Port de Conſtantinople, on peſche des Huîtres, dont l'eau quand on la jette ſur les Rochers voiſins, fait naître de nouvelles Huîtres. *Mirum eſt quod refert Petrus Gyllius, ſe à viris non paucis ſpectatæ fidei accepiſſe, Bizantinos oſtrea ſerere, & eorum quaſi lac ſeminare, id ipſum enim in aquam injectum, ad ſaxa ima adhæreſcere, & oſtrea fieri.*

Page 205. M. de la Rochefoucault dans ſes Maximes, dit, *qu'il y a de bons Mariages; mais qu'il n'y en a point de délicieux.*

Page 208. Il y a deux Egliſes aux Capetes. La principale où eſt inhumé Standonc, eſt plus qu'une Chapelle, puiſque le S. Sacrement y repoſe; qu'il y a Sacriſtie, Chœur, Nef, Orgues, Jubé, & pluſieurs Chapelles avec leurs Autels.

Page 221. Baronius avoit copié de Molan, la faute de *Xinoride*, hors que Molan l'a mis au maſculin en l'orthographiant mal, *Xino-*

ridis, & que Baronius penſant le corriger, l'a mis au feminin. Mais le P. Sirmond, ſelon quelques-uns, en ayant averti Baronius, le bon & ſage Cardinal retrancha cette bévûë de l'Edition ſuivante.

Page 223. La bévûë *Auxilio Præſule*, pour *Auxilio Præſulis*, eſt à peu prés comme le *Villico* prétendu Evêque de Chartres, pour *illico* adverbe Latin, qui ſe trouve dans la Vie de Sainte Geneviéve.

Il ſe trouve dans les Bollandiſtes bon nombre de ces ſortes de bévûës, entr'autres celle-ci au trentiéme Avril dans la Vie de Sainte Catherine de Sienne. Il y a dans le Texte, page 933. en parlant du Prieur de *Belli-Rignardi*, ces paroles: *Iſte Prior B. Rignardi fuit Dominus Chriſtophorus.* Surquoi Bollandus s'imaginant qu'il faloit lire *Beati Rignardi*, au lieu de Belli-Rignardi, qui eſt le nom d'une Maiſon Religieuſe, fait cette belle reflexion dans ſa Note, page 935. que juſqu'à preſent il n'a pû découvrir quel étoit ce bien-heureux *Rignar-*

dus, & prie civilement ceux qui ſavent quelque choſe de ſa Vie & de ſes Miracles, de lui en faire part. *De B. Rignardo, cujus non tantum Eccleſia, ſed etiam ipſa appellatio hactenus nobis ignota fuit : libenter diſcemus locum ac diem cultus, & quidquid de ejus vita aut miraculis, ſcripto aut memoria eſt conſervatum.* On m'a aſſuré qu'à la fin les Bollandiſtes ont été détrompez de cette erreur.

Page 241. C'eſt la marque d'un eſprit bien fait, & d'une ame genereuſe, de ne pas s'oublier dans la bonne fortune. Je donnerois volontiers des Lettres de Nobleſſe à ces gens-là, s'il m'apartenoit d'en donner ; & volontiers j'arracherois des mains de certains glorieux, celles qu'ils ſupoſent, ou qu'ils ont achetées à deniers comptans. J'ai été autrefois bien édifié de la conduite de N... qui par ſon heureux negoce, avoit fait entrer des Robes rouges dans ſa Famille, & donné une Charge importante à ſon Fils unique. Il me montroit ſon Cabi-

net, l'un des plus curieux de Paris en ce tems-là ; & comme j'y remarquois parmi des Habits de la Chine & du Japon, des Guêtres & des Sabots ; je lui dis : Sont-ce là des raretez du Levant ? Non, me répondit-il, ce ſont des raretez de ce Païs-ci. Peu de gens, comme moi, ne rougiſſent point de la baſſeſſe de leur extraction & de leur ancienne pauvreté. Ce ſont les Guêtres & les Sabots avec leſquels je vins à Paris il y a prés de cinquante ans. Je les place en cet endroit, pour ſervir de leçon à mes enfans, & leur aprendre à ne pas s'enorguëillir du bien & des honneurs que je leur ai acquis.

Page 265. Jacques de Billy deſcendoit du côté paternel des nobles Maiſons de Courville au Païs Chartrain & de Prunay au Perche ; & du côté maternel des Maiſons de Brichanteau & de Beauvais-Nangis, illuſtres dans les Provinces de Brie & de Berry. Il étoit auſſi allié aux Maiſons de Montmorency, d'Anglure & de Givry d'Eſtanges.

Son Pere né à Chartres se nommoit Loüis de Billy, & fut pourvû par François I. Roy de France, du Gouvernement de Guise Ville frontiere des Provinces d'Artois & de Hainault.

Jacques de Billy eut deux Oncles, l'un nommé Brichanteau, & l'autre de Givry, tous deux tuez à la Bataille de Dreux aux côtez du Connétable. Un Frere nommé Claude tué à la Bataille de Jarnac ; un autre nommé Loüis, Sieur de Prunay, blessé à la défense de Poitiers. Il mourut de ses blessures fort regreté de M. de Guise, qui commandoit au Siege pour le Roy.

Jacques de Billy dans son Antologie, page 108. parle de deux autres de ses Freres, qui furent tuez au Combat de Bruye.

Il eut un cinquiéme Frere nommé Jean de Billy. Celui-ci prit le parti de l'Eglise. Le P. Hilarion de Coste dans l'Eloge qu'il fait des Docteurs qui s'oposerent à l'Heresie, & qui se trouve à la fin de la Vie de M. Picart Docteur, illustre

en ſcience & en pieté, dit que Jean de Billy étoit Abbé des Monaſteres de Nôtre-Dame de Chaſtelier & de S. Michel en l'Herm. Il eſt vrai que l'Auteur de *Gallia Chriſtiana* ne le met pas au nombre des Abbez de S. Michel en l'Herm, ne faiſant mention que de ſon Frere Jacques; mais cet Auteur ne ſavoit pas que Jean de Billy s'étant fait Chartreux, Jacques fut revêtu de cette Abbayé de S. Michel.

Chatard dans la Vie de Jacques de Billy, témoigne que Jean de Billy étoit Abbé de l'Iſle de la Vierge Marthe, dite la Blanche. Ce Jean de Billy qui vivoit aſſez ſelon le monde, ſe trouvant un jour envelopé dans une incendie cauſée par le feu du Ciel, il promit à Dieu de changer de conduite, & de vivre plus regulierement. Délivré du peril, comme par miracle, il ſe retira dans la Chartreuſe de Bourgfontaine, où il fit profeſſion, & n'en ſortit point, que pour être Prieur de la Chartreuſe du Mont-Dieu, & enſuite de celle de Bourbon lez Gail-

lon, comme je l'ai apris de quelques Memoires qu'on m'a communiquez, dans lesquels je trouve sur l'article de Loüis de Billy : *Anno 1569. die 31. Augusti obiit Nobilis & Strennus Ludovicus de Billy Dominus de Prunay, Dux unius cohortis Catholicæ, qui post præclara certamina contra inimicos Ecclesiæ, fuit ab eisdem acriter vulneratus, & post susceptionem Sacramentorum occubuit.* Il étoit le cadet de Jean de Billy.

Page 276. M. Menage dit que le genre du mot de *Comete*, fut fort agité à la Cour durant l'aparition de la derniere. Il témoigne être de l'avis de ceux qui croyent que ce mot est feminin, quoique le Grec κομήτης, & le Latin *Cometa* soit masculin. C'est aussi de ce genre que l'a fait Nicod ; & depuis lui, M. l'Abbé Danet avec tout le monde, excepté peut-être quelque vieux Docteur, qui ne se plaît pas à parler comme les autres.

Page 318. Les Naturalistes comptent jusqu'à vingt-trois sortes de

terre qui ſont d'uſage dans la Medecine, entre leſquelles il y en a pluſieurs à qui l'on donne le nom de terre *ſigelée*, parce qu'en effet elles ſont marquées d'un Seau pour les rendre plus recommandables : ce qui n'eſt que forfanterie.

Page 328. Caſſerius ſavant Medecin, qui a fait un Traité *de Vocis organo*, prétend que les *Ventriloques* ſont Magiciens, n'étant pas naturel de parler du fond du ventre ou de l'eſtomac, & d'articuler ſes paroles, la bouche & les lévres fermées. *Tales olim* ἐγγαστρίμυθοι στερομάντεις & στερνόμυθοι *dicti ab Eurycle, & Platone & Plutarcho lib. de ceſſatione oraculorum, perhibentur traxiſſe originem. Eorum meminere Scaliger, Exercit.* 258. *Hipp. Epid. Fœſius in Oeconom. Hippocr. dum ſcribit, magnum illum Adrianum Turnebum, quendam circumforaneum vidiſſe, qui paſſim ore, labriſque obſeratis, quæſtus gratia, vocem proferre ſolitus erat. De his quædam Celius Rodiginus Lect. antiq. lib.* 8. *c.* 10. *quos Pythonicos vacat. Nec*

eos reticet, doctissimis suis in Hippocr. Comment. excellentissimus D. Mercurialis ille, in quo simul & semel medentem licet observare Æsculapium, docentem Hippocratem, dulcissimo verborum flumine, aures complentem Mercurium. Huic accenseri numero debet, Jacoba Rodogina, mulier Itala, quæ circa salutis Ann. 1513. vixit. Eam sæpissime Magnates aliique multi denudatam, oclusis diligentiùs per famulos, ore & naribus, ex ventre articulatè loquentem, audiverunt; etsi debili ac demissa voce, quam is, quo torquebatur, Dæmon nomine Concinnatulus, ad quævis proposita cum ratione emittebat. At in ejusmodi casu familiaris, agyrtis illis & nequissimis circulatoribus impostura, quam in Martha quadam puella Gallica Lutetiæ Parisiorum, superiori anno, Doctissima excellentissimorum Medicorum Schola, omnibus patefecit; sic Ventriloquos Physici non agnoscunt.

Jo. Conradus Amman dans sa Dissertation *de Loquela*, est d'avis

contraire, & soûtient qu'il n'y a rien en cela que de naturel, *Quicquid hactenus (* dit-il *) de voce & loquela dixi, de quotidiana illa & vulgari accipi velim, quæ fit expirando; est enim & alius adhuc modus eam per inspirationem formandi, qui non cuivis datus est, quamque aliquoties in Gastrimythis quibusdam admiratus sum: Et Amstelædami olim vetulam quandam audivi utroque modo loquentem, sibique ad quæsita quasi inspirando respondentem, ut eam cum viro, duos ad minimum passus ab ea remoto, colloqui dejerassem; vocem enim, inter inspirandum absorptam, è longinquo venire credebam. Muliercula hæc Pythiam agere facile potuisset.*

Dés qu'il arrive quelque chose d'extraordinaire & de merveilleux dans la nature, on se porte plûtôt par ignorance & par paresse, à l'attribuer à l'operation du Demon, qu'à en rechercher la veritable cause dans sa source. Nous ne connoissons pas tout l'homme: Son corps est une machine pneumatique,

tique, hydraulique & ſtatique, qui a une infinité de reſſorts qui produiſent un million d'effets que nous ne connoiſſons point, & ſur leſquels nous ne faiſons pas la moindre reflexion. Deſorte que quand il arrive quelqu'un de ces effets, ſoit par alteration dans les organes, ou parce que ces organes ſont plus parfaits, ou parce qu'enfin ils reçoivent plus d'eſprits que de coûtume, ou que ces eſprits ſont d'une façon extraordinaire, on ne ſait à qui l'attribuer, & l'on crie, Miracle. Au lieu que ſi on examinoit les choſes avec ſoin, on trouveroit ce que nous nous voyons arriver tous les jours, quand le ſecret des choſes eſt découvert, que ce n'eſt preſque rien qui fait nôtre étonnement. Quand le peuple, qui ne ſait ce que c'eſt que ſtatique, voit un homme voltiger ſur la corde, il ne penſe pas que cela ſe puiſſe faire naturellement; mais les perſonnes inſtruites non ſeulement ne s'en étonnent pas, elles ſont même perſuadées que cela ne ſe peut pas

faire d'autre façon, ſelon de certains principes & de certaines régles dont elles ſont convaincuës. Un Medecin ignorant, qui ne connoît pas la force des machines hydrauliques, s'étonne du mouvement circulaire du ſang & des autres humeurs. Ce ſont des prodiges pour lui, & des effets trés-ſimples, trés-naturels, & même trés-neceſſaires pour d'autres qui ſont mieux informez. Pareillement un homme qui n'a jamais examiné ce que peut produire l'air dans les machines pneumatiques, & qui n'ayant nulle connoiſſance des organes de la reſpiration, de la voix & de la parole, s'il entend un Ventriloque prononcer des paroles, il dit réſolument que c'eſt une operation du Diable, au lieu que ceux qui examinent tout avec attention, conçoivent que ce qui ne ſe peut pas faire d'une maniere, ſe peut faire d'une autre ; & qu'avec quelque changement dans les organes, il peut arriver qu'on prononce du creux de l'eſtomac, ou d'ailleurs des paroles,

qui dans l'ordre ordinaire ne ſe peuvent prononcer que de la bouche.

Il y a environ quarante ans que je vis à Paris un petit garçon âgé de douze ou treize ans, du nombre de ceux que le peuple apelle Poliçons, qui ſans preſqu'ouvrir la bouche, tiroit de ſon gozier une voix trés-charmante, & imitoit ou plûtôt ſurpaſſoit tout ce qu'on peut attendre des meilleurs joüeurs de flûte d'Allemagne; & cela, avec un éclat & une force ſi grande, qu'on l'entendoit depuis une arcade du Pont-neuf ſous lequel il chantoit, juſqu'au Louvre.

Bien des gens parloient mal de cet enfant, & croyoient qu'il y avoit en cela du miſtere; & peut-être l'aurois-je crû comme les autres, ſi depuis je n'avois vû un Vénitien âgé d'environ trente ans, qui ayant les organes diſpoſez de la même ſorte, & avec cela plus d'art & d'étude, raviſſoit ceux qui l'écoutoient, imitant avec une propreté & une delicateſſe char-

mante toutes ſortes d'inſtrumens pneumatiques.

Mais que dirons-nous de nos habiles Chanteurs, qui forment des échos ſi parfaits, que ceux qui les écoutent n'étans qu'à dix pas d'eux, croyent les entendre à cent pas de-là.

Page 361. Les acclamations ſont d'un uſage fort ancien. Les Romains en accabloient les Empereurs. Elles commencerent au Theatre, d'où elles paſſerent dans les Places publiques, & s'introduiſirent dans le Senat... Il en eſt fait mention dans nos Conciles & dans les Sermons des anciens Prédicateurs. Le peuple penſoit leur faire honneur en les interrompant autant de fois qu'ils diſoient de choſes agréables.

Nous avons pluſieurs exemples de ces acclamations dans les Conciles Generaux. Les Peres du Concile de Calcedoine, aplaudiſſant à l'Empereur Marcien & à l'Imperatrice Pulcherie ſon Epouſe, s'écrie-

rent tous d'une voix : *Marciano novo Constantino , novo Paulo , novo David multos annos , &c.* Marcianus *novus Constantinus; Pulcheria, nova Helena : Zelum Helenæ tu sectaris. Vestra vita munimen cunctorum est : Vestra fides, Ecclesiarum gloria est.*

Il y avoit aussi chez les Romains des imprecations contre les Tyrans , & l'on y disoit anatheme dans les Synodes aux impies & aux Heretiques : *Severum Manichæum ejice , &c. Effodiantur ossa Manichæorum , &c. Hosti Patriæ honores detrahantur , Parricidæ honores detrahantur , &c.*

Page 365. On a dans *La Corte di Roma* , un Portrait de Christine Reine de Suede , assez ressemblant à celui-ci. Il y a une particularité dans le Voyage d'Espagne , donné au public par Madame la Comtesse de Launoy , qui merite bien d'être relevée , puisqu'elle nous découvre le mystere de l'abdication que cette grande Princesse fit de ses Etats à la vûë de toute la terre. On avoit

toûjours crû que cela s'étoit fait par devotion, comme elle le protestoit elle-même avec des soûpirs & des larmes; mais on y découvre que son Cousin Charles Gustave Palatin du Rhin, l'homme du monde pour qui elle avoit plus d'aversion, ayant eu l'adresse de faire déclarer, que si la Reine Christine vouloit se marier, elle le choisiroit pour son Epoux: le dépit la prit, & elle aima mieux renoncer à la Couronne, que de se marier contre son gré.

Cette Reine étant à Fontainebleau, condamna & fit executer à mort Monaldeschi Gentilhomme Italien son Domestique. Un coup si hardi donna lieu à plusieurs Questions de Droit. 1. Savoir, si un Souverain dans le Royaume d'un autre Souverain qui lui donne l'hospitalité, a droit de vie & de mort sur ses propres Domestiques, en cas de forfait. 2. Si ce Souverain peut faire mourir un criminel son domestique, qui est ou le sujet du Prince chez qui il demeure, ou le

ſujet d'un Prince étranger : Et en troiſiéme lieu, ſi un Prince qui a renoncé au Sceptre & à la Couronne, peut prétendre avoir encore, nonobſtant ſon abdication, *Jus gladii*, c'eſt à dire le pouvoir legitime de faire executer à mort ſon domeſtique pour ſujet d'infidelité, ou d'attentat en ſon honneur ou en ſa perſonne.

Page 367. Nous avons dans les Obſervations de M. Ménage ſur la Langue Françoiſe, une Diſſertation touchant les *Diminutifs*, dans laquelle il fait voir, que non ſeulement les Italiens, mais auſſi les Grecs, les Latins & les François, uſent ſouvent de Diminutifs, & que c'eſt une neceſſité d'en uſer ; parce que, dit-il, *comme les choſes magnifiques doivent s'exprimer avec des termes magnifiques, les petites doivent s'exprimer avec de petits mots.*

Page 383. Madame de Sablé étoit une Dame de grand eſprit, & d'un trés-rare merite ; mais elle avoit une crainte ſi extraordi-

naire de la mort, qu'il n'y avoit invention au monde qu'elle ne mît en œuvre pour éviter ſes pieges. Cela lui a réuſſi durant plus de quatre-vingt ans à un point, qu'on auroit crû que la mort à ſon tour auroit eu crainte de Madame de Sablé. Mais à la fin ces deux ennemies ſe reconcilierent : Madame de Sablé prit la mort à gré, & la mort lui ferma paiſiblement les yeux.

Monſieur de Voiture avoit vécu dans une grande familiarité avec Madame de Sablé, comme ſes Lettres le témoignent. Cette Dame avoit accoûtumé de lui reprocher en riant, qu'il avoit une vanité de femme : ce qui marquoit fort bien ſon caractere. Il en rioit auſſi lui-même, & ne croyoit pas que dans la profeſſion qu'il faiſoit d'aimer le monde & toutes ſes affectations, ce petit reproche lui fût deſavantageux.

Un Pere de l'Oratoire, ami particulier de Madame de Sablé, a fait ſon Eloge, & nous a donné

quelques-

quelques-unes de ses maximes, qui sont voir la beauté de son esprit, la droiture de son cœur & la grandeur de sa belle ame.

Page 383. *Yer* pour *Hieres*, est une faute d'orthographe qui se trouve dans quelques Cartes nouvelles de Geographie. Il ne faut pas dire l'Abbesse d'*Yer*, mais l'Abbesse d'*Hieres*, *Abbatissa Hederacensis*. La Ruë des Nonnains d'*Hieres* à Paris; *Ruga Monacharum Hederacensium*.

Page 402. Polemon ancien Auteur Grec, a écrit de la Phisionomie. Nous avons son Livre traduit de Grec en Latin par le Comte Charles de Montecuculli, qui l'a illustré par des Remarques savantes. J'ai lû le Livre & les Remarques avec attention; mais je n'y ai pas trouvé dequoi pouvoir contenter un esprit raisonnable touchant cette espece de Divination qui se fait par la Phisionomie. Je dis Divination; car assurement c'est deviner que de juger des gens par les traits du visage, & par le reste

de l'habitude du corps, comme fait Polemon. On peut dire tout le contraire de ce que dit cet Auteur, sans se mettre en danger de se tromper plus souvent qu'il ne fait dans ses conjectures. Ce défaut ne lui est pas particulier ; tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, ne sont pas plus sûr que cet ancien Réveur. Aussi suis-je fort persuadé qu'il en est des Phisionomistes comme des Faiseurs d'Almanachs, qui ne hasardent pas plus de nous promettre du chaud que du froid, & du beau tems que du mauvais.

Page 411. *Versum in oratione fieri multò fœdissimum est, sicut etiam in parte deforme.* Messieurs de Vaugelas & Ménage ont traité de ce défaut, qui se glisse souvent dans la Prose : mais tous les deux distinguent entre les Vers Alexandrins qui se font trop sentir, & les Vers *communs & Lyriques* qui coulent presqu'insensiblement. ,, Il est com-
,, me impossible, dit M. Ménage,
,, de faire de la Prose, sans faire
,, plusieurs de ces petits Vers, &

ces petits Vers ne ſont remarquables, que lorſqu'ils ſont rimez. Comme nous en faiſons pluſieurs dans nôtre Proſe ſans nous en apercevoir, les Grecs & les Latins faiſoient de même dans leurs Oraiſons pluſieurs jambes & pluſieurs anapeſtiques, ſans avoir deſſein de les faire. Les Grammairiens en ont remarqué dans Iſocrate & dans Ciceron.

Pour les grands Vers que nous apellons Alexandrins, il les faut éviter comme un écuëil, & particulierement à la fin des periodes. Car au commencement & au milieu, mais particulierement au milieu, ils ne ſe font remarquer que par les perſonnes qui ont deſſein de les remarquer : la ſuite de la periode qui entraîne le Lecteur ou l'Auditeur, ne lui permettant pas de s'apercevoir que ce ſont des Vers. Mais quand nous diſons, qu'il faut éviter les grands Vers dans la Proſe, cela doit s'entendre de ceux qui ſont nombreux, & qui ſe font d'abord reconnoître

„ par leur cadence : car pour ceux
„ qui ne paroiſſent point Vers, on
„ peut dire, qu'ils ne le ſont point
„ en effet.

Page 431. Dans la Vie de Frere Jean-Baptiſte Solitaire, qu'on a crû être le Comte de Moret, il eſt raporté que Frere François qui avoit vécu pluſieurs années dans l'Hermitage de S. Nicolas de Coëffy, au Dioceſe de Langres, en reputation de ſainteté, ayant été preſſé par les Freres Hermites qui l'aſſiſtoient, de dire ſon nom, avoit declaré une heure avant ſa mort, qu'il étoit l'aîné de la Maiſon du Pleſſi-Prâlin, qui avoit quitté le monde aprés avoir tué le Comte de Soiſſons à la Bataille de Sedan.

Si ce recit eſt veritable, il eſt bien contraire à ce que raporte M. de Marville dans ſes Mélanges ; & même à ce que dit le Moreri reformé, que Roger de Choiſeul fils de Charles de Choiſeul, Sieur du Pleſſi-Prâlin, & de Claude de Canillac, qui eſt celui dont on veut parler, fut tué à la Bataille

de la Marſée prés de Sedan en 1641. Or ſi ce Seigneur fut tué à cette Bataille, il ne pouvoit pas avoir été le meurtrier du Comte de Soiſſons, qui n'eut la tête caſſée d'un coup de Piſtolet, qu'après avoir remporté une pleine victoire.

Quoiqu'il en ſoit de ce point d'Hiſtoire, cela nous aprend combien il eſt difficile de ſavoir comme il faut la plûpart des évenemens, puiſque les choſes mêmes qui de nos jours ce ſont paſſées preſqu'à nos yeux, ſe trouvent raportées ſi diverſement.

TOME III. *des Mélanges.*

Page 16. On peut trouver à redire de ce qu'en ce Dialogue l'Auteur fait parler l'Equierre, le Compas & la Régle, à qui la parole ne ſauroit convenir en quelque façon que ce ſoit. Les bêtes parlent dans les Apologues & dans les Fables; & comme le dit la Fontaine dans ſes Fables choiſies,

Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poiſſons.

Mais il n'eſt pas naturel de faire parler des inſtrumens de Mathematique, qui n'ont ni oreilles pour écouter, ni bouche pour répondre. M. de Coulange qui a l'eſprit juſte, s'eſt moqué avec raiſon ſur ce que M. de G... dans un couplet avoit donné des yeux à un vieux lit de Damas verd ; & dit fort bien dans ſa réponſe

Pourquoi vouloir donner des yeux à ce vieux lit,
Pour voir ſi je ſuis grand, ou ſi je ſuis petit.

Cependant il eſt quelquefois arrivé, que les faiſeurs d'Apologues & les conteurs de Fables, ont fait voir, écouter & parler les choſes inſenſibles, & qui n'ont point les organes de l'oüie, de la vûë, ni de la parole. Un Cheſne & un Roſeau chez Eſope, s'entretiennent & converſent enſemble ; & dans le même Auteur,

Le Pot de fer propoſa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excuſa ;

Ce qui ne ſe peut faire ſans écou-

ter ni parler. D'ailleurs on peut dire à l'égard du Dialogue dont il s'agit, que c'eſt un ſonge qui peut ſouffrir toute ſorte de rêveries, & même les plus incroyables.

Page 31. En parlant des Chevaux, l'Auteur auroit pû dire quelque choſe des diverſes couleurs de leur poil. Jonſton en parle, & M. Danet auſſi; mais ils n'en diſent pas aſſez. Palladius dans ſon Livre *de Re ruſtica*, témoigne que les Romains avoient des Chevaux de differentes couleurs, dont peut-être quelques-unes ne nous ſont pas connuës. *Colores equorum præcipui ſunt*, dit cet Auteur, *Badius, aureus, albineus, ruſſeus, mureus, cervinus, gilbus, ſcutulatus, albus, guttatus, candidiſſimus, niger preſſus, ſequentis meriti varius cum pulchritudine, nigro vel albineo, vel badio miſtus, canus cum quovis colore, ſpumeus, maculoſus, murenus obſcurior.*

Ecce venit (Guidonus) *groſſum montatus ſupra cavallum.*
Quattuor ille facit nullo ſperone citatus

Destretus balzos, tenuemque volutat arenam,
Postea de calcis duo paria laxat abire.
Huic mantellus erat nigrior carbone galantus,
Parva testa, breves agilesque movebat orecchias,
Frontis & in medio faciebat stella decorem,
Frena biassabat, naresque tenebat apertas.
Pectore mostazzo tangit se reddit in unum
Gropettum, solusque viam galopando misurat,
Goffiat, & curtos agitant sua colla capillos,
Balzanus tribus est pedibus, cum pectore largo,
Ac inter gambas tenet arcto corpore caudam,
Spaventat, volgitque oculos hinc inde fogatos,
Semper & ad solam currit remanetque sbriatam,
Innaspatque pedes naso bossante priores.

Je défie les plus habiles Poëtes de faire en Vers serieux, une aussi belle description qu'est celle-ci en Vers Macaroniques.

Page 32. La queſtion portée à Rome touchant le commencement du Siécle eſt demeurée indéciſe. C'eſt l'opinion du P. A... que ſi on examine cette queſtion ſelon les régles de l'Arithmetique, nous ſommes à la fin du Siécle, l'année preſente 1700. étant la derniere unité qui accomplit le nombre de cent; que ſi au contraire on ſuit l'uſage de l'Egliſe, nous ſommes au commencement du nouveau Siécle *Annus ſecularis* 1700.

Page 36. Il eſt remarquable que tous ceux qui écrivent avec reflexion, & aprés y avoir long-tems penſé, ne manquent pas de réuſſir. Nous en avons l'exemple non ſeulement dans M. le Chevalier de Meré, dont il eſt parlé ici; mais encore dans Meſſieurs de la Rochefoucault, S. Evremont, Paſcal, Nicole & quelques autres, qui ont été l'admiration de ce Siécle.

J'ay lû peu de choſes de M. le Chevalier de Meré, ou plûtôt je n'ay lû que ces Oeuvres Poſthumes, qui découvrent aſſez & ſon beau

génie & ſes belles inclinations. Il me paroît être un peu trop ajuſté ; mais comme il tient pour maxime qu'on ne ſauroit l'être trop dans le diſcours, je me contenterai de dire, que je ne ſuis pas de ſon avis, cette maxime en détruiſant une autre qu'il a établie, & pour laquelle j'ay plus de gouſt, qu'il faut éviter ſur toutes choſes, de ſentir l'Auteur : ce qui arrive neanmoins quand on eſt ſi myſterieux dans le langage.

M. de Meré a encore une maxime à l'égard des mœurs, qui me ſemble trés-fauſſe, c'eſt lorſqu'il dit qu'en certaines occaſions, il eſt d'une grande ame de ne ſe pas declarer pour le parti le plus juſte, mais pour le plus abandonné. Il n'y a point d'occaſion ſi ſpecieuſe qu'elle ſoit, dans laquelle il ne faille pas prendre le parti le plus juſte, quoiqu'une grande ame & une ame genereuſe doive toûjours avoir de la compaſſion pour les malheureux, bien qu'ils ſoient coupables.

M. de Meré ajoûte, que quand la cauſe des malheureux ne ſeroit

pas bonne, on feroit bien de le croire. Cela eſt encore faux. Une grande ame, une ame genereuſe, ne s'aveugle point, & n'eſt jamais la duppe d'elle-même. Tout au contraire, il faut voir clair pour avoir une veritable compaſſion. Celle qu'on auroit pour un homme, qu'on voudroit bien s'imaginer être innocent, bien qu'il ne le fût pas, feroit une illuſion, une bravoure, ſi cela ſe peut dire, d'un Heros de Roman, ou plûtôt d'un Dom Guichote de la Manche.

M. de Meré a auſſi des délicateſſes en de certains endroits, qu'il n'a pas en d'autres, où il me ſemble qu'il dévroit être délicat. Par exemple, il ſe ſent choqué de ce qu'Alexandre penſant honorer la Reine de Perſe ſa captive, l'apelloit ſa Mere. *Outre*, dit-il, *que cette careſſe étoit bien familiere, un homme, quoique jeune, comme étoit ce Prince, ne pouvoit pas avoir une Mere qui ne fût avancée en âge; & les Dames n'aiment pas les choſes qui les font ſouvenir qu'elles ne ſont pas*

jeunes. La reflexion eſt fine & judicieuſe ; mais plus je la goûte, moins j'aprouve les loüanges qu'il donne à une Dame d'un gouſt trés-délicat, qui lui diſoit en parlant du Roy, que *ce Prince étoit la plus aimable créature que le Ciel eût jamais faite*. Car outre que ce langage-là eſt bien familier, & qu'il n'eſt pas de bonne grace de traiter un Heros tel que le Roy, d'*aimable créature*, je ne crois pas que jamais aucune perſonne polie, & qui ait ſû nôtre Langue, ſe ſoit aviſée, en parlant d'un homme de ſi petit merite qu'il fût, d'employer le mot de créature. On dit bien en parlant d'une femme, c'eſt une bonne créature, ou une pauvre créature, ou une miſerable créature. Cela ſe peut dire auſſi des petits enfans ; car on dit fort bien, ces petites créatures, &c. On dit auſſi en parlant des hommes en general, que ce ſont les créatures de Dieu ; mais c'eſt trop hazarder en parlant des Princes & des Heros, de les apeller d'aimables créatures.

Page 39. Nous ne voyons point que les Anciens ſe ſoient attachez particulierement à la culture des Fleurs. Ils ſe contentoient de celles que la nature donne, ſans y aporter de ſoin ni d'artifice. Cette curioſité a été reſervée pour le Siécle qui vient d'expirer, où l'on s'eſt apliqué d'une façon toute extraordinaire à rechercher les belles Fleurs, & à les cultiver, principalement en France, où les Italiens, les Anglois, les Flamans & les Hollandois les viennent acheter au poids de l'or. Il s'en eſt fait un commerce où bien des gens ſe ſont enrichis, aux dépens des curieux, qui trouvent plus d'agrément dans une Tulippe ou dans une Anemone, que dans une bourſe de piſtoles. Paradoxe qui n'eſt pas goûté des avares. Mais qu'importe par quel endroit nous ſoyons contens, pourvû que nous le ſoyons effectivement ? Nôtre bonheur ne dépend point de la qualité des choſes, mais du repos que nôtre inclination trouve en ces choſes, telles qu'elles ſoient.

Je me souviens d'avoir vû autrefois dans le Cabinet de Renard à Paris, un petit Tableau, dans lequel étoit peint un jeune garçon, qui presentoit une corbeille de Fleurs à la Fortune, comme pour l'arrêter, & tâcher de tirer d'elle quelqu'une de ses faveurs. La Déesse paroissoit le regarder de bon œil, & en effet elle tendoit la main pour prendre le bouquet, & laissoit en même tems tomber une pluye d'or dans le sein de ce jeune garçon. Tout cela étoit un emblême qui faisoit entendre aux moins intelligens, comment Renard avoit fait sa fortune, & s'étoit enrichi par les Fleurs. Il avoit été laquais de l'Evêque de Beauvais, & ensuite son valet de Chambre. Comme ce Prelat étoit dans les bonnes graces de la Reine Regente Anne d'Autriche, Renard qui par cet endroit avoit entrée au Louvre, ne manquoit pas tous les matins de presenter un bouquet à la Reine, qui aimoit passionnément les Fleurs, excepté les Roses qu'elle ne pou-

voit pas même souffrir en peinture. Renard voyant que ces petits presens étoient bien reçûs, obtint de la liberalité de la Reine, des recompenses, & entr'autres la joüissance d'une partie du Jardin des Thuilleries, qui regnoit alors avec une grande place sur le rempart de la Ville. Il y bâtit non pas une Taniere, mais un joli Pavillon, qu'il embellissoit tous les jours : Car cet homme avoit du goust pour l'Architecture, les Tableaux, les Tapisseries, & pour toutes les belles choses. Ce lieu enchanté devint un reduit pour les personnes de la plus haute qualité. La Reine, Madame de Chevreuse, M. le Cardinal, y venoient prendre l'air; & souvent il s'y donnoit des collations superbes, qui servoient de prétexte à des conferences secrettes sur les affaires du tems, comme M. de la Rochefoucault le témoigne dans ses Memoires. Un jour peut-être arrivera, que les Critiques attachant leurs Notes aux Memoires de M. de la Rochefoucault, se donneront la gê-

ne pour deviner, qui pouvoit être ce Renard, & quelles étoient ces collations; & ne manqueront pas de nous citer les repas du Renard & de la Cicogne. Mais avec toute leur érudition ils se tromperont, à moins qu'ils ne sachent que nôtre Renard a été Laquais, Valet de Chambre, Jardinier, Traiteur, & qu'à la fin il est devenu Loup-garoux.

Page 73. Il y a diverses especes de Cameleons : Les grisatres sont les plus communs. Voyez ce ce qu'en dit Jonston.

Page 111. Il faut aussi regarder M. Racine comme un des Eleves de M. le Maître, qui l'aimoit singulierement à cause de son esprit & de sa pieté durant sa jeunesse.

Ce M. Racine qui a rempli toute l'Europe de sa réputation, non seulement à cause de ses admirables Pieces de Theatre; mais bien davantage, parce que le plus grand Prince du monde l'avoit choisi pour écrire son Histoire. Ce M. Racine, dis-je, avoit un merite extraordinaire,

ordinaire, étant auſſi honnête homme, qu'il étoit habile & intelligent; ce qui eſt tout dire, aprés qu'on a vû des productions de ſon rare genie.

Sa Famille étoit de la Ferté-Milon en Picardie; & M. Vitart Intendant de la Maiſon de M. le Duc de Luynes, le reconnoiſſoit comme l'un de ſes plus proches parens. Il avoit fait ſes Humanitez avec beaucoup de ſuccés à P. R. & ſa Philoſophie au College de Harcourt, d'où il entra tout d'un coup dans le grand monde, & s'y fit admirer par des eſſais qui paſſerent pour des chefs-d'œuvres. Un ſuccés ſi heureux, & qui alloit de jour en jour croiſſant de plus en plus juſqu'au ſommet de la gloire, pût bien l'arrêter durant le cours de ſa vie mondaine; mais quand il falut s'aprocher du grand jour de l'éternité, & ſe livrer pour jamais aux abîmes des jugemens de Dieu, il compta pour rien la vie qu'il avoit paſſée dans les aplaudiſſemens & la faveur du monde, & deſira dans

le repentir de ſon cœur, que tant d'honneur & de gloire, vint ſe terminer à être enterré, dans le Cimetiere de P. R. des Champs aux pieds de M. Hamont, lequel pour l'amour de Jeſus-Chriſt pauvre & humilié, avoit enfoüi en ce deſert tous les dons qu'il avoit reçûs de la nature, perfectionnée par de grands travaux & par les ſecours de la grace.

„ Je n'ai point connû, dit M. „ M ... dans une Lettre à un ami, „ un plus ſavant homme ni plus „ pieux que M. Hamont, Mede„ cin celebre de la Faculté de Paris. „ Comme il ſavoit parfaitement ce „ qu'on apelle les Humanitez & „ les belles Lettres, on le mit de „ bonne heure auprés du plus excel„ lent Magiſtrat, qui fût alors dans „ le Royaume. Feu M. Hallier „ Profeſſeur Royal de Sorbonne, „ & depuis Evêque de Cavaillon, „ fit tous ſes efforts pour l'engager „ à prendre l'Ordre de Prêtriſe, „ & à ſe faire paſſer Docteur en „ Theologie. Mais ſollicité plus

puiſſamment par l'eſprit de Dieu, «
il renonça à toutes les préten- «
tions du monde, & ſe retira «
comme tout honteux de ſa gloi- «
re, avec de profonds ſentimens «
d'humilité & de penitence dans «
le Monaſtere de P. R. des «
Champs, s'employant à rendre «
ſervice aux malades, principale- «
ment aux pauvres de la Campa- «
gne, qu'il viſitoit à pied, & ſur «
la fin de ſa vie ſur un Aſne. «

Il a vécu dans un jeûne con- «
tinuel & dans une auſterité extra- «
ordinaire, couchant ſur la dure, «
& ſe levant tous les jours à trois «
heures du matin. Aprés les exer- «
cices de ſa Profeſſion, il ſe con- «
ſacroit tout entier à la priere & «
à l'étude. Il ſavoit parfaitement «
l'Ecriture Sainte & les Peres «
Grecs. On a de lui pluſieurs Ou- «
vrages de pieté, que M. Nicole «
préferoit à une infinité d'autres «
Livres que l'on eſtime extraordi- «
nairement. Les Medecins de «
Paris, qui l'ont regardé en ſon «
tems comme le plus habile homme «

„ de leur Faculté, le considerant
„ aussi comme un Saint, à cause de
„ sa vie trés-exemplaire, ont vou-
„ lu avoir son Portrait dans leur
„ Salle, pour marque éternelle de
„ leur veneration envers sa per-
„ sonne.

„ Cet homme si humble, si
„ pieux & si sage, a suprimé au-
„ tant qu'il a pû ses Ecrits, &
„ principalement ses savantes The-
„ ses de Medecine. Je lui ai arra-
„ ché par force un petit Ecrit *in*
„ *octavo*, qu'il composa étant jeuns
„ contre *Cellotius*, sous le titre
„ d'*Apologia Cellotii.* Il a vécu
„ soixante-neuf ans, & est mort
„ en 1687. de la mort des Justes.

Page 134. Les Armes de la Maison de Vassy en Basse-Normandie, qui sont trois Tourteaux de Sable, deux & un en champ d'Argent, se trouvent en Champagne sur la porte d'une petite Ville apellée Vassy, & aux vitres de l'Eglise de cette Ville.

Antoine, Bâtard de Bourgogne, surnommé le Grand, né de Philip-

pe le Bon & de Jeanne de Prules ſa Maîtreſſe, étoit Seigneur de cette Ville de Vaſſy en Champagne.

On remarquera en dernier lieu, que par le malheur des tems, Meſſieurs de Vaſſy s'étant trouvez engagez dans le parti des Huguenots, Meſſire Gabriel de Vaſſy s'en retira d'une façon aſſez extraordinaire. Car un jour dans le Prêche, ſuivant ſon humeur joyeuſe, aprés que le Miniſtre eut pris le vin de la Cene, il entonna la Chanſon :

. . . . Bon, bon,
Il a bû de la main gauche,
Il aura du Goupillon.

Et depuis il ne retourna plus au Prêche, mais à l'Egliſe d'où ſes Peres étoient ſortis, & dans laquelle ſes Deſcendans perſeverent.

Page 171. Les Remarques de M. Ménage ſur la Langue Françoiſe, ne ſont pas écrites avec la même delicateſſe que celles de M. de Vaugelas; mais au reſte elles ſont la plûpart belles & judicieu-

ſes. Il y en a auſſi de curieuſes, & qui font connoître le bon goût & le ſavoir de l'Auteur. J'aurois ſouhaité qu'il eût revû cet Ouvrage, & qu'en retranchant les repetitions, les inutilitez & les licences dont il eſt ſemé, il l'eût porté à ſa derniere perfection. Des Regles ſur la Langue Françoiſe demandent la derniere exactitude ; parce que devant ſervir de modêle au Public, il eſt dangereux qu'elles ne ſoient pas tout-à-fait juſtes. M. Ménage a encore un autre défaut, qui eſt d'une fâcheuſe conſéquence ; c'eſt qu'il ne demeure pas ferme ſur ſes principes, & que dans ce qu'il écrit il eſt quelquefois de mauvais exemple aux autres, comme lorſqu'il dit *ſegond* pour *ſecond*, & *Seaume* pour *Pſeaume*. De pareilles affectations ſont ridicules, principalement quand elles viennent de la part de Gens ſavans, qui ſe piquent d'étymologies, comme faiſoit M. Ménage.

Page 152. Il n'y a guéres que deux cens ans, qu'en France on

noyoit les Criminels d'Etat. Nous en avons plusieurs exemples sous le Régne de Loüis XI. Et ceux qui ont un peu de connoissance de l'Histoire de ce tems-là, savent que la Seine étoit d'ordinaire le Cimetiere où ce bon Prince faisoit ensevelir par son Compere Tristan ceux qu'il trouvoit de trop dans son Royaume.

La Chronique scandaleuse raporte, qu'au mois de Juillet 1465. plusieurs qui avoient conspiré contre le Roy, furent noyez en la Riviere de Seine devant là Tour de Billy, par Sentence du Prevost des Maréchaux.

En l'an 1466 dit la même Chronique, *le Seigneur de Sternay General de Normandie fut noyé en la Riviere Dure par les Gens du Prevost des Mareschaulx : Et puis fut le Corps dudit de Sternay retiré hors de ladite Riviere, & mis en terre en l'Eglise de Nôtre-Dame de Louviers, où illec fut fait son Service.*

Audit temps, furent plusieurs Personnes, Officiers & autres dudit

Pays de Normandie, executez & noyez par le Prevoſt des Mareſchaulx, pour les queſtions du Roy & Monſeigneur Charles ſon Frere.

Enterrer vifs les Criminels, étoit encore un Suplice de ce tems-là. *En* 1460. dit la même Chronique, *fut fait mourir & enfouye toute vive audit lieu de Paris, une femme nommée Perrete Mauger, pour occaſion de ce que ladite Perrette avoit fait & commis pluſieurs larcins, &c. Pour leſquels cas & autres par elle confeſſez, fut condamnée par Sentence donnée du Prevoſt de Paris, nommé Meſſire Robert Deſtouteville Chevalier, à ſouffrir mort, & eſtre enfouye toute vive devant le Gibet; ce qui fut executé.*

On peut voir, en comparant cette Chronique avec l'Hiſtoire de nôtre tems, combien nos mœurs ſont changées depuis deux cens ans. On eſt peut-être moins dur aujourd'hui qu'autrefois envers les miſerables, & nos Princes ne font pas châtier avec cruauté ceux qui les offenſent:

offensent : Mais aussi ils ne se familiarisent pas comme en ce tems-là, jusqu'à aller manger à la Campagne & à la Ville chez leurs Sujets.

Au mois de Mars 1477. *le Roy Loüis XI. qui étoit à Tours, s'en vint à Paris loger à Ablon sur Seine, en un Hostel apartenant à Marc Senamy Eleu de Paris.*

Le Roy en une autre année s'en alla soupper en l'Hostel de Sire Denys Hesselin son Pannetier & Eleu de Paris, qui nouvellement étoit devenu Compere du Roy, à cause d'une sienne Fille dont sa Femme étoit accouchée, que le Roy fit tenir pour luy par Maistre Jean Balue Evesque d'Evreux ; & pour Commeres, y étoient Madame de Buëil & Madame de Monglat. Et audit Hostel le Roy y fit grande chiere, & y trouva trois beaulx Baings honnestement & richement atteintelez, cuidant que le Roy deust illec prendre son plaisir de se baigner, ce qu'il ne fit point pour aucune cause qui en raison le mirent ; c'est assavoir

tant pour ce qu'il étoit enrhumé, que aussi pour ce que le temps estoit dangereux.

Le tiers jour de Septembre 1461. le Roy Loüis XI. avec les Seigneurs & aucuns Gentilshommes de sa Maison, soupperent en l'Hostel de Maistre Guillaume de Corbie, lors Conseiller en sa Cour de Parlement. Et celle nuit le Roy le fit & crea Premier President du Dauphiné; & là y furent plusieurs Damoiselles & honnestes Bourgeoises dudit lieu de Paris. Et en ce temps le Roy estant audit lieu de Paris, fit de grandes, honnestes & bonnes chieres en divers lieux & Hostels de Paris.

Le jour qu'on sacra R. P. en Dieu M. Jean Balue Evesque d'Evreux, le Roy souppa en l'Hostel de son Thresorier des Finances, Maistre Estienne Chevalier.

En ce tems le Roy fit aller la Royne à Orleans, qui lors estoit à Amboise. Et le Jeudy ensuivant dix-huitiéme jour dudit mois, le Roy souppa en l'Hostel du Seigneur de Armenonville, où il fit grande chiere,

& y mena avec lui le Comte du Perche, Guillaume de Biche, Guiot Durie, Jacques de Crevecœur, Monsieur de Craon, Messire Yves de Fau, Messire Gastonet du Leon, Vvaste de Monpedan, Guillaume le Cointe & Maître Renault des Dormans. Et pour Femmes y estoient Mademoiselle de Armenonville, la Longue-Joye, & la Duchesse de Longueil.. Et pour Bourgeoises Estiennette de Paris, Perrette de Chaalon, & Jeanne Baillette. Ce qui nous aprend que les Bourgeoises de ce tems-là faisoient comparaison avec les plus grandes Dames. Et il ne faut pas s'imaginer que dans ces fêtes, les gens y fussent dans la contrainte & dans un respect à faire dormir debout : Non, la Majesté se déroboit à elle-même, & ne laissoit voir que le Compere. Nôtre grand Roy Henry IV. a fermé apres lui la porte à ces familiaritez des vieux Siecles, dignes certainement de l'âge d'or.

Les Reines de ces tems-là, aussi-bien que les Rois, se familiarisoient

fort aisément. *Le Jeudy du mois de Septembre 1467. la Royne accompagnée de Madame de Bourbon & Mademoiselle Bonne de Savoye Sœur de la Royne, & plusieurs autres Dames de sa compagnie, soupperent en l'Hostel de Maistre Jean Dauvet Premier President en Parlement, & illec furent receuës & festoyées moult noblement & à grant largesse, & y eut faits quatre moult beaulx Baings & richement aornez, cuidant que la Royne se y deust baigner, dont elle ne fist riens, pource qu'elle se sentit ung peu mal disposée, & aussi que le temps estoit dangereux : mais en l'ung desdits Baings se y baignirent madicte Dame de Bourbon; Mademoiselle Bonne de Savoye: & en l'autre Baing au joignant, se baignirent Madame de Monglat & Perrette de Chaalon Bourgeoise de Paris, & là firent bonne chiere.*

Remarquez qu'en ce tems-là, le bain étoit un régal dans les fêtes.

Page 152. C'étoit encore un genre de suplice chez les Romains, que

de faire ouvrir les veines. Les Empereurs laiſſoient quelquefois la liberté aux malheureux de choiſir ce genre de mort, pour leur en épargner un autre plus cruel.

La priſon perpetuelle étoit un ſuplice, que les coupables regardoient comme un Enfer. *Pœna carceris etſi leviſſima cenſeatur, tamen morti ſæpius æquiparatur, imò gravi morte crudelior; plerique carcerem inferos appellant.* Caſſiodore s'adreſſant à un Empereur, lui dit, *Ex averno tuo victuros reos remitti dum imperas, redeunt ad ſuperos qui magna ex parte inferos pertulere.* On ne meurt qu'une fois dans les autres ſuplices, dans celui-ci on meurt à tout moment & à toute heure, *jure civili perpetui carceres prohibiti ſunt.* L. mandatis ff. de pœnis.

L'exil & le banniſſement étoient auſſi en uſage chez les Romains; & ce qu'ils apelloient *Deportatio*, qui conſiſtoit à être confiné dans des Iſles deſertes, c'étoit d'ordinaire la peine des gens de qualité. Elle étoit pire que l'exil & le banniſſe-

ment : *Gravior deportatio, quia perpetua vel in Insulam extra commercium positam damnatio.* L. inter pœnas ff. de interdictis. Il étoit moins dur d'être relegué hors des confins de l'Empire. *Relegatio est cùm quis jubetur patriæ fines exire, civitatis jura non tollit, nec patriam potestatem, nec testamenti factionem.* Mais quiconque étoit confiné dans les Isles, il ne joüissoit plus des privileges des Citoyens : *Deportatus amittit civitatem, liberos in potestate non retinet, patitur bonorum publicationem.*

On ne condamnoit aux Mines & aux Stigmates, que les gens de la lie du peuple. Cependant Caligula sans respect pour la qualité des personnes, condamna des Patrices & des Chevaliers Romains à souffrir les Stigmates, & à servir aux Mines, à la réparation des Chemins publics, & même à être exposez aux bêtes dans le cirque, ou à être sciez par le milieu du corps.

Il y avoit des peines particulieres aux Soldats, quand ils tom-

boient en faute. La premiere peine c'étoit la dégradation ; par exemple, c'étoit un affront d'ôter le cheval à un Cavalier, & de le réduire à être Fantaſſin ; comme auſſi de réduire un Fantaſſin à ſervir dans un rang plus bas & parmi les Frondeurs. Une autre peine infamante, c'étoit les coups de bâtons, ou de ſeps de vigne. *Milites fuſtibus, aut vite à Tribuno, Centurione, vel alio caſtrenſi præpoſito, aut commilitone vapulabant.* Quelquefois on dégradoit les Soldats de l'Ordre Militaire, & on les chaſſoit avec honte. D'autrefois on ſe contentoit de leur délier la ceinture, ou de leur tirer du ſang ; & cette peine étoit la peine des poltrons, *ut non tam pœnam quàm medicina videretur*, dit Gelius

Page . Cornelie ſe plonge dans la triſteſſe : Elle ne veut point voir ſes amis, & elle gronde ſes domeſtiques. Qu'a-t'elle Cornelie pour être de ſi mauvaiſe humeur ? Son Chat eſt malade : le Medecin deſeſpere de ſa ſanté. Enfin Cor-

nelie est inconsolable, & ne reçoit de soûlagement de personne : Son Chat est mort de pulmonie. Cette Prude, qui n'a versé sur le tombeau de son Mari que de fausses larmes, ou des larmes de bienséance, en répand de veritables sur les cendres de son Chat. Heureux Chat, malheureux Mari, Femme fole!

Page 177. Scaliger regarde comme une difficulté insurmontable, ce qui est dit par saint Paul dans son Epître aux Hebreux ch. 9. v. 4. que *dans l'Arche de l'Alliance étoit une Urne d'or pleine de manne, la Verge d'Aaron qui avoit fleuri, & les Tables de l'Alliance.* Il est vrai qu'il n'est point dit dans le troisiéme Livre des Rois ch. 8. v. 9. qu'il y eût autre chose dans l'Arche que les deux Tables, *In Arca autem non erat aliud nisi duæ Tabulæ lapideæ :* Mais il faut suposer qu'il y a eu un tems où l'Urne d'or pleine de Manne, la Verge d'Aaron & les Tables furent mises dans l'Arche, & une autre où il n'y resta

plus que les Tables ; que S. Paul parle du premier tems, & que l'Auteur du troisiéme Livre des Rois ne fait mention que du dernier tems : Car il est certain qu'il n'y avoit du tems de Salomon que les Tables de la Loy.

Le Testament du Pourceau dont parle Scaliger à la page 122. se trouve dans la Bibliotheque de l'Empereur, imprimée par les soins de Lambetius.

Scaliger prétend que Santes Pagninus est le premier qui ait distingué la Bible en *Commata* ou Versets : Cependant ces sortes de distinctions dans les Livres de la Bible, sont bien plus anciennes que Santes Pagninus. Saint Jérôme en a parlé, & les Massoretes les ont mis en usage.

Page 182. M. Bouhereau, qui vient de nous donner une Traduction Françoise du Traité d'Origene contre Celse, confirme ce qui est dit ici de M. Conrart : *Cet homme illustre, qui, bien que sans Lettres, étoit en France l'Arbitre des*

belles Lettres, & comme le Pere commun de tous ceux qui les aimoient. Je lui envoyois mes Cahiers (dit-il) à mesure que je les mettois au net ; & il me permettoit de le consulter sur les difficultez de nôtre Langue.

Voici ce que M. Conrart lui écrivoit au mois d'Octobre 1670. *C'est une grande erreur dans la Langue, que d'en exclure absolument* Auquel & Lequel, *dont on ne se peut passer en certains lieux. Mais ce qui n'est pas bien, c'est de dire & d'écrire à tout moment* Lequel, Laquelle, Auquel, A laquelle, *en parlant d'un homme ou d'une femme ; au lieu de se servir de* Qui, *qui est le vrai Pronom relatif, qui convient au Masculin & au Feminin.*

Le même M. Conrart sur le mot de Joseph, observe qu'*il y a beaucoup de gens qui disent encore Josephe, en parlant de l'Historien Juif. Ce sont Messieurs de P. R. qui ont commencé à dire Joseph : & comme ils parlent & écrivent trés-bien, la*

plûpart du monde les imite volontiers. Comme il me ſemble que Joſephe reprend preſentement le deſſus, je n'aurois pas de peine à y retourner. M. Bauldry le croit même neceſſaire pour deux raiſons : L'une, afin de ne pas confondre l'Auteur dont il s'agit avec l'Epoux de la ſainte Vierge, en écrivant leur nom de la même ſorte, quand il eſt ſi aiſé de les diſtinguer : L'autre, parce que dans la Langue Gréque ils ſont réellement diſtinguez ; le premier s'écrivant Ἰωσῆπος, *qui ſe décline ; & le ſecond* Ἰωσῆφ *tout court, qui ne ſe décline point.* Ces deux ou trois remarques ſuffiſent pour faire connoître quel étoit le caractere de M. Conrart.

Page . Origene contre Celſe, raporte aprés Herodote, que les Ambaſſadeurs des Lacedemoniens, craignant de violer la Loy de Licurgue, la ſeule dont ils reconnoiſſoient l'Empire, refuſerent d'adorer le Roy de Perſe, quelques efforts que fiſſent ſes Gardes pour les y obliger.

Page 206. Il paroît que l'Eloge *de l'illustre Rien*, traduit de l'Italien d'Angelo Gabrieli, n'eſt qu'une explication un peu étenduë & tournée d'une façon Academique de ce que Salomon a dit, que *tout n'eſt que vanité.* Ce n'eſt pas qu'il faille prendre mot à mot cettecette Sentence du Sage, non plus que la Paraphraſe qu'en a fait Gabrieli, comme s'ils avoient crû tous deux, qu'il n'y eût rien de réel au monde. Ils veulent ſeulement faire entendre, comme l'explique fort bien un trés-habile homme, que les choſes les plus ſpecieuſes auſquelles nous nous attachons, & que nous recherchons avec empreſſement, ne ſont jamais telles que nous nous les imaginons, avant que d'en avoir joüi, & les avoir goûtées; & que nous en tirons ſi peu de profit pour nôtre ſalut, & pour la perfection de nos mœurs, qu'on peut dire en un ſens qu'elles ne ſont rien ou qu'elles ne ſont que vanité : ce qui revient au même.

Fin du troiſiéme & dernier Volume.

TABLE

Des principales Matieres contenuës en ce troisiéme Volume.

Conciles. Observation touchant la lecture des Conciles. *page* 1.
Conciles. Histoire des Conciles Generaux en abregé, par le P. Felix Buy. 2.
Felix Buy. Eloge du P. Felix Buy. *la même & suiv.*
Suetone. Reflexions sur l'Histoire des Empereurs Romains, écrite par Suetone. 6.
Heroïsme. En quoi consiste la perfection de l'Heroïsme. 7. *& suiv.*
Femme habile, qui avoit apris à un Chien, à un Chat, à une Souris & à un Moineau à vivre ensemble bons amis. 8.
Cour de France. Remarque de Bentivoglio touchant la Cour de

France. 10.

Fontainebleau. Deſcription du Château de Fontainebleau par Bentivoglio. 11.

Bêtes. Pluſieurs exemples de l'amour extravagant que les hommes ont pour les Bêtes. 13. *& ſuiv.*

Dialogue de l'Equierre, du Compas & de la Régle. 16. *& ſuiv.*

Inſtrumens de Muſique. Remarque touchant les Inſtrumens pneumatiques. 28.

Portraits des Grands-Hommes. Parole remarquable touchant les Portraits des Grands-Hommes, & les Païſages. 29.

Epitaphes. Exemple d'un Epitaphe honteux à la memoire d'un Afranchi qui avoit fait mourir la fille de ſon Maître. 31.

Chevaux. Les Romains donnoient de beaux noms à leurs Chevaux. 32.

Siécle. Diſſertation ſur la ſignification du mot de Siécle. *la même. & ſuiv.*

Sal Indicum. Obſervations touchant l'uſage & les qualitez du Su-

cre. 35.
Meré. Eloge de M. le Chevalier de Meré. 36. *& ſuiv.*
Flore, Déeſſe des Fleurs. 39.
Fleuriſtes. Diſcours Academique pour ſervir d'Apologie aux illuſtres Fleuriſtes. *la même. & ſuiv.*
Patru. Eloge d'Olivier Patru Avocat celebre. 54.
Gautier. Eloge de l'Avocat Gautier. 35.
Paquier. Parole remarquable de Paquier. 58.
Amour propre. L'Amour propre admirable Peintre. 59.
Memoire. Savoir ſi la memoire & l'imagination ne ſont qu'une ſeule faculté de l'ame. *la même.*
Oranger. Obſervations ſur les Orangers. 60.
Trattato dello ſtile & del Dialogo, par Sforza Pallavicino. 61.
Hiſtoire Auguſte. Obſervation ſur l'Hiſtoire Auguſte. 63.
Hiſtoire Bizantine. Obſervation ſur l'Hiſtoire Bizantine. 64.
Muſeum Calceolarianum Veronenſe.

Remarques touchant ce Livre. 65.

Parole remarquable d'un grand Prince. 69.

Lumiere. Observation touchant la lumiere & le son. 70.

Eau. Qualitez singulieres de quelques eaux. 71.

Eau L'usage de l'eau appaise les vapeurs. 72.

Locustes. Observation touchant les Locustes. 73.

Cameleon. Observations sur le Cameleon. *la même*.

Felibien. Eloge de M. Felibien. 74.

Porcelaine. La beauté, la finesse, &c. des Porcelaines de la Chine. 76.

Vestales. Du feu des Vestales. 77.

Noms latinisez. La Revolte des Noms latinisez. 78. *& suiv*.

Conseillers d'Etat. Réglement touchant le nombre des Conseillers d'Etat. 106.

Benserade. Rondeaux de M. de Benserade. *la même*.

Michi pour *Mihi*. 108.

Varin. Eloge de Varin celebre Graveur. 108.

Tillemont. Eloge de M. de Tillemont. 109.
Le Maiſtre. Eloge de M. le Maiſtre celebre Avocat. 110.
Paix. La France joüit rarement d'une longue Paix. 111.
Leſcaut. Parole remarquable de M. Leſcaut Evêque de Chartres. *la même*.
Vieilleſſe. Remarque ſur la vieilleſſe. 113.
Abſinthe. Eau d'Abſinthe pour les vertiges. 114.
Vaſſy. Genealogie de l'illuſtre Maiſon de Vaſſy. 115. *& ſuiv*.
Ménage. Jugement touchant quelques Ouvrages de M. Ménage. 134.
Réves. Obſervation touchant les réves ou ſonges. 135.
Aiman. De quelques vertus attribuées à l'Aiman. 136.
Hermaphrodites. Complexion des hermaphrodites. 137.
Analogie. Methode d'aprendre le Latin par les Analogies de cette Langue. *la même. & ſuiv*.
Franges. De l'uſage des Franges au

bas des habits. 142.

Monumens. De l'utilité des anciens monumens. 143.

Casserius De vocis auditusque organis. 145. & *suiv.*

Isolé. Observations sur le mot d'*Isolé.* 148.

De Rancé. Fausse avanture suposée à M. l'Abbé de Rancé. 150.

Petite verole. Observation touchant cette maladie. 151.

Suplices. Des suplices en usage chez les Romains. 152. & *suiv.*

Sauvages. Leur trafic. 157.

Pedant. Observation sur le Pedantisme & sur les Pedans. 158.

Communion. Remarque historique touchant la Communion sous les deux Especes. 160. & *suiv.*

Feüillade. Parole remarquable de M. de la Feüillade. 164.

Rime. Reflexion sur la Rime & la Raison. *la même.*

Chapiteau. Observation critique touchant le Chapiteau de l'Ordre Corinthien. 166. & *suiv.*

Romains. De quelle façon les gens de qualité à Rome mangeoient

en famille. 169.

Carmelites. Obſervation ſur le mot de Carmelites. 171.

Oeufs rouges en uſage chez les Romains. *la même.*

Harpocrates Dieu du ſilence. Obſervations ſur le ſilence. 172.

Langue. Hiſtoire d'une Prude qui ſe coupa la langue. 175.

Damon. Caractere ſingulier de Damon. *la même.*

Scaligerana. Obſervations critiques ſur le *Scaligerana.* 177.

Autarkeia Bataviæ. Eſtime qu'on doit faire de ce Livre. 179. *& ſuiv.*

Conrart. Eloge de M. Conrart. 182.

Ader. Remarques ſur le Livre de Guillaume Ader Medecin de Toulouſe, *De ægrotis & morbis in Evangelio.* 185.

De Judiciis & Pœnis Romanorum. Eſtime qu'on doit faire de ce Livre. *la même.*

Salomon. Genealogie & Eloge de M. de Salomon. *la-même. & ſuiv.*

Saxe. Examen de la queſtion, ſavoir ſi le Duc de Saxe étant Proteſtant, devoit aſſiſter à la Meſ-

se, où il étoit mandé par l'Empereur. 188. & *suiv.*

L'Estang. Eloge de M. de l'Estang. 196.

Prosateur. Observation critique sur le mot de Prosateur. 198.

Chevalier. Observation sur le mot de Chevalier. 199. & *suiv.*

Tartuffe. Observation sur le mot de Tartuffe. 202.

Rien. Eloge de l'Illustre Rien. 206. & *suiv.*

Siécle. Adieu au Siécle. 219. & *suiv.*

Hesperides, de Malorum aureorum cultura. Jugement de ce Livre. 223.

Hortus Hesperidum, Odes de M. le Roux. 224. & *suiv.*

Mélanges. Dissertation sur les Mélanges. 237.

Liévres cornus. 240.

Grotius. Eloge de Grotius. *là même.*

Breviaire. Remarque sur le Breviaire de Cluny. *la même.*

Hazard. Inventions que l'on doit au hazard. 241.

Etymologies. Combien il est diffici-

le de parler avec certitude de l'origine des mots. *la même.*
Noms propres latinisez. Dissertation à ce sujet. *la même.*
Accent. De l'accent Gascon. 243.
Ou. Quand les Italiens ont aporté leur *ou* en France. 244.
Laurea, Cardinal. Surquoi fondoit l'esperance qu'il avoit d'être Pape. *la même.*
Ouvrages de doctrine & de pieté des PP. BB. de la Congrégation de Saint Maur. 245.
Concile de Trente. Remarques touchant la confirmation du Concile de Trente. 248
Mots nouveaux. S'il est permis de faire des mots nouveaux. *la même.*
Minucies. Origine de ce mot. 249.
Siran. Observation de M. l'Abbé Châtelin sur le mot de Saint Siran. 250.
Hemine. Reflexion sur l'Hemine de Saint Benoist. *la même.*
Yveteaux. Jean Vauquelin Pere de M. des Yveteaux. 251.
Calotte de cuir. Raillerie de Martial à ce sujet. 252.

Seguier. M. le Chancelier Seguier avoit été Chartreux. *la même*.
Mareſtes. M. de Mareſtes, ſon bon goût pour les Livres. 253.
Lunettes. Invention des Lunettes d'aproche, à qui attribuée. *la même & ſuiv.*
Rucellay. Riche Partiſan. 256.
Groulard. Obſervation ſur le nom de M. Gronlard employé dans des Vers Latins, ſans être latiniſé. 257.
Bigot. Emericus Bigotius étoit de l'aſſemblée qui ſe tenoit chez Meſſieurs Dupuy. *la même*.
Grand hommes du parti des Proteſtans qui ſont paſſez dans l'Egliſe Romaine. 258.
Vignier. Eloge de Jerôme Vignier Prêtre de l'Oratoire. *la même*.
Boüillaud. Eloge d'Iſmaël Boüillaud. *la même*.
Cornet Docteur de Sorbonne. 260.
Thériaque. Savoir s'il faut dire du Thériaque ou de la Thériaque. *la même*.
Sixte V. Calomnié par ſes ennemis. 261.

Vipere. La chair de Vipere, à quoi utile. *la même.*
Acacia. Obſervations ſur l'*Acacia.* 162.
Vitæ Paparum Avenionenſium. Livre mis dans l'*Index.* 264.
Charleval. Stile de M. de Charleval. 265.
Saint Evremont. Son caractere. 271.
Pline le jenne. Son Apologie. 272.
Lait de Chevre. Son utilité. 274.
Carafe. Combien il a nui au Cardinal Charles Carafe de n'avoir pas ſû garder ſa langue. 276.
Benſerade. Parole remarquable de M. Benſerade. *la même.*
Parole remarquable d'un illuſtre Magiſtrat, touchant la maniere avec laquelle on ſe doit comporter à la Cour. 277.
Celeres, petits Maîtres de Romulus. *la même.*
Villedo, fameux Architecte. Naiſſance & parole remarquable de Villedo. 278.
Cheval de Bronze. Epigramme ſur le Cheval de Bronze. *la même.*

Offat. Ouvrages du Cardinal d'Osſat. 279.
Ville-l'Evêque. Obſervation ſur Sainte Marie de Bethanie, Titulaire de la Paroiſſe de la Ville-l'Evêque. *la même.*
Leti. Caractere de Gregorio Leti. 280.
Maret, fou celebre de la vieille Cour. 282.
Eſpernon. Le vieux Duc d'Eſpernon, trop ſenſible aux plaiſanteries. *la même.*
Richelieu. Le Cardinal de Richelieu ne railloit que d'une maniere imperieuſe. 283.
Thuana. Savoir s'il faut dire *Thuana* ou *Thuanea.* *la même.*
Ana. Obſervation ſur les *Ana.* 284.
De Incendio Librorum. Traité curieux. *la même.*
Mots. Obſervation ſur quelques mots François qui ont vieilli. 285.
Polyglotte de le Geay. Entrepriſe trop grande pour un particulier. 286.

Le Jay. Eloge de Messire Nicolas le Jay Premier President au Parlement de Paris. *la même*.

Bêtes sensibles au son des instrumens. *la même*.

Du Vair. Guillaume du Vair défenseur de la Loi Salique. 287.

Molé. Edoüard Molé l'un des Auteurs de l'Arrest pour la Loi Salique. *la même*.

Varignon. Traité de M. Varignon servant à l'explication du Traité de Borelli *de motu animalium*. *la même*.

Erasme. Colloques d'Erasme, gâterent l'esprit du Duc d'Ossone. *la même*.

Lait d'Anesse. Son utilité. 288.

Machiavel. Méchant caractere de Machiavel. *la même*.

Singes. Instinct des Singes & des Guenons. 289.

Cour. Eloge de la Cour de France. 290.

Revelations dans les songes. 291.

Vienne. Observation sur l'orthographe du nom de Vienne. *la même*.

Henry VIII. Roy d'Angleterre.

surnommé le Défenseur de la Foy. 292.
Simpronius Gracchus. Course extraordinaire de Simpronius Gracchus. 293.
Souliers de l'invention des Romains, qui rendoient des sons, & marquoient les cadences. 294.
Champignon. Observations sur la nature des Champignons. *la même.*
Mariage. Parole remarquable touchant les Mariages. 293.
Eglise des Capetes. *la même.*
Xinoride. Baronius a copié de Molan la faute de Xinoride. *la même.*
Villico, prétendu Evêque de Chartres. 296.
Bollandistes. Bévûë remarquable des Bollandistes. *la même.*
Leçon. Belle Leçon de N... à ses Enfans. 297.
Cométe. Savoir de quel genre est le mot de Cométe. 301.
Terre. Vingt-trois sortes de terres à l'usage de la Medecine. *la même.*
Ventriloques. Dissertation touchant

les Ventriloques. 302.
Acclamations. De l'usage des acclamations. 308.
Christine Reine de Suede. Particularitez de la vie de cette Princesse. 309.
Diminutifs. De l'usage des Diminutifs. 311.
Sablé. Eloge de Madame de Sablé. *la même.*
Hiers. Origine de ce mot. 313.
Polemon. Reflexion sur le Traité de la Phisionomie de Polemon. *la même.*
Vers. Remarque sur les Vers qui se glissent dans la Prose. 314.
Dialogue. Reflexion sur le Dialogue de l'Equerre, &c. 317.
Chevaux. Des diverses couleurs du poil des Chevaux. 319.
Siecle. De la question touchant le commencement du Siecle. 321.
Meré. Remarques critiques sur quelques endroits des Ouvrages de M. le Chevalier de Meré. *la même & suiv.*
Fleurs. De la culture des Fleurs. 325.

Renard. Fortune de M. Renard. 326.
Cameleon. Diverses especes de Cameleons. 328.
Racine. Eloge de M. Racine. *la même*.
Hamont. Eloge de M. Hamont. 330.
Vassy. Remarques touchant la Maison de Vassy. 332.
Ménage. Reflexion sur les remarques de la Langue Françoise de M. Ménage. 333.
Suplice. Des suplices en usage chez les Romains. 340.
Cornelie. Extravagance de Cornelie. 343.
Scaligerana. Reflexions sur quelques endroits du *Scaligerana*. 344.
Conrart. Quelques remarques de M. Conrart. 346.
Lacedemoniens. Les Ambassadeurs des Lacedemoniens refusent d'adorer le Roy de Perse. 347.
Rien. Reflexion sur l'Eloge de l'illustre *Rien*. 348.

Fin de la Table des Matieres.

HB-21-12-65

PN
6262
A7
1713
v.3

[Argonne, Bonaventure d']
Mélanges d'histoire et d
litterature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY